

Indomptable fleur

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

20

époque

Indomptable Fleur

Fleuve
Noir

G.J. ARNAUD

INDOMPTABLE FLEUR

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

20

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2004, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07835-2



Hanna

CHAPITRE PREMIER

C'était le deuxième survol que faisait l'hydravion au-dessus de la forêt ravagée. Chaque fois, le chef pilote transmettait les photographies prises selon diverses techniques, et sur celles-ci n'apparaissait qu'un entassement fantastique de troncs d'arbres dont certains de gros diamètre. Un enchevêtrement atteignant plus de trois cents mètres de hauteur en certains endroits, commentait Sank, le chef des commandos de Channel Drake, lorsqu'il examinait ces clichés avec Lienty. Sans balise, sans même un écho d'infrarouges ou d'ultrasons, comment repérer le dirigeavion dans ce fouillis végétal que la glace commençait de recouvrir, suite à des chutes de neige de plusieurs jours.

— Vous croyez vraiment que les Aiguilleurs sont en train d'installer une ligne de chemin de fer là-dessous en sciant, élaguant, creusant dans cette végétation abattue ?

— C'est le sergent-chef Algouin qui nous a transmis les coordonnées d'après un document secret des Aiguilleurs.

— Justement, un simple sergent-chef, crut bon d'insister Sank, la lippe méprisante.

— C'est un de ses hommes réputé pour ses connaissances en informatique qui a effectué ces recherches et découvert le document en question. Il y est même précisé que cet endroit se trouverait à proximité du rio Japurà. Bien entendu, ce cours d'eau se retrouve à la fois gelé et sous les arbres, donc il reste invisible du ciel. La valeur d'un homme dans son domaine technique ne se mesure pas au grade de colonel.

Sank montrait une telle mauvaise volonté et une telle répugnance pour les combats qui étaient menés dans ces régions particulières, que Lienty regrettait de l'avoir chargé de la direction de l'état-major. Peut-être aurait-il dû le remplacer plutôt par son collègue Inquisit, mais celui-ci, d'après les dernières nouvelles transmises par les Simone, faisait merveille dans la défense du Channel Drake. Il avait déjà repoussé deux attaques, la dernière ayant laissé sur le carreau une cinquantaine de morts patagons et le double de blessés dans leurs rangs. Léonora n'allait pas recommencer de sitôt une autre tentative, mais poursuivrait son harcèlement.

L'occupation de IQ Station se poursuivait dans un calme inattendu. Les

anciens habitants, métis et Indiens de souche, étaient de plus en plus présents dans la direction de cette agglomération, et Lienty leur accordait de grandes libertés administratives. Les commandos de Centdix avaient rejoint le grand réseau central qu'on appelait tronc commun, et progressaient vers la cordillère des Andes en se heurtant cependant à une résistance opiniâtre de la part des Aiguilleurs. Ces derniers s'étaient ressaisis et entreprenaient des raids de plus en plus meurtriers pour les deux adversaires. Au point que Lienty se demandait si le Conseil du Tabernacle, qui dirigeait avec le président Tom-Tom le peuple de la *Chimère*, ne s'inquiéterait pas de ces morts et de ces blessés dans ses rangs. Si ces vénérables conseillers, ils étaient tous d'un âge avancé, décidaient de quitter le cours de l'Amazone, Lienty savait qu'il serait privé d'un soutien important et surtout d'un émetteur radio d'une grande puissance, capable de servir de relais aux messages que lui faisait parvenir Yeuse. Celle-ci le remplaçait là-bas, à Ragustown, pour la direction des affaires du Channel Drake, faisant de l'excellent travail malgré ses inquiétudes sur le sort de Lien Rag. Pour plus de commodité, Lienty embarqua dans une draisine blindée prise aux Aiguilleurs, afin d'aller inspecter l'un des trois fronts ouverts dans l'ouest à plus de deux cents kilomètres de IQ Station.

Cette région, âprement défendue par les Aiguilleurs, se présentait comme les derniers plateaux et plaines fertiles leur fournissant un ravitaillement qu'ils ne pouvaient trouver en altitude. Un monde très différent de celui que les commandos de Lienty avaient conquis beaucoup plus bas. Jamais la Caste n'avait imaginé un seul instant que des ennemis puissent un jour lancer une attaque contre ces grandes exploitations agricoles et ces centres d'élevage qui occupaient des milliers d'hectares. Malgré la neige abondante tombée ces précédentes semaines, des troupeaux de centaines et de centaines de bovins parvenaient à survivre à l'intérieur d'immenses serres chauffées. La Caste avait anticipé le refroidissement nouveau, et le ravitaillement de ses bases de haute montagne pouvait être assuré.

Lienty avait proposé à l'état-major de Sank une nouvelle tactique pour attaquer les Aiguilleurs jusque dans leurs derniers retranchements. Bien entendu, le colonel Sank avait soulevé toutes sortes d'objections, mais ses officiers, sans le désavouer franchement, s'étaient rangés en partie du côté de Lienty. D'autant plus volontiers qu'il avait parlé d'enrôler des supplétifs volontaires venus de la population autochtone.

— Nous pouvons aisément rassembler un millier d'hommes et nous pouvons les armer grâce à l'arsenal de IQ Station. Ces troupes, sous la direction des officiers ici présents, pourront assumer des tâches de maintien de l'ordre et occuper les stations au fur et à mesure que nous avancerons. Enfin, je vous propose que l'hydravion, qui jusqu'ici était relégué à des tâches d'observation, soit chargé de quelques bombardements. Les stations

forteresses qui défendent les stations Star X et Y nous gênent beaucoup dans notre progression.

— Vous savez très bien que les Aiguilleurs ont bricolé des DCA, eux qui jusqu'ici n'avaient jamais affronté d'ennemi aérien. Et leurs missiles sont aussi efficaces que les nôtres. N'ont-ils pas abattu le dirigeavion avec des tubes personnels d'une grande légèreté, comme si les Aiguilleurs avaient prévu une attaque aérienne ?

— Nous bombarderons de nuit avec une diversion pour les sol-air à objectif infrarouge.

— Nous n'avons jamais emporté de bombes, fit remarquer un lieutenant qui s'occupait entre autres de l'armement.

— Il y en a à bord du *Madam*, notre baleinier ravitailleur.

Le baleinier en question avait presque vidé ses soutes pour ravitailler les commandos, l'hydravion, et la *Salamandre*, commandée par le capitaine Grathe, était en route avec une cargaison de fuphoc et un gros ravitaillement en nourriture et armement. De plus, Liensun, qui avait repris ses attributions de président des Kerguelen, avait réussi à susciter l'engagement de cent cinquante garçons qui allaient les rejoindre prochainement. Il leur avait offert une prime à la signature d'un contrat de trois mois, une autre prime en fin d'engagement et une solde. En échange, le Channel Drake prendrait en charge les deux cinquièmes des dépenses.

— D'après les quelques nouvelles reçues de Cooktown, Vorgine avait été quelque peu mise sur la touche, depuis que Liensun avait reparu dans son bureau pour la reprise en main du gouvernement. La vice-présidente se serait depuis rangée aux côtés de Carminale, le président de l'assemblée élue. Liensun n'en était pas resté là, il avait également relancé les activités de la Société Ferroviaire des Kerguelen grâce à un prêt de la banque du Vatican. Ce qui emballait beaucoup moins Lienty, car il se doutait qu'en échange Liensun avait accepté de discuter d'une éventuelle installation d'un nonce apostolique dans la capitale. Lienty redoutait qu'une fois cet ambassadeur de Pie XIII en place, il n'envoie un représentant au Channel Drake. Lui qui souhaitait acquérir le maximum d'autonomie, peut-être même une certaine indépendance, ne pouvait accepter la présence d'un envoyé d'Alone-Vatican. Tandis que sa draisine blindée roulait vers l'ouest, il essayait d'éviter le colonel Sank qui se plaignait amèrement de certaines audaces de ses subordonnés. Il sous-entendait que les interventions fréquentes et autoritaires de Lienty dans la conduite de la guerre faisaient du tort à sa propre autorité.

— Ne parlez donc pas de guerre, finit-il par éclater, alors qu'il ne s'agit que d'une guérilla. Cette apparence des choses sera encore plus confirmée par

les supplétifs, lorsqu'une fois bien entraînés nous les enverrons en première ligne pour tenir les positions tombées entre nos mains. Les Aiguilleurs découvriront que la population ancienne de ce pays n'a jamais accepté sa tutelle, je devrais dire sa tyrannie.

— Mais les cent cinquante engagés que nous envoie le président Liensun Rag, comment allons-nous les entraîner ? Tous mes officiers disponibles sont en train d'éduquer ces métis et ces Indiens. Entre nous, je ne pense pas que ces derniers fassent un jour de bons soldats et nous devrions plutôt nous consacrer uniquement à ces engagés des Kerguelen.

— Nous ne formerons pas des soldats classiques, s'énerva Lienty, mais des guérilleros qui par la suite ne laisseront plus jamais les Aiguilleurs les dominer, pas plus que quiconque voudra les priver de leur indépendance.

— Dans ce cas, une fois la Caste mise à mal ils se retourneront contre nous.

— Ce serait fantastique, la preuve que mon projet a pleinement atteint son but. Nous ne sommes pas là, colonel, pour nous emparer d'un territoire, mais pour retrouver mon cousin Lien Rag.

Visiblement, Sank s'indignait d'un pareil langage et le regardait comme s'il perdait la tête.

— Comprenez-moi bien, colonel. Si nous parvenons à leur donner ce goût de résistance et d'indépendance, jamais plus la Caste ne pourra les écraser de son pouvoir. Voyez-vous, je pense à l'avenir. Si la glaciation se répand sur la Terre entière, les Aiguilleurs vont reprendre leur conquête ambitieuse de toute la planète, et Opérasque, au Nord, s'alliera avec Lascasas, au Sud, pour y parvenir. Si ces deux-là ont affaire à une organisation de gens bien décidés à ne pas se laisser faire, ils découvriront l'échec et cet exemple sera peut-être repris dans d'autres régions. Ce que Lien Rag souhaitait quand il s'est lancé dans cette aventure que vous devez juger plus que folle, absurde, ce n'était pas seulement s'emparer du Grand Maître Lascasas, c'était aussi prouver au monde entier que les Aiguilleurs ne sont pas invincibles. Et pour notre faible part nous avons contribué à semer le doute chez nos adversaires et l'espoir chez leurs esclaves. Savez-vous que Léonora Cabana, apprenant la défaite de la Caste en ce qui concerne la station d'IQ, a révisé ses propres positions et que Reiner et Fleur, la fille de Lien Rag, ont obtenu d'elle des renseignements qu'elle voulait négocier la veille de cette défaite des Aiguilleurs.

Ils venaient d'atteindre une petite station Y conquise non sans mal par les commandos de Centdix. Mais c'étaient les hommes de Sank qui l'occupaient.

— Si nous laissons faire ce voyou de Simone, nous allons au-devant de

grandes désillusions. Il me fait l'effet d'un conquistador cherchant à piller, voler, violer et aussi à se constituer un royaume.

Lienty partageait son inquiétude, mais ils manquaient de combattants, car au fur et à mesure de leur progression dans cet immense pays, ils devaient abandonner des troupes pour l'occupation des différentes stations. Les supplétifs ne seraient pas en état de prendre la relève avant plusieurs semaines, et il ignorait tout des cent cinquante engagés que Liensun leur envoyait à bord du baleinier de Grathe.

Déjà, dans cette petite station d'une centaine d'habitants, un comité de direction s'était constitué avec des péones et des gardiens de troupeaux. Alors que jusque-là ils baissaient la tête devant les étrangers, et surtout les Aiguilleurs, ils avaient adopté une attitude pleine de dignité avec peut-être même une nuance de défi dans la façon de s'adresser à eux. Le chef, vêtu d'un poncho de couleur noire bordé de rouge, voulait savoir ce que ces gringos venus d'ailleurs leur voulaient maintenant que les Noir et Argent avaient décampé.

— Vous êtes les habitants de cette région et il vous appartient de la gérer du mieux que vous pourrez. Nous n'interviendrons pas dans vos affaires, mais nous sommes en lutte contre les Aiguilleurs et à ce titre nous nous emparerons de tout ce qui leur appartient, c'est-à-dire les réseaux de chemin de fer et tout le matériel qui s'y rapporte. Il y a aussi tous les documents qu'ils détiennent.

— Nous désirons posséder un convoi pour diverses raisons, dont la plus importante à nos yeux est la possibilité de retourner dans la plaine d'IQ Station d'où nous venons. Les Aiguilleurs nous ont déportés depuis longtemps pour cultiver les terres ici et garder les troupeaux, mais c'est là-bas que sont nos familles dont nous restons sans nouvelles depuis longtemps.

— Vous disposerez d'un convoi et même nous allons rétablir la circulation sur cet important réseau.

Ces gens-là restaient méfiants et Lienty dut les faire conduire jusqu'au train administratif de la station pour qu'ils comprennent qu'il ne se moquait pas d'eux. La draisine blindée reprit la direction de l'ouest où ils aperçurent les lueurs de quelques échanges de tirs à la tombée de la nuit. Juste des mitrailleurs de gros calibre.

Un capitaine de liaison vint lui annoncer que les Simone avaient réussi une percée plus loin, mais avaient du mal à se maintenir dans leur retranchement. Centdix parlait même de décrocher durant la nuit.

— Ce serait dommage, car nous sommes à proximité d'une Station Y, d'où les Aiguilleurs ont commencé l'installation de cette voie qui doit les

conduire au dirigeavion, à côté du rio Japurà. Si nous reculons, ils en profiteront pour activer les travaux. Centdix nous a certifié qu'il entendait les énormes engins qui sciaient les fabuleux troncs d'arbres entassés. Il y aurait aussi des engins dotés de roues dentées, des tunneliers pour s'enfoncer en dessous des arbres, là où la glace forme une épaisseur suffisante.

Lienty écoutait ce capitaine, songeur. Il avait l'impression que ce travail de titan entrepris pour récupérer une épave aussi importante devait se poursuivre sans être interrompu par une attaque. Ce que faisaient les Aiguilleurs pourrait leur éviter plus tard de devoir l'accomplir eux-mêmes et dans des conditions moins efficaces peut-être.

Il en parla à Sank qui évidemment n'était pas du même avis. Lui, faisait la guerre, comme il disait, et toutes ces nuances dans la pensée de Lienty l'énervaient considérablement.

— Nous devons soutenir les Simone pour qu'ils se maintiennent dans cette position avancée. Nous sauverons ainsi le dirigeavion.

— Et qu'en ferez-vous ensuite, se moqua Lienty, vous aurez les moyens d'extraire le dirigeavion de cet enchevêtrement sylvestre ? Si les Aiguilleurs apprennent que la Station Y est tombée entre nos mains, vous savez ce qu'ils feront grâce à l'équipement dont ils disposent ? Ils creuseront un autre passage pour échapper à notre pression, ce qui ne les empêchera pas de rejoindre l'épave et de trouver le moyen de l'emporter.

— Puisque vous voulez utiliser l'hydravion 520 en guise de bombardier, pourquoi ne pas l'envoyer sur cette station ? répondit Sank qui n'avait même pas écouté ce qu'il disait.

— Je dois donner une réponse à Centdix, s'impatenta le capitaine.

— Dites-lui de décrocher, mais sans précipitation aucune et de se maintenir à petite distance de cette Y. Nous déciderons demain de ce qu'il convient de faire. Je veux que l'hydravion effectue cette nuit la reconnaissance de ces premiers travaux des Aiguilleurs.

Lorsque le capitaine eut tourné les talons, Sank, livide, lui cracha presque qu'il donnait sa démission puisque ses ordres étaient constamment en contradiction avec les décisions de Lienty Ragus.

— Pour l'instant je la refuse, car nous venons d'atteindre une position décisive. Si Lien Rag, mon cousin, est toujours dans cette épave, en admettant qu'il soit encore en vie, je prendrai toutes les décisions qui conviendront. Je vous l'ai dit, je ne fais pas la guerre, je dirige une expédition de secours qui doit par la même occasion se livrer à une guérilla constante. Si vous

démissionnez, je dois vous renvoyer à Channel Drake avec la *Salamandre* de Grathe, vous n'y arriverez qu'après deux semaines au moins, et Inquisit pourra alors seulement venir occuper votre place ici. Ce serait une très mauvaise chose, une perte de temps stupide.

Lorsqu'ils descendirent de la draisine, le petit échange de tirs avait pratiquement cessé, et peu après une petite silhouette les rejoignit depuis un entassement de wagons détruits par des missiles. Le tronc commun était coupé sur plusieurs centaines de mètres et le dégagement demanderait une journée d'efforts. En voyant ce garçon de si petite taille, et sachant que ses hommes étaient loin d'être aussi grands, Lienty ne put se défendre d'un sentiment de sympathie admirative, même si le chef des commandos simone n'était pas un garçon très intéressant.

— Quand j'ai su que vous veniez en inspection, j'ai laissé mon commandement pour vous demander si oui ou non vous allez enfin nous soutenir. Nous sommes engagés dans cette épreuve pour vous venir en aide et vous nous laissez tomber. Peut-être que vous êtes jaloux de nos succès.

Ce qui remplit Sank de fureur. Il répondit que jusque-là les Simone ne s'étaient guère distingués alors qu'ils piétinaient sur le lit glacé de l'Amazone, et qu'il avait fallu les victoires successives de ses propres commandos pour qu'ils puissent se dégager et venir en appui.

— Je répète, en appui. Vous n'étiez pas forcé d'aller si vite et si loin, profitant de la panique des Aiguilleurs fuyant devant notre propre détermination.

— Arrêtons cette stupide querelle, intervint Lienty. C'est moi qui ai demandé au capitaine de liaison de vous recommander le décrochage, car je veux que les Aiguilleurs construisent cette ligne ferrée en direction du rio Japurà. Parce qu'ainsi ils feront le travail à notre place et ramèneront l'épave dont nous pourrons alors nous emparer. Personnellement, je suis très impressionné par vos qualités de combattants et je vous félicite d'avoir atteint un objectif aussi lointain. Franchement, je ne pensais pas que nous serions ici avant au moins huit jours.

Un radio s'approcha et lui tendit un combiné. C'était le chef pilote de son hydravion :

— Nous avons repéré l'épave grâce à une très faible émission d'infrarouge. C'est comme si quelqu'un avait allumé une bougie ou un briquet, c'est dire que la tâche est difficile à repérer.

CHAPITRE 2

Plusieurs astrophysiciens avaient capté cette émission au cours de laquelle Edgon Kowning, le père d'Harold, leur collègue, avait expliqué le fonctionnement étrange des logiciels biologisés d'Altaï. Lors du briefing matinal, ils discutaient passionnément entre eux de l'audace de cet informaticien recherché à double titre par la police, d'abord parce que c'était un escroc utilisant ses connaissances pour détourner à son profit des fonds bancaires ou d'agences de prêt, et ensuite parce qu'il était, tout comme son fils, accusé d'être un Alien.

— Il est probable qu'Harold l'a mis au courant, mais je pense, répondit Louria lorsque ses compagnons l'interrogèrent, qu'il est fort capable d'avoir, de son propre chef, compris ce qui pour d'autres n'est qu'une hypothèse farfelue.

— Ce n'est tout de même qu'une simple information, peut-être de génie mais sans références d'astrophysique. Comment a-t-il pu, par exemple, connaître l'existence d'Altaï ? Je sais bien que les médias en parlent, mais sans donner le moindre détail et la plupart des gens ne savent même pas qu'il s'agit d'un débris lunaire gravitant autour de notre planète.

— Il a fait un séjour à 87°7 Station en compagnie de son fils, du temps où Claudion Hyponias en était le directeur.

Justement, Claudion l'avait rappelée pour la menacer de sanctions si elle ne révélait pas ses sources énergétiques. Pour les dernières expériences contre les plaques de glace spatiale, le train-observatoire avait dépensé des milliers de kilowatts instantanés, et pour ce faire il aurait fallu au moins trois centrales nucléaires du Cercle polaire. Elle n'avait pu s'empêcher de sourire au sujet de cette question que son ex-amant aurait pu résoudre en y réfléchissant quelques secondes. Lui aussi avait connu cette station météo qui existait bien avant que le train-observatoire ne vienne dans le coin, et lui aussi savait que c'était là que l'électricité clandestine exigée par Charlster ne pouvait que se trouver, dans un terminal caché dans les anciens igloos.

Lorsqu'elle leva la séance pour retourner dans son bureau elle fut soudain frappée par une évidence. Bourguine avait séjourné dans cette station météo qui disposait alors d'un mini-observatoire. Comment aurait-il pu ignorer l'existence de ce terminal électrique que Charlster avait depuis longtemps fait installer par ses fidèles ? Ces derniers n'étaient d'ailleurs que les partisans

d'Opérasque pour la plupart, et par déduction le président actuel n'ignorait rien de ses ressources en énergie. Pourquoi n'était-il pas intervenu ? Pourquoi laissait-il faire ?

Bouleversée, elle se laissa choir dans son fauteuil de travail et regarda droit devant elle, perdue dans des suppositions qui avortaient les unes après les autres.

Sur ses écrans apparurent les nouveaux indices de température. Celle-ci baissait lentement mais sûrement, même si les chiffres n'étaient plus spectaculaires. À moins vingt degrés que se passerait-il dans le monde entier ? Il était certain que les banquises atteindraient l'équateur et même le Capricorne en dessous, et que les océans gèleraient en épaisseur plus que satisfaisante pour l'installation de réseaux. Tous les océans, sauf le Pacifique qui possédait un volant de chaleur énorme et pouvait rester libre de glaces durant de nombreuses années. Seules les côtes des pays riverains verraient apparaître des banquises solidifiant de plus ou moins grandes surfaces d'eau salée. Le potentiel technique de la Panaméricaine était tel que des réseaux provisoires pouvaient en deux, trois semaines atteindre les zones australes, voire unir le Nord à l'Antarctique. Ce qui s'était révélé impossible tant que la température ne s'uniformisait pas. C'était elle-même qui avait découvert que la destruction des fameuses plaques géantes de glace gravitant autour de la Terre avait pour effet de laisser les poussières lunaires se répartir au-dessus de régions où jusqu'à présent régnait un climat équatorial ou tropical qui restait très tempéré dans le Sud.

Les menaces venaient de gens comme Esquaille et Claudion Hyponias, mais Opérasque n'intervenait pas. Son éminence grise Alcibion n'était plus très bien en cour, mais complotait pour reprendre son rôle occulte. Quelle sottise avait-il pu bien faire pour tomber en disgrâce ?

Comme il l'avait annoncé, Harold avait quitté le train-observatoire pour essayer d'atteindre la Compagnie du Consortium des Bonzes qui régnait sur une partie de l'ancienne Transeuropéenne et de la Sibérienne. Il avait appris qu'Ann Suba y occupait le ministère de la Recherche scientifique et espérait qu'elle le protégerait.

Ce fut Cristella Marlone qui l'appela, pour lui parler de cette émission de radio où le père d'Harold avait, dans un digest simplifié, tenté de donner un aperçu de la spécificité d'Altaï.

— Il n'y avait qu'Edgon pour faire une chose pareille, s'enthousiasmait Cristella. Il a toutes les audaces dans les domaines les plus variés. Comment fera-t-il désormais pour échapper aux recherches ?

— Il s'agit à coup sûr d'un enregistrement. Il l'aura envoyé et les

programmeurs l'ont peut-être diffusé sans se rendre compte du scandale qui s'ensuivrait.

— Je ne crois pas, fit son interlocutrice. J'écoute assez souvent cette radio, et je peux vous dire qu'ils n'hésitent pas à révéler des informations que les émetteurs officiels censurent sans hésiter.

Lorsqu'elle eut raccroché, elle se demandait si elle n'aurait pas dû abandonner son poste pour suivre Harold dans son exil. Pouvait-on dire d'elle qu'elle préférerait son travail, sa fonction, sa réputation de meilleure astrophysicienne de la Panaméricaine, ce qui sous-entendait du monde entier parce qu'il n'en existait pas ailleurs ?

— Voudriez-vous venir sous la coupole ? lui demanda Jane Marwell sur écran.

Elle rejoignit son groupe et tomba sur Roggerly, le spécialiste radio du train-observatoire. Il lui tendit un e-mail de quelques lignes qu'elle parcourut deux fois avant de comprendre d'où il provenait.

— C'est une confirmation, dit-elle. Jusqu'ici ils nous ont plutôt donné du fil à retordre et ne communiquaient avec nous que de façon assez difficile à interpréter. Ce message a le mérite d'être net et pour nous c'est la preuve flagrante que nous attendions.

— Si Opérasque refuse de croire que tout le système informatique terrestre est gangrené, c'est que c'est un foutu crétin. Non seulement il est gangrené, mais les logiciels d'Altaï peuvent utiliser nos réseaux électroniques pour communiquer.

— On nous répondra que c'est un faux, dit Jane Marwell, du fond de son fauteuil d'infirmes où depuis quelques jours elle paraissait se tasser sur elle-même, comme si elle souffrait de la colonne vertébrale. C'était une maladie osseuse qui depuis des années la confinait dans ce matériel ultrasophistiqué. Elle avait avoué un jour à Louria qu'elle n'avait pas encore terminé de le payer, et que chaque mois les deux cinquièmes de son salaire y passaient. Mais elle avait elle-même conçu ce fauteuil fait spécialement à son usage. À la suite de quoi Louria avait pu trouver un dégagement de budget lui permettant de l'augmenter.

— Je pourrai directement en parler à Claudion Hyponias. Il sait parfaitement que nous avons raison, mais il refusera toujours de l'admettre tant que je serai directrice de ce train-observatoire. Je vais commencer par Bourguine. Nous pourrons alors vérifier s'il dispose encore d'une quelconque influence.

Jane Marwell fit la grimace :

— Claudion en a très peur, il sait que le directeur actuel de 87°7 Station pourrait le remplacer au ministère de la Recherche et avec peut-être plus d'efficacité. Je ne dis pas que Bourguine est meilleur astrophysicien qu'Hyponias, non, mais qu'il possède des qualités d'organisateur connues.

Elle appela Bourguine et lui communiqua par e-mail le message des logiciels d'Altaï. Lorsqu'il en eut pris connaissance, Bourguine éclata d'un rire que Louria trouva pour la première fois vraiment gai. D'ordinaire Bourguine ricanait.

— Ils demandent un moratoire, en quelque sorte, car la destruction des plaques de glace met en péril leur propre existence. Que veulent-ils dire exactement ?

— Qu'il doit y avoir un reflux de poussière lunaire qui risque de les submerger. Jusqu'ici ce bloc de Lune paraissait les repousser, mais il est possible qu'il y ait une inversion du magnétisme des poussières, et que celles-ci menacent les installations.

— Comment faire enfin admettre à Opérasque que les logiciels d'Altaï interfèrent sur notre vie, puisque ce message est arrivé tout à fait normalement par les réseaux habituels comme un e-mail quelconque ? Son origine est située dans une contrée que j'ignore complètement, l'Asie centrale. Pourrait-il s'agir d'une blague ?

— Personne ne sait ce que nous faisons exactement dans notre observatoire. Le message fait allusion à nos destructions de plaques de glace. Qui pourrait bien en avoir eu connaissance ?

— Ann Suba. La nouvelle secrétaire d'État à la Recherche scientifique de Tharbin, le Bonze. Elle se moque de vous. Elle ne vous a jamais pardonné de l'avoir supplantée et d'être considérée désormais comme la star de l'astrophysique. Elle a dû s'exiler dans une Compagnie où elle ne retrouvera jamais les installations du train-observatoire. Elle est humiliée et déjà Charlster l'avait traitée comme une prostituée.

Ce qui fit sursauter Louria Finister.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Allons, ma chère, ne jouez ni la prude ni l'ignorante. Quand vous recherchiez comment accéder aux archives concernant les travaux de Charlster, vous deviez utiliser une série de codes et c'était Ann Suba qui s'en était chargée, et qui dut accepter les exigences du vieil obsédé.

Louria, d'un coup, se sentait mal à l'aise, sans comprendre encore la raison de son trouble.

— N'oubliez pas que j'ai évolué des mois dans l'entourage immédiat d'Opérasque, et qu'un beau jour où nous avions avec Esquaille et Alcibion déjeuné avec lui, et bu un peu trop de bière et de vodka, il nous a raconté toute l'histoire. C'est un rapport écrit du directeur du centre pénitentiaire où se trouvait Charlster, qui lui est parvenu, avec photographies et enregistrements vocaux à l'appui.

Jamais elle n'aurait dû demander de précisions et même jamais elle n'aurait dû entrer en communication avec Bourguine.

— Ce rapport avait fortement réjoui notre président, et il était ravi que cette grande astrophysicienne pleine de morgue et considérant le monde entier comme indigne d'elle, se soit ainsi soumise comme n'importe quelle fille vénale. Je dois vous avouer que je n'ai pas du tout apprécié cette révélation, et que j'y ai détecté le grand mépris dans lequel Opérasque nous tient tous, nous autres savants, chercheurs dans tous les domaines. Oui, j'ai été aussi humilié qu'Ann Suba et d'autant plus qu'Opérasque ne nous a pas caché que lui-même aurait pris grand plaisir à la place de ce voyage de Charlster.

Louria crut comprendre qu'Esquaille lui avait raconté : l'affaire du petit mot écrit par Opérasque lors de sa visite à NPST.

CHAPITRE 3

Il s'écoula trois jours avant que Kurty ne se décide à visiter la dépouille de son père Kurts le Pirate, qui reposait dans son sanctuaire après avoir disparu un certain temps. Mylord ne l'avait nullement harcelé à ce sujet et il avait fait ce choix de sa seule volonté, ne pouvant continuer à se bourrer de tranquillisants et à boire comme un trou depuis que le défunt avait fait un retour spectaculaire dans sa Locomotive. Kurty ne comprenait pas ce qui avait pu se passer là-bas, à Lahore Station, où la draisine transportant le cadavre de son père avait été volée par des voyous. Il avait eu l'intention première de chercher un endroit où déposer ce corps pour l'y laisser. D'abord, il voulait louer ou acheter un wagon d'habitation comme dernière demeure funéraire. Puis il avait pensé le transporter dans l'étage en forme de corniche d'une mosquée. Lorsqu'il avait voulu reprendre sa draisine, celle-ci avait disparu. Il y avait vu un signe du destin et avait quitté très vite Lahore Station pour se rendre dans une autre localité, avant de rentrer à la Locomotive à bord d'une draisine achetée d'occasion. La porte se referma sans bruit dans son dos et il s'appuya contre. Son père gisait sur son socle au verre protecteur, le visage aussi dur qu'avant. Kurty, malgré ses efforts, redoutait que l'homme ne se dressât, ne pointât un doigt accusateur sur lui, mais rien de tel ne se produisit. Il avait voulu se débarrasser de ce cadavre et ce dernier avait trouvé le moyen de revenir à l'intérieur de cette machine, qui depuis s'était éloignée vers le nord-ouest de plus de mille kilomètres. Les réseaux ne cessaient de grandir alors qu'un froid vif modifiait la vie de ces régions d'Asie centrale. Il neigeait abondamment durant des semaines, puis la couche gelait : et peu après arrivaient des profileuses antiques, des poseuses parfois déglinguées, installant des rails rouillés sur lesquels roulaient des convois ahurissants de vétusté. On avait sorti des entrepôts perdus, des entassements, des cimetières ferroviaires, tout ce qui pouvait encore servir pour se déplacer dans les meilleures conditions possibles, alors que les chameaux et les chevaux n'étaient plus d'aucun secours dans ce désert de glace inattendu.

Et parce que les locomotives à vapeur dataient d'une autre époque, que les diesels crachaient des nuages graisseux sans montrer un tempérament de qualité, la Locomotive géante passait pratiquement inaperçue, ou plutôt elle n'était, elle aussi, qu'une relique de l'ancienne société ferroviaire, peut-être un peu plus monstrueuse, un peu mieux conservée, un peu plus performante, toutes qualités qui pouvaient inspirer l'envie mais non l'effroi. Enfin, les stations à la mode d'autrefois n'étaient pas encore construites avec des verrières ou des coupoles transparentes, et les haltes, les embranchements

s'établissaient au hasard et le plus souvent en dehors des agglomérations. Et malgré ce millier de kilomètres parcourus depuis Lahore Station, son père avait su retrouver la piste de la Locomotive et avait repris sa place de mort dans son sanctuaire. Était-il frustré de vénération ? N'était-il revenu que pour jouer ce rôle de défunt adulé par ses robots et tout son système électronique ? Parce qu'il était l'âme de la Machine et que jamais il n'avait vraiment abandonné son pouvoir sur elle ? Était-il mort ou en catalepsie, avec un cerveau encore plus vivace qu'autrefois ?

Toutes ces questions flottaient dans ce mausolée comme des émanations d'un encens empoisonné, venant importuner Kurty, le harceler alors qu'il restait collé à la porte, ne pouvant faire un pas de plus. Il aurait eu une question à poser, mais elle ne parvenait même pas à se formuler distinctement dans sa tête. Elle flottait en fragments épars qu'il répugnait à rassembler, mais quelque part en dehors de lui, et même très loin de lui, la question avait un sens un peu trop direct pour qu'il osât agresser son père.

— Nous sommes heureux de revoir notre cher Maître, murmura quelque part Mylord, qui dans les circonstances les plus dramatiques, des circonstances exigeant le silence recueilli, ne pouvait s'empêcher de jacasser stupidement. Dans ces cas-là il ne pouvait être l'écho des pensées de son père comme il l'avait cru longtemps, mais peut-être que Kurts laissait quelquefois cet imbécile de Mylord faire ce qu'il voulait et parler pour ne rien dire.

— Nous voudrions organiser une grande fête, continuait la voix de synthèse, et tous les services se sont mis d'accord là-dessus pour que je me fasse le porte-parole de ces intentions.

Dégouté, Kurty préféra s'en aller plutôt que d'écouter ces balivernes. Une fête pour des circuits intégrés, un monde artificiel, la belle affaire. La fête ne serait que pour lui, avec des plats raffinés et de quoi boire plus que de raison.

Sans en émettre l'idée, il descendit dans la soute des draisines et constata que celle qu'il avait perdue dans Lahore Station était revenue. C'était donc elle qui avait également ramené le cadavre de son père jusqu'ici. Il en fit le tour, essayant de comprendre comment ce véhicule avait pu échapper à ses voleurs. Il ne découvrit aucune trace suspecte, rien qui puisse conserver le souvenir d'une bagarre.

— Vous savez que toutes nos draisines sont comme des pigeons voyageurs, gloussa Mylord dans son dos, le faisant sursauter. Aussi loin qu'elles puissent aller, elles reviennent toujours au nid, et celle-ci n'a pas manqué à son conditionnement. Notre Maître l'avait voulu et c'est ainsi qu'il a pu rejoindre sa couche éternelle.

— Eh bien ! voilà qui est parfait, répondit Kurty, se remettant de sa

frayeur, et la prochaine fois que je partirai en voyage je ne manquerai pas de prendre mon père comme compagnon. Comme ça nous serons toujours certains de revenir au bercail.

— Bercail, demanda Mylord, c'est quoi ?

— Ce que vous voulez.

Il remonta et se servit un grand verre de vodka qu'il but par petites gorgées en réfléchissant. Ensuite, il consulta le programme du jour établi par les fonctions organiques de la Locomotive, et s'intéressa à l'orientation prochaine des objectifs. Il savait que la destination finale était le nord de l'Europe, mais il ignorait pourquoi.

La Machine ou son père ne lui laissait même plus l'initiative de décider seul de l'itinéraire. Il aurait voulu consulter les réseaux en voie de création dans l'hémisphère Sud, mais soit les ordinateurs manquaient d'informations sur le sujet, soit ils censuraient ces informations sur ordre de Kurts.

— À part ça, je suis libre de faire ce qu'il me plaît, ironisa-t-il douloureusement. Pouvez-vous au moins me dire ce que devient cette jeune femme qui fut ma compagne, Fleur Rag ? A-t-elle réussi à rejoindre le Sud ?

— Mais bien sûr, fit Mylord tout réjoui, nous pouvons même vous annoncer que votre charmante amie se trouve actuellement dans l'extrême sud de l'Amérique, au-delà de la Patagonie, sur un territoire de glace baptisé récemment Channel Drake.

Il avait souvent passé le Drake, ce détroit entre le Cap Horn et le haut de la Terre de Graham appartenant au continent antarctique. C'était un endroit dangereux, avec des vents extraordinaires qui souvent couchaient la *Salamandre* sur un flanc ou sur l'autre. Et chaque fois elle se redressait vaillamment pour affronter de nouvelles déferlantes, des coups de boutoir sans pitié.

CHAPITRE 4

À bord de la *Salamandre* en route vers le nord. Fleur ne savait quelle attitude adopter avec Grathe, le capitaine. Ce merveilleux baleinier, jadis uniquement armé pour la chasse au cachalot, était désormais transformé en banal transporteur de fuphoc depuis la mer de Ross jusqu'à Cooktown. Un va-et-vient d'une grande monotonie pour un véritable marin, mais dont Grathe paraissait se satisfaire pour une simple raison. Son ami de cœur, instituteur aux Kerguelen, qu'il rejoignait à chaque escale dans le port, le temps de décharger sa cargaison. Pourtant, ce même Grathe avait vécu avec ce baleinier et surtout Kurty des aventures exaltantes, mais il semblait que l'un et l'autre aient renoncé à ce genre de vie pour se contenter du peu qu'ils avaient. Elle se moquait bien de Grathe, mais regrettait que son ami Kurty accepte de vivre en oisif dans la Locomotive pirate de son père.

Elle avait décidé de rejoindre Lienty dans la profondeur amazonienne, pour participer elle aussi à la recherche de son père, Lien Rag. Après un dernier voyage dans le Channel Drake, elle n'avait pu rester à Punta Arenas malgré l'hospitalité chaleureuse de Reiner. Une hospitalité trop dangereuse pour elle, avait-elle estimé. Reiner était un homme discret et sympathique qu'elle avait fini par trouver séduisant, alors qu'il avait près de trente ans de plus qu'elle. Et il l'avait troublée alors que jusqu'à ce jour il n'y avait eu que Kurty dans sa vie, et elle ne pouvait se l'expliquer, mais s'était surprise à le regarder à la dérobée, à trouver touchant son visage souvent fatigué, à éprouver le plus souvent l'envie de rester auprès de lui alors que rien ne justifiait ce désir. Sachant que la *Salamandre* devait se rendre dans l'estuaire de l'Amazone pour ravitailler le baleinier *Madam*, elle était retournée à Ragustown pour embarquer à bord.

Les nouvelles n'étaient pas démoralisantes, bien au contraire, et malgré la prudence des messages envoyés par Lienty, il semblait qu'une piste sérieuse soit explorée en ces instants pour retrouver la trace du dirigeavion et de son équipage, dont Lien Rag bien entendu. Les commandos patagons avaient progressé vers l'ouest, et les Aiguilleurs malmenés pour la première fois depuis des années reculaient devant cette offensive enthousiaste. La *Salamandre* avait fait une courte escale aux Kerguelen, le temps d'embarquer cent cinquante jeunes volontaires recrutés par son frère Liensun pour seconder les troupes de Lienty. Leur entraînement se poursuivait sur le pont du baleinier malgré les rigueurs de la température, et depuis sa cabine elle pouvait voir ces garçons passer de longues heures à s'entraîner au métier de

guérillero plutôt qu'à celui de soldat. Ce que des vétérans expérimentés, issus de la guerre des Patagonie contre les Aiguilleurs leur apprenaient, révoltait parfois la jeune femme par la cruauté et le manque de fair-play, mais elle finissait par admettre que l'affrontement des Aiguilleurs imposait des tactiques différentes de celles d'une guerre classique. Juste avant le départ de la *Salamandre*, son frère Liensun avait obtenu par radio la location d'un hydravion 520 auprès de Reiner, président de la Patagonie occidentale, et cet appareil devait les rejoindre à mi-parcours pour se ravitailler en huile. Ce qui lui déplaisait le plus chez Grathe, c'est qu'il avait complètement oublié son ami Kurty. Il n'en parlait jamais et à l'entendre, il ne devait qu'à son seul mérite de marin d'être le commandant de ce baleinier. Il oubliait que sans la démission de Kurty, il n'aurait jamais été nommé à ce poste. Lien Rag, d'ailleurs, avait un jour déclaré que pour effectuer des navettes régulières afin de transporter le fuphoc, Grathe suffisait amplement, mais qu'il ne l'aurait jamais nommé pour des voyages plus risqués. Et Fleur pensait que cette navigation vers les bouches de l'Amazone représentait tout de même un certain danger. Les Aiguilleurs savaient que tout le ravitaillement des agresseurs passait par le *Madam* et par les baleiniers venant du sud. Certes, la Caste répugnait à utiliser d'autres moyens de transport que le train, mais pouvait fort bien louer les services de mercenaires, les chargeant d'attaquer les bateaux ennemis.

Non seulement Grathe se vantait donc d'avoir par son seul mérite obtenu ce commandement, mais il ne cachait pas son irritation de devoir perdre son temps à livrer des vivres, des armes et de nouvelles recrues aux forces engagées dans cette expédition de la dernière chance.

La rupture intervint un soir au carré des officiers, alors que Grathe confiait qu'en cet instant il aurait préféré se trouver aux Kerguelen, dans un restaurant renommé de Cooktown. Il ne parlait pas très fort, mais suffisamment pour que la jeune femme enregistre ces propos désinvoltes qui la faisaient bouillir. Elle attendit, pour intervenir dans la conversation, que le steward ait quitté le carré, et elle commença par regarder fixement Grathe jusqu'à ce qu'il tournât la tête vers elle. Tout de suite, il comprit qu'il venait d'exagérer et devint soudain très pâle.

— Tu n'as jamais compris qu'en démissionnant de son poste Kurty laissait la place libre, et que mon père n'avait personne d'autre que toi sous la main. Il m'a toujours dit qu'il aurait préféré un capitaine plus averti pour prendre le commandement du plus fabuleux baleinier de l'hémisphère Sud, mais que pour des allées et venues routinières tu ferais amplement l'affaire. D'autre part, je te rappelle que lorsque ton protecteur, le docteur Isaie, est mort, mon père t'a recueilli et t'a confié justement à Kurty pour que tu apprenes le métier de marin. Aujourd'hui tu soupies parce que tu dois aller ravitailler l'expédition qui est partie à la recherche de mon père. Tu devrais au

contraire vibrer de satisfaction de participer à cette tentative, même si comme je te l'ai entendu dire, c'est du temps perdu, car tu penses qu'on ne retrouvera jamais Lien Rag. Je me demande ce qu'il pensera de tout ça quand nous l'aurons sauvé.

Grathe s'attendait à quelques remarques acerbes, mais pas à une telle condamnation de son attitude. Les officiers autour de lui n'osaient plus regarder l'un et l'autre et baissaient la tête sur leur assiette, mais Fleur releva quelques sourires discrets qui paraissaient approuver son interpellation. Il était certain que depuis quelque temps Grathe se prenait pour un très grand capitaine, alors qu'il n'avait jamais fait ses véritables preuves.

Il y eut donc ce silence au cours duquel chacun se demanda lequel des deux personnages allait quitter le mess, car il était unimaginable que Grathe et Fleur Rag restent ainsi face à face. Ils pensaient tous que la jeune femme allait se lever pour rejoindre sa cabine, mais ils la connaissaient bien peu et finalement ce fut Grathe qui céda. De plus en plus livide, il se leva soudain, fit basculer sa chaise et d'un pas très raide quitta le carré des officiers.

Plus tard, Fleur s'interrogea sur les conséquences de cette scène. Elle avait humilié le capitaine de la *Salamandre* devant tous ses officiers, et à partir de ce moment ils n'auraient plus pour Grathe le respect nécessaire, alors que le baleinier allait naviguer dans des endroits dangereux. Elle réfléchit sur ses précédents coups d'éclat, dont le plus douloureux restait pour elle sa séparation avec Kurty. Elle le regrettait profondément, et lorsqu'elle essayait de reconstituer tout le processus de cette ultime dispute, elle ne comprenait pas pourquoi elle n'avait pas essayé au contraire d'arranger les choses. Kurty avait refusé d'aider les Hommes-Jonas pour mettre un terme à ce vivier géant où les baleines solinas, vouées à l'abattoir et à la fonderie de leur gras, étaient prisonnières.

— Je suis intransigente, se dit-elle ce soir-là une fois dans sa cabine, face au minuscule miroir fixé au-dessus du lavabo. Je vais jusqu'à la rupture et ce soir j'ai fait trop fort. Nous sommes en guerre contre un ennemi dix fois plus puissant que nous et voilà que je sème la discorde dans nos rangs. Lorsque mon père parla de Grathe avec réticence, ce dernier n'avait jamais pu faire ses preuves sous le commandement de Kurty, qui à cette époque se prenait lui aussi pour le roi du monde à bord de ce merveilleux baleinier.

Elle hocha la tête, se sourit.

— Le roi du monde, oui, mais il était vraiment magnifique, portant en lui une sorte de mysticisme qui, m'a-t-on dit plus tard, reprenait un certain mythe décrit dans un ouvrage célèbre de la pré-glaciation. Je ne me souviens plus du titre de ce livre, mais la chasse aux cachalots prenait pour Kurty une valeur qui dépassait le simple goût de la capture ou la perspective de gagner de

l'argent. J'ai compris à cette époque qu'il recherchait une sorte d'accomplissement idéalisé, et que lorsque mon père l'a condamné à ces navettes stupides, il a perdu la foi en lui-même, en démissionnant. Il a cru alors qu'il était appelé à retrouver la Locomotive de Kurts le pirate, son père, mais cette traque, pour aussi exaltante qu'elle fût, ne combla jamais son amertume. Et depuis qu'il a sorti cette machine des profondeurs de la mer, il bascule chaque jour dans de nouvelles déceptions qui font de lui un être meurtri, pire que cela, un perdant qui courbe la tête.

Elle essaya de dormir, mais n'y parvint pas, se releva et monta sur le pont. Elle fut surprise de constater que d'énormes blocs de glace descendaient du nord, certainement arrachés à une banquise lointaine, et que le baleinier naviguait parmi de véritables icebergs. Les jeunes recrues, cette nuit-là, subissaient un entraînement au creux de l'obscurité, dans la mâture du bateau, au risque de basculer dans l'eau glacée.

Lorsqu'elle naviguait avec Kurty dans l'océan Indien, à la limite souvent de la Ceinture de Feu, ils veillaient ainsi avec le quart pour essayer de repérer les troupeaux de cachalots endormis. Il y avait dans l'air surchauffé une sauvagerie brûlante qui les exaltait tous et parfois, l'entraînant dans un recoin, Kurty la prenait rapidement sans se soucier de l'équipage.

CHAPITRE 5

Tandis que Zixiss projetait dans le cerveau de Movane des détails précis sur le tableau de bord de la navette spatiale qui attendait là-bas, dans le désert de Gobi, les cours de Césaire étaient de plus en plus prisés et de nouveaux élèves s'inscrivaient pour les suivre. Mais malheureusement les Aiguilleurs, intrigués et soupçonneux, venaient y assister, enregistraient ses paroles et devaient ensuite les décortiquer pour y pointer tout ce qui pouvait apparaître comme subversif. Ils ne pouvaient cependant pas intervenir brutalement, puisque le président Opérasque lui-même avait décidé de cet entraînement d'un corps expéditionnaire, ayant pour mission de s'emparer de ce véhicule de l'espace.

Césaire ne cachait plus son enthousiasme pour cet enseignement et Movane n'osait lui demander si vraiment, grâce à cette expédition, il espérait retourner sur Flatty, son satellite d'origine. C'était aussi la sienne, mais elle n'envisageait pas un seul instant d'aller vivre à l'intérieur de cet animal de l'espace domestiqué et transformé en petite planète. De son séjour chez les Guardians du Gouffre aux Garous, un groupe de Flattyens appartenant à la fraction des Naturalistes, elle en avait trop appris sur la vie sociale de cette communauté. Flatty avait été le premier Bulb capturé par des Ophiuchusiens pour devenir satellite de la Terre, mais son mauvais état physique avait entraîné la capture d'un deuxième Bulb qui était devenu le SAS tournant autour de la planète, jusqu'à sa chute dans le Pacifique. Les grands savants, les techniciens les plus renommés avaient donc déserté ce Flatty de chétive constitution, ne laissant à son intérieur qu'une population d'agriculteurs et de petits artisans. Des gens très méfiants envers la science et aussi très religieux, qui avaient bâti une société fermée et rustique où les talents culturels et scientifiques n'avaient jamais pu se développer pleinement. Les quelques Flattyens lucides avaient, malgré les vexations et les mises à l'écart, réussi à faire survivre ce Bulb, à le conduire, au prix de mille sacrifices et des siècles d'errance, jusque dans les parages de la Terre, quelques années avant que le légendaire SAS ne disparaisse du ciel. Sachant tout cela, Movane pour rien au monde ne retournerait dans le monde de ses ancêtres.

Bourguine en personne venait parfois assister à leurs cours, avec cependant une préférence pour ceux de Movane. Il n'avait jamais renoncé à la séduire, en dépit de ce qu'elle lui avait fait endurer précédemment. Sans vouloir l'encourager ou lui laisser quelque espoir, elle ne pouvait cependant le fâcher puisqu'il était le patron de ces entraînements technologiques. Avec

l'aide de bons dessinateurs, elle avait obtenu des images précises du désert de Gobi, mais apprenant que depuis quelques semaines il neigeait beaucoup là-bas, elle avait dû tout refaire. Elle pensait souvent à cette femme qui travaillait seule dans une tourbière et amassait des cubes de ce combustible pauvre pour un patron qui la payait mal. Movane l'avait sauvée alors qu'elle s'était enlisée, et cette femme lui avait suggéré de se déguiser en chamane pour pouvoir voyager vers l'est au sein d'une caravane, un conseil précieux.

Bourguine insistait beaucoup sur l'attitude de Tharbin, le président de la Compagnie du Consortium des Bonzes, voulant savoir pour quelles véritables raisons cet homme avait fait enlever Movane dans sa caravane, l'avait ramenée dans sa capitale nordique de Talmyr. Bourguine la convoquait dans son bureau et posait des questions embarrassantes. Il aurait surtout voulu lui faire dire comment Tharbin avait pu franchir avec elle des milliers de kilomètres en moins de deux jours, ce qui avec les moyens ridicules dont il disposait dans le désert, des chameaux et des chevaux, était impossible à concevoir. Il cherchait à lui faire avouer que Tharbin utilisait des transports interdits, du type dirigeable par exemple, et elle se refusait à trahir cet homme.

— Nous reviendrons plus tard sur cette question, mais ce que je ne comprends pas, c'est la raison pour laquelle il vous a laissée en liberté, et même vous a nommée déléguée ou je ne sais quoi à l'ambassade de sa Compagnie à Salt Lake Station, notre capitale. Les manigances de ces personnages sont vraiment incompréhensibles.

— Il voulait que je retrouve mes parents.

— Et vous l'avez fait ?

— Ne soyez pas hypocrite, professeur Bourguine, vous savez fort bien ce qui s'est passé et je préfère ne pas revenir là-dessus.

— Vous considérez votre mère comme une complice de la police dans la chasse aux Aliens ?

Elle ne voulut pas répondre.

— Nous ne pouvons vous faire entièrement confiance si vous vous obstenez à nous cacher une partie de la vérité, notamment en ce qui concerne Tharbin. Vous savez fort bien qu'il est en contradiction formelle avec les règlements de la CANYST et qu'à ce titre il peut être destitué sans jugement. N'oubliez pas que cette concession de la Compagnie du Consortium a été artificiellement créée par notre président, le Maître Suprême Opérasque, et que ce dernier peut à tout moment faire disparaître cette Compagnie, en remodeler une autre qui absorbera celle-ci dont on oubliera jusqu'au nom.

— Comment pouvez-vous accepter, vous le professeur brillant dont j'ai été l'élève, que cet usurpateur d'Opérasque se soit autoproclamé Maître Suprême ? Je trouve tout ce décorum, cette hiérarchie vraiment ridicules. Et je suis certaine que vous-même en riez intérieurement.

— Voyageuse Marqua, nous avons réellement besoin de vous pour la réussite de cette mission lointaine, mais n'abusez pas de la situation. Vous devriez vous trouver dans un train concentrationnaire et vous êtes libre, ainsi que votre compagnon. Je peux vous libérer, mais donnez des gages.

— Raconter n'importe quoi sur Tharbin ? Trahir sa confiance avec un récit complètement inventé ?

— Parlez-moi des dirigeables de cet homme. Nous savons qu'il possède une base secrète dans le haut plateau sibérien, où ces aérostats sont entreposés. Nous savons aussi qu'il a accordé à Ann Suba un poste de ministre, pour qu'elle accepte de diriger la fabrication d'un aéronef exceptionnel.

— Je ne connais pas cette femme, je sais qu'elle fut directrice de cet observatoire et aussi de celui de NPST, mais je ne l'ai jamais rencontrée.

Elle put enfin quitter ce bureau mais n'était pas vraiment rassurée, car la pression de Bourguine s'accroissait et ne se relâchait jamais. Lui-même devait être pressé par le pouvoir central d'obtenir ces précieux renseignements.

Dans les cours qu'elle donna ensuite, elle choisit d'insister sur la présence de la neige glacée qui permettrait d'unifier le sol de ce désert de Gobi et accélérerait la pose des rails. Les Aiguilleurs présents parurent apprécier beaucoup ce type d'enseignement et lui demandèrent de tracer elle-même l'itinéraire futur de leur réseau d'invasion. Celui-ci pénétrerait Gobi à l'ouest, dans la région d'Alma Ata, mais on ne lui précisa pas comment l'expédition parviendrait déjà jusque-là.

CHAPITRE 6

L'hydravion dut rejoindre sa base sans avoir pu obtenir plus de précision sur cette minuscule émission d'infrarouges, sur le site où le dirigeavion s'était enfoncé. L'épaisseur des arbres abattus laissa Lienty sans voix lorsqu'il reçut les photographies prises. À son tour, Sank ne put cacher sa stupeur et en même temps comprit combien la décision de Lienty, laisser les Aiguilleurs installer leur réseau sous ces troncs entremêlés et extirper eux-mêmes l'épave de ce fouillis, était excellente. Lienty se garda bien de triompher, se trouvant face à une situation tout à fait inédite et insolite. Il ne pouvait ordonner la progression de leurs commandos, et devrait également freiner la combativité des Simone. Ce qui allait devenir paradoxal et se heurter à l'incompréhension de tous ces gens entraînés à l'offensive rapide.

Il en discuta longuement avec Tom-Tom, toujours à bord de la *Chimère*, à la limite des glaces qui figeaient l'Amazone en amont. Le président lui apprit d'ailleurs qu'ils allaient devoir descendre le cours du fleuve, car la banquise ne cessait de s'étendre, parvenant à figer les remous et les vagues énormes de ces millions de mètres cubes d'eau en fureur.

— Nous allons donc nous éloigner de nos vaillants combattants et je voudrais que votre hydravion vienne m'embarquer avec quelques conseillers, de façon que nous puissions créer un poste de commandement à proximité des nôtres. Comprenez-moi, Centdix aura beau jeu plus tard, quand viendra le moment des élections visant à me remplacer, de dire que le Conseil du Tabernacle et son chef se tenaient très éloignés du front pendant que lui et les siens risquaient la mort à chaque seconde.

— Quand serez-vous prêts à quitter votre navire ? s'enquit Lienty. Je serais heureux de vous accueillir par ici et vous trouverez facilement un poste stratégique pour suivre le déroulement des opérations. Vous pourrez juger sur place de cette opportunité qui se présente et qui peut apparaître absurde, puisqu'elle va nous paralyser où nous sommes.

— Je comprends vos intentions, laisser les Aiguilleurs tirer les marrons du feu... Un vieux proverbe de jadis difficile à comprendre aujourd'hui, mais qui consiste à laisser les autres faire un travail difficile et profiter ensuite de sa réussite. Mais ne craignez-vous pas que cette stagnation des combats ne redonne aux Aiguilleurs l'espoir et la hargne de tout reconquérir et d'en finir avec nous ?

— Nous allons installer un système de défense qui ne permettra aucune reconquête.

— D’abord ils finiront par comprendre pourquoi, alors que nous menions une offensive ardente et victorieuse, nous la stoppons net. Ils se méfieront au sujet de l’épave, et au lieu de la transporter par le même réseau, ils sont bien capables d’en créer un nouveau qui s’éloignera du rio Japurà vers l’ouest, à des centaines de kilomètres de nos troupes. De plus la stagnation derrière des lignes de défense va ramollir nos hommes, les plonger dans les douceurs d’une paix provisoire, si vous voyez ce que je veux dire.

— Les délices de Capoue, fit Lienty, satisfait de disposer lui aussi d’un de ces proverbes antiques qui aujourd’hui ne signifiaient plus rien.

Ils en rirent ensemble, assez fiers tout de même d’avoir gardé quelques souvenirs de lecture.

Trois jours plus tard, Tom-Tom et trois conseillers, choisis parmi les moins décatis, débarquèrent à IQST où l’hydravion avait trouvé un excellent terrain. Désormais, l’appareil doté de skis n’avait pas besoin d’une longue distance pour se poser. Lienty avait fait le voyage et accueillit la délégation dans un wagon luxueux où les Simone, ébahis, trouvèrent un confort exceptionnel.

— Nos Aiguilleurs aiment la belle vie à ce que je vois, fit le président, moi qui les imaginais en véritables ascètes se contentant de peu.

Malgré son âge et la fatigue, Tom-Tom voulut dès l’arrivée se rendre sur le front, alors que les conseillers auraient visiblement préféré ne plus bouger pour profiter de ce confortable wagon. Mais leur président avait raison d’insister, car ainsi ils comprirent en quoi la décision de Lienty était la meilleure.

— Même s’ils utilisent un autre réseau pour filer directement vers l’ouest avec les restes du dirigeavion, nous pourrons les rejoindre. N’oubliez pas que grâce à notre 520 nous pouvons constamment surveiller leurs opérations et les situer avec la plus grande précision.

— Qu’en est-il de cet écho d’infrarouge signalé par votre chef pilote sur le lieu même du crash ? Désolé, mais nous captons toutes vos émissions entre l’appareil et votre PC. Nous sommes vos alliés, mais nous devons aussi effectuer notre travail de gouvernants. On nous demande des comptes sur le but de ce long séjour dans la région, et l’ensemble de notre peuple commence à trouver que cela suffit et souhaiterait que nous reprenions notre navigation traditionnelle. Les Simone savent que les banquises se développent, se resserrent, et ils sont terrorisés à la pensée de rester coincés dans l’Amazonie.

Ce fleuve est pour eux un véritable démon indomptable.

Lienty avait également des nouvelles alarmantes de la part du *Madam*, le baleinier ravitailleur. Des banquises étaient signalées au nord de l'estuaire de l'Amazone, et il semblait qu'une partie des Caraïbes et les côtes de l'ancien Venezuela soient déjà prises sous les glaces.

Pour rassurer Tom-Tom, il lui assura que l'Atlantique restait libre en dessous de l'équateur, sur une largeur de deux mille kilomètres. La banquise africaine ne parvenait pas à s'étendre au-delà de quelques centaines de kilomètres en pleine mer. Par contre, elle descendait assez bas pour que le projet de Liensun de lancer à nouveau son réseau ferré vers le nord puisse se réaliser.

— Nous allons recevoir un nouvel hydravion 520. Liensun a repris son rôle de président et j'ai comme l'impression qu'il l'assume désormais avec la plus grande énergie, et la plus grande compétence.

— C'est tout à fait normal. Lien Rag étant porté disparu, peut-être ayant trouvé la mort, le fils se sent les coudées plus franches et ose entreprendre ce que la présence du père l'empêchait de réaliser.

— Vous pratiquez la psychanalyse à bord de votre navire ? se moqua gentiment Lienty.

— C'est un constat vérifié de nombreuses fois, et lorsque je me démettrai de mon poste de président, moi le père virtuel des Simone, vous verrez que des initiatives hardies, peut-être pas toujours heureuses mais j'ai confiance, seront prises. Par exemple la création d'un deuxième navire dont le Conseil actuel ne veut pas entendre parler.

— Je veux bien vous croire, mais j'oubliais de vous signaler que cent cinquante garçons des Kerguelen nous rejoignent également à bord de la *Salamandre*, et qu'ils pourront être solidement formés puisque nous arrêtons nos offensives. Je pense que Centdix aurait même un rôle à jouer dans cet entraînement.

— Vous allez lui donner la grosse tête. Lui, petit Simone d'un mètre et quelque, il n'a jamais véritablement atteint les cent dix, sinon avec des chaussures à semelle épaisse, lui donc, un nain pour vous autres, dirigeant un entraînement de grands gaillards ? Il en deviendra insupportable de prétention mais soit, ça le détournera de certaines tentations. Je le connais. Il va se sentir frustré de ne plus attaquer les Aiguilleurs et pourrait bien passer dans une sorte de dissidence pour poursuivre la lutte.

L'hydravion de Reiner, piloté cependant par un équipage des Kerguelen,

fit un dernier ravitaillement dans l'estuaire de l'Amazone auprès du *Madam*, avant de rejoindre IQ Station. Le colonel Sank alla assister à son atterrissage et apprit avec satisfaction que l'appareil était bourré de bombes fournies par Reiner, sous le sceau du secret. Il n'en avait jamais été fait mention dans les échanges radio, mais le président de la Patagonie occidentale se rangeait par ce geste dans le camp des anti-Aiguilleurs. Même si sa fonction le forçait à la plus grande prudence.

Le chef pilote de cet appareil, un certain Fiker, remit alors au colonel un message destiné à Lienty.

— Personnel, annonça-t-il. On me l'a remis quand j'ai fait escale auprès du baleinier de Grathe pour me ravitailler.

Lienty ne se doutait pas de son contenu quand il l'ouvrit. Fleur, la fille de Lien qu'il imaginait à des milliers de kilomètres de là, arrivait à bord de la *Salamandre*.

CHAPITRE 7

Il avait convoqué Vorgine, la vice-présidente, pour huit heures du matin, et comme elle avait cinq minutes de retard la secrétaire de Liensun lui apprit que le président n'avait pu attendre, et qu'il avait pris un train pour la Nouvelle-Amsterdam où les moines de la Compagnie de la Sainte-Croix l'attendaient pour l'inauguration de cette jonction réussie. Vorgine digéra le coup et regagna son bureau. Liensun, désormais, se montrait avec elle d'une brutalité inouïe et elle avait parfois envie de lui jeter sa démission au visage, mais une fois calmée ne regrettait pas d'avoir accepté une nouvelle humiliation. Ce jour-là, ne devait-il pas lui transmettre ses consignes pour les quarante-huit heures qu'il passerait loin des Kerguelen ?

Liensun savourait chaque instant de ce parcours ferroviaire sur la nouvelle banquise. Il avait enfin réussi à concrétiser ce projet qui l'avait vu échouer une première fois. Il avait pu, grâce à l'argent de la banque vaticane, le relancer, mais en se rendant auprès de la Compagnie de la Sainte-Croix il savait qu'il allait devoir payer les intérêts de cette réussite. L'envoyé spécial de Pie XIII, qui devait en sa compagnie inaugurer ce terminus provisoire, allait encore lui parler de ce nonce apostolique qui comptait s'installer à Cooktown, et cette fois il aurait du mal à faire patienter ce nouvel interlocuteur, un certain cardinal Éloi de la Compassion que l'on décrivait comme très habile négociateur. Un bonhomme retors et d'une intransigeance subtile.

En attendant ces moments désagréables où il devrait accepter ce que son père avait toujours refusé et dont la perspective lui donnait des aigreurs d'estomac, il admirait le travail accompli, deux voies modestes pour l'instant, mais bientôt quatre, puis huit quand la liaison avec la banquise africaine serait établie. Celle-ci ne cessait de progresser vers le sud-est justement, et déjà toutes les îles de Madagascar à Maseru étaient prises dans les glaces. La chaleur résiduelle de l'océan Indien empêchait cette glaciation de se répandre largement, mais une bande de quelque cinquante kilomètres de large ne cessait de pousser son extrémité vers le sud, et les derniers relevés aériens laissaient prévoir qu'avant un an l'île de la Nouvelle-Amsterdam serait atteinte. Liensun pouvait se laisser aller à des rêves de conquête économique d'une grande ampleur, puisque tout un continent s'offrirait alors à son entreprise. Il serait le maître absolu de cette société ferroviaire qui drainerait, dans un sens comme dans l'autre, des marchandises par convois entiers. Dans ses délires de puissance il essayait de ne pas trop songer à son père et ne savait plus s'il souhaitait qu'on le retrouve vivant, ou si l'annonce de sa mort

serait acceptée secrètement chez lui comme une délivrance. Ce n'était pas tant les interventions sèches, les colères de son père qu'il redoutait, mais sa réputation à l'échelon mondial l'avait toujours paralysé dans une certaine timidité. En réalité, il le respectait justement à cause de sa notoriété, mais ne pouvait dire qu'il l'aimait vraiment.

Il était en compagnie d'ingénieurs et de techniciens lorsqu'il se mit à table pour le déjeuner, et fut le premier à lancer quelques plaisanteries bien corsées. Les quelques femmes de ce groupe de cadres de la société avaient l'habitude de ce langage quelque peu débraillé, mais s'en moquaient. Travaillant le plus souvent en compagnie d'hommes, elles en avaient vu d'autres. Certaines, d'ailleurs, ne cachaient pas que Liensun ne leur déplaisait pas, mais jusqu'à présent il ne paraissait pas sensible à leurs charmes. Il ne voyait plus guère Mathilda, l'éleveuse de moutons qui dans les derniers temps, avant qu'il ne reprenne la direction du pays, se montrait assez condescendante avec lui, lui reprochant de ne plus avoir d'ambition. Il avait fallu la visite de sa sœur Fleur pour lui redonner un tonus qui depuis le lançait dans les réalisations les plus audacieuses. Il avait découvert que Vorgine, uniquement préoccupée de se maintenir en place, menait une politique ruineuse pour le pays, ruineuse pas tellement en argent gaspillé, mais en inertie et manque de créativité. Il n'avait pas apprécié que les fonctionnaires du terminal maritime traitent sa sœur avec autant de désinvolture et avait alors repris en main toutes les administrations. Carminale puis Kerchinian avaient eu beau protester, il n'en avait fait que selon sa volonté, et d'un seul coup l'archipel s'était réveillé de sa léthargie, pour découvrir la résurrection de ce président que les médias traitaient de président fantoche et ridiculisaient, tout en rappelant parfois qu'il avait été le créateur de Lacustra City, une réalisation devenue mythique et dont les plus anciens parlaient, même s'ils ne l'avaient jamais approchée, avec des sanglots dans la voix. Et maintenant, soixante pour cent de la population approuvaient ses décisions, et le constructeur Chalazy renonçait à s'installer en Patagonie pour la fabrication de ses glisseurs sur coussin d'air. Liensun avait trouvé un biais pour assurer son ravitaillement en matériaux, grâce à Yeuse qui les faisait livrer par des fournisseurs de Patagonie occidentale, lesquels les achetaient discrètement chez Léonora Cabana. Un jour, cette dernière l'apprendrait et aurait peut-être des réactions violentes, mais en attendant des cargos chinois avaient débarqué ces matières premières indispensables.

— Je bois à l'avenir, déclara-t-il en levant son verre de vodka, à un avenir qui verra nos réseaux se répandre dans le Nord, couvrir toute l'ancienne Africaia et en assurer l'exploitation.

Jusqu'à présent il n'avait jamais fait allusion à la Caste des Aiguilleurs, qui avec la réapparition des banquises ne laisserait certainement pas une petite société des Kerguelen empiéter sur son domaine, mais ce jour-là il décida d'y faire plus qu'allusion.

— Vous n'ignorez pas que dans le Nord-Ouest nous soutenons une offensive permanente contre nos ennemis de toujours, les Aiguilleurs de ce dictateur Lascasas. Nous sommes là-bas pour essayer de retrouver Lien Ragmon père, l'ancien président, mais pour ce faire nous devons enfoncer la résistance de ces Aiguilleurs, et d'après les derniers bulletins nous y parvenons de façon extraordinaire. Nous nous sommes emparés de stations et de territoires vitaux pour eux, par exemple la station IQST qui comptait plus de cent mille habitants et avait une valeur stratégique et économique considérable. Depuis que nous avons commencé nos offensives, la Caste découvre qu'elle ne terrorise plus ses ennemis et qu'elle peut même subir des revers sanglants. Jusqu'ici elle aurait perdu entre deux et trois mille hommes dans des combats qui chaque fois ont tourné à notre avantage. Nous n'avons pour notre part qu'une dizaine de morts, ce qui est cependant fort regrettable, et une trentaine de blessés. Notre expédition dans ces régions a eu également un effet efficace sur la sécurité de Channel Drake. Vous savez combien ce passage entre Pacifique et Atlantique est important pour nous. La présidente Cabana a tenté par deux fois d'envahir le Channel, mais notre résistance lui causa de si lourdes pertes qu'elle renonça d'autant plus rapidement que les nouvelles de ses alliés occultes, les Aiguilleurs, étaient franchement mauvaises.

Cette mise au point enchantait son public qui l'applaudit longuement. Ils étaient pleinement rassurés, car jusqu'à présent les différents médias de l'archipel avaient été avares en informations. Vorgine avait établi un système de censure que Liensun avait eu le plus grand mal à faire disparaître. Toutefois, il avait réuni les différents directeurs de journaux, de radios et de télévisions, pour leur recommander la plus extrême prudence dans la diffusion d'informations sur cette expédition dirigée par Lienty. Leur principal fournisseur de nouvelles était la radio des Néos de Magellan, bien implantée dans toute cette Amérique du Sud et dont certains journalistes étaient en relations continues avec des informateurs au nord.

— Je vous ai raconté tout cela pour vous faire comprendre que nous avons enfin les mains libres pour notre projet ferroviaire, sans devoir en passer par les exigences de la Caste et craindre un retour de cette société détestable, imposée par la CANYST jadis, et que plus personne ne supporterait aujourd'hui.

CHAPITRE 8

L'assemblée d'astrophysiciens informés de l'hypothèse émise par le professeur Bourguine se répartit en deux groupes à peu près égaux en nombre. L'un était d'avis qu'il s'agissait d'une sale blague, certainement imaginée par Ann Suba, l'autre au contraire était persuadé que les logiciels d'Altaï disposaient sur Terre d'un central de documentation informatisée, capable de répandre leurs messages sur tous les réseaux encore en état. Jane Marwell penchait pour cette dernière explication, estimant qu'Ann Suba, investie de fonctions importantes, avait autre chose à faire que de s'amuser à provoquer Louria Finister avec des blagues absurdes.

— Si nous acceptons l'idée que les logiciels d'Altaï sont biologisés, c'est-à-dire pourvus d'une autonomie, voire d'une indépendance, nous devons aller jusqu'au bout de notre logique et admettre que ces entités intelligentes ont depuis longtemps conditionné nos propres réseaux terrestres. Le réchauffement en a détruit pas mal, environ soixante pour cent, mais ceux qui restent sont donc surveillés par Altaï et ont servi pour nous demander cette trêve.

— Il suffit de répondre que nous n'avons pas confiance dans la façon dont ce message nous est parvenu, et exiger une nouvelle source. Il est certain qu'Altaï a besoin de disposer sur Terre d'un central important de connexions, mais il en existe suffisamment pour que nous soient données les preuves que c'est Altaï, et non Ann Suba qui nous interpelle ainsi.

Roggerly, qui venait d'intervenir dans la discussion, ajouta même qu'il se chargeait de répondre en utilisant le support de cette longueur d'onde secrète opérationnelle d'Altaï.

— Un instant, dit Louria, si nous utilisons ce support, vous savez bien que l'Office de la Sécurité et de la Recherche captera ce type d'émission.

— Quelle importance, répondit Roggerly, puisqu'ils ne comprendront rien à cet échange. Tout ce qui est du domaine spatial les laisse interloqués, incapables qu'ils sont d'y voir ce que ça peut bien représenter.

— Essayez donc, céda Louria, lasse de cette affaire. Dès que vous avez un résultat, prévenez-moi, je serai dans mon bureau.

À peine venait-elle de s'asseoir que Claudion Hyponias l'appela. Il avait perdu son ton menaçant et même avait un accent cajoleur qui la mit en garde

contre lui. Elle le connaissait fort bien, savait qu'il pouvait se montrer doux et enjôleur pour obtenir ce qu'il souhaitait le plus.

— Tu as réfléchi ? Nous ne pouvons admettre que tu disposes d'une source d'énergie inconnue sous forme d'électricité. Tu oublies que tu as été nommée, que tu es payée, et superbement, par la Compagnie Panaméricaine. Si tu as découvert le moyen de fabriquer du courant électrique grâce à un procédé non connu jusqu'à présent, il est de ton devoir de nous en révéler la nature. Esquaille me dit que tu as parlé d'inversion de l'électrolyse, mais je n'y crois pas car les résultats sont très décevants, il te faudrait trouver des quantités énormes d'oxygène, ce qui est relativement facile, et d'hydrogène, ce qui l'est moins, pour cette expérience, et les quantités d'eau produite formeraient à partir du train-observatoire une véritable rivière à gros débit.

— Je croyais que ce qui vous intéressait, c'est que la température générale soit ramenée à une moyenne convenable, où les activités humaines pourraient se poursuivre sans trop de souffrances ni de moyens sophistiqués. Maintenant, si vous vous en fichez, je peux tout bouleverser et vous donner du moins trente, voire du moins quarante. Tu sais que tu me déçois, Claudion. Tu étais un brillant scientifique, avec des prémonitions formidables, et d'un coup tu es muré dans une sorte d'idéologie rétrograde qui te ligote dans une médiocrité ahurissante, et même, je le dirais, consternante. Tout ça pour rester dans la ligne obscurantiste de la Caste des Aiguilleurs et de son président.

— Je ne peux tolérer pareil discours, hurla Hyponias, et je te préviens, tu risques d'être arrêtée dans les vingt-quatre heures qui suivront. Et ne nous menace pas d'un froid mortel car tes collaborateurs ne te suivront pas. Ils nous ont donné des gages de fidélité et ne dérogeront pas à leur serment, tiens-toi-le pour dit. Tu n'es maîtresse de rien du tout, et surtout pas de la température mondiale. Tu dois te soumettre ou te démettre.

— Eh bien ! me mets-tu au défi, crois-tu que je plaisante ? Veux-tu que dans les six heures à venir les stations météo annoncent une chute du thermomètre de quatre à cinq degrés, de quoi affoler toutes les populations de l'hémisphère Nord et éventuellement celle du Sud ?

Là-dessus elle raccrocha, et à cet instant Roggery la prévint qu'il était entré en communication avec Altaï, selon le système classique d'une onde radio.

— Et que répondent-ils ?

— Ils ont simplement collationné le message et répondront le plus rapidement possible. Ils m'ont paru étonnés et je ne sais à quoi imputer cette réaction. N'ont-ils jamais demandé une trêve, ou bien ne comprennent-ils pas nos réticences, parce que le message nous arrivait d'un central de connexions

de l'Asie centrale ?

— Un instant, on m'appelle de l'extérieur.

C'était Claudion, à nouveau, et il paraissait s'être radouci. Il proposa à Louria un rendez-vous pour le lendemain, à son ministère.

— Tu me prends pour une idiote. Tant qu'il y aura incompréhension entre nous je ne quitterai pas le train-observatoire, et il faudra employer la force pour m'en arracher. Mais les médias savent que si la température remonte et si le climat devient à nouveau vivable, c'est grâce au train-observatoire et à l'équipe Louria Finister qu'ils le doivent. Des radios clandestines se sont chargées de répandre cette information. Comment feras-tu face aux réfugiés du Sud qui ont acclamé mon nom pas plus tard qu'hier matin, ou bien serais-tu mal renseigné ?

— Je peux me rendre à NPST, partir cette nuit et y parvenir demain matin, mais je n'accepterai pas une entrevue à l'intérieur même du train-observatoire.

— Que proposes-tu ?

— Les anciens igloos de la station météo. On peut d'ici demain matin les aménager pour que nous puissions y discuter sans mourir de froid. T'en chargeras-tu ?

Elle ne put retenir un sourire. Ils se réuniraient là où la source d'énergie sous forme d'électricité avait été captée par le train-observatoire, énergie dont on ignorait l'origine, mais qui était sûrement le produit de petits prélèvements clandestins dans de nombreuses centrales où ils passaient inaperçus, mis sur le compte des pertes non identifiées habituelles.

— Bien, dit-elle, à demain, mais tu arrives seul, sinon je ne sors pas d'ici.

Lorsqu'elle rejoignit son groupe, elle savait que certains avaient prêté un serment de fidélité à Opérasque, et s'opposeraient à ce qu'elle mette sa menace à exécution au sujet du froid.

CHAPITRE 9

Les cartes géographiques du monde entier étaient tenues à jour par un service spécial informatique de la Machine qui se mettait nuit et jour à l'écoute de toutes les informations, d'où qu'elles proviennent. Même les plus banales, celles qui n'auraient éventuellement intéressé personne, étaient passées au crible d'un examen scrupuleux, archivées et leur contenu, pour aussi anodin qu'il fût, utilisé. C'est ainsi que Kurty découvrit la nouvelle géographie du passage de Drake, avec cette banquise qui réunissait le cap Horn à la Terre de Graham. Enfin, pas tout à fait, car du côté du terrible Horn la banquise ne cessait de se boursoffler, de se détendre, de se fracturer, et les réseaux installés là par la Patagonie orientale, comme le précisait le commentaire joint, avaient du mal à rester praticables.

Un zoom lui montra les caractéristiques de cette nouvelle concession appartenant aux Kerguelen et que dirigeait Lienty, le cousin de Lien Rag, le père de Fleur, il restait béat d'admiration devant le travail effectué par ce service cartographique de la Locomotive, car dans l'agrandissement il distinguait les installations portuaires des deux terminaux est et ouest, les bâtiments, pas seulement des wagons ou des trains d'habitation, mais des constructions en dur, véritable défi aux Aiguilleurs qui se trouvaient non loin de là, dans la Patagonie orientale où la présidente Léonora Cabana les acceptait volontiers comme conseillers. Ainsi donc, Fleur se trouvait là, sans qu'il sût exactement depuis quand. Lorsqu'il posa la question on lui apprit qu'elle avait continué son voyage avec les sœurs Jade, mais que par la suite elle s'était retrouvée à Ragustown, capitale du Channel Drake.

— Ragustown, ricana Kurty, ces gens-là veulent absolument laisser leur nom partout, comme un défi. Les Aiguilleurs ont depuis toujours, depuis le Bulb SAS, considéré les Ragus comme leurs principaux ennemis.

Il avait beau cliquer sur d'autres cartes, il ne parvenait pas à trouver un seul réseau qui puisse le transporter là-bas. Toute la zone Sud se trouvait complètement isolée du Nord, et il avait même l'impression que la construction ferroviaire stagnait. Il apercevait des lignes dans les deux Patagonies, certaines même avançaient jusqu'au 20^e parallèle, mais c'était tout. Pourtant, lorsqu'il fit apparaître les Kerguelen, il aperçut les pointillés rouges qui clignotaient. Une ligne réunissait donc Cooktown à la Nouvelle-Amsterdam, cet îlot occupé par la Compagnie de la Sainte-Croix. Le commentateur précisa que c'était la deuxième tentative des Kerguelen pour atteindre cet îlot, mais que l'objectif définitif devait être l'ancienne Africana.

— Cliquez sur ce mot, lui suggéra-t-on.

Ce qu'il fit. Effectivement, la banquise africaine Sud se développait en direction de la Nouvelle-Amsterdam, mais coincée entre les eaux chaudes de l'océan Indien et celles encore tempérées de l'Atlantique, elle avançait en une bande étroite qui devait à peine atteindre les cinquante kilomètres de large. Les îles importantes de la côte Sud orientale étaient déjà incluses dans la glace et Kurty savait que c'étaient des terres prospères, avec une mer très poissonneuse et justement fréquentée par de nombreux cétacés autres que les mangeurs de plancton.

— Pouvez-vous faire une estimation sur la durée que prendra la réunion de l'Africana avec la banquise venue des Kerguelen ?

La réponse fut presque instantanée et donnait une fourchette entre douze et dix-huit mois. Ce qui le fit soupirer. Trop long, et pour construire une ligne il faudrait encore le double. Il devait imaginer autre chose, si vraiment il voulait retrouver Fleur. Il allait quitter ce service cartographique lorsqu'un clignotement dans le bas de l'écran, sur la ligne des tâches, le fit cliquer et toute une tirade sur Fleur apparut. Elle comportait plusieurs divisions et une vingtaine de pages. Il entra alors dans une colère violente. De quel droit avait-on établi une fiche sur sa compagne ? Puis il demanda s'il en existait une sur lui. On lui répondit qu'elle était à jour.

— Qui a ordonné que tous nos faits et gestes soient ainsi transcrits sur un dossier ouvert dans les archives ?

— Nous sommes conditionnés pour faire ce travail, répondit-on.

— Très bien, alors présentez-moi la fiche de mon père, Kurts le pirate, que j'en apprenne un peu plus sur lui. Je ne sais même pas quand il est né, qui étaient ses parents, ce que furent son enfance, son adolescence.

— Un tel dossier n'est pas accessible, lui fut-il répondu.

— Mais il existe ?

— Il est inaccessible, répéta-t-on.

— Faut-il un code pour y accéder ?

— Une seule personne le détient et nous ne sommes pas habilités à vous le communiquer.

— Et je suppose que la seule personne en question n'est autre que ce macchabée ricanant qui s'amuse bien dans son mausolée ?

— Nous ne comprenons pas le mot macchabée, voulez-vous préciser et l'inscrire dans le dictionnaire ?

Il abandonna, mais un peu plus tard revint cliquer sur le dossier de Fleur et constata que tout un paragraphe avait été ajouté à sa biographie. Elle n'était plus dans la zone du Channel Drake, mais naviguait vers le nord à bord du baleinier la *Salamandre*, ce qui lui fit un choc. Au point que des larmes lui vinrent aux yeux. Fleur à bord de son cher baleinier, en compagnie de son ex-second Grathe devenu capitaine du fait de sa démission. Il lut le dernier paragraphe deux fois et posa la question sur d'éventuelles informations de dernière minute. On le pria de se reporter au dossier de Lien Rag. Surpris, il découvrit que le père de Fleur bénéficiait lui aussi d'une biographie de plus de cent pages. Bon, il était fait mention de sa disparition dans l'ancienne Amazonie, ce que Kurty savait, mais d'un seul coup il fit le rapprochement avec le voyage de son baleinier vers le nord. Fleur voulait participer aux recherches concernant son père. Kurty secoua la tête avec un sourire ému. C'était bien d'elle, d'aller au-devant de dangers certains et d'affronter un territoire tenu par les Aiguilleurs. Puis il se souvint de ce qu'il avait lu un peu plus haut, que précédemment elle se trouvait au Channel Drake en compagnie de Yeuse, présidente intérimaire de la concession. C'était donc que Lienty était absent et qu'il participait lui aussi aux recherches. Ce qui lui fut confirmé par la biographie du cousin de Lien Rag.

— Pouvez-vous me faire une synthèse de ces derniers événements, dont la disparition de Lien Rag dans l'Amazonie, le rôle de son cousin Lienty et le voyage de Fleur Rag vers cette contrée ?

— Ne fermez pas l'écran, lui répondit-on. Voulez-vous aussi en savoir plus sur le rôle des Simone et de leur navire la *Chimère*, dans ces informations ?

— Oui, bien sûr, comment aurais-je pu ne pas m'en douter ? Tom-Tom est un ami fidèle de Lien Rag et a dû forcer l'allure de son sacré bateau pour se rendre sur les lieux mêmes de sa disparition.

— Voulez-vous aussi des précisions sur le crash de cet appareil appelé dirigeavion ?

— Tout ce que vous trouverez, murmura Kurty angoissé, tout et imprimez-le que je puisse le lire et le relire ensuite.

CHAPITRE 10

Jamais elle ne s'était rendu compte comme ce jour-là, dans cette gare monstrueuse de IQ Station, combien Lienty et son père se ressemblaient. Il l'attendait là parce qu'une draisine militaire était allée la chercher au terrain d'atterrissage et la ramenait. Il avait pris du retard à cause d'une contre-offensive des Aiguilleurs qui avaient regagné pas mal de terrain au nord, et avaient balayé les commandos Simone de Centdix en quelques heures. Ces derniers avaient dû se replier en grande hâte, laissant trois morts derrière eux, emportant une demi-douzaine de blessés. Pour la première fois, avec l'accord du colonel Sank, il avait été décidé d'envoyer en première ligne un premier contingent de supplétifs. Les cent quatre-vingts hommes les mieux notés au cours de leur entraînement, et qui s'étaient embarqués avec une détermination féroce pour en faire voir aux Aiguilleurs, leurs anciens bourreaux. C'était ce qu'avaient déclaré leurs propres sous-officiers, choisis rapidement au début de leur service pour leurs qualités passées.

Ils s'étreignirent et Lienty ne fit aucune observation sur son arrivée inattendue à bord de la *Salamandre*. Elle avait obtenu qu'on ne mentionne pas sa présence à bord du baleinier. En route vers IQST, il lui confirma que l'hydravion loué à Reiner était déjà opérationnel et secondait le premier qui avait besoin d'une bonne révision après avoir pris l'air chaque nuit durant des semaines. Il ne lui cacha pas que des renforts importants avaient permis à la Caste de reprendre pas mal de terrain en dessous de cette station Y, à partir de laquelle se construisait le réseau sous-forestier. Elle comprit tout de suite la raison de cette appellation, ayant aperçu depuis l'appareil ces énormes troncs entassés, enchevêtrés, s'étant demandé comment il était possible de survivre là-dedans.

— Mon père serait vraiment là-dedans ? demanda-t-elle, en essayant de chasser toute émotion de sa voix.

— Ton père, je ne sais pas, mais le dirigeavion, oui. Il s'est crashé d'une curieuse façon. Le pilote a aperçu une sorte de clairière dans cet entassement, et a estimé qu'elle pouvait donner accès à une sorte de tunnel assez large et assez long pour qu'il puisse se poser. Les appareils de bord, en admettant qu'ils aient encore fonctionné après l'explosion du missile, ont pu également le confirmer dans cette hypothèse. D'autre part, quand il a essayé de se poser, tous les immenses troncs n'étaient pas tombés, et c'est ensuite qu'ils ont complètement recouvert cette clairière.

— Gislake a trahi ?

— Il est devenu élève Aiguilleur. Il était inscrit à l'école de ces apprentis, à IQ Station. Nous n'avons pas pu lui mettre la main dessus. Il est devenu une personne très précieuse pour la Caste et pour Lascasas. Il est pilote, mécanicien, et peut diriger les travaux de réparations qui seront effectués sur l'épave.

— Mais Lascasas trahit les engagements pris auprès de la CANYST.

— Lascasas est un ambitieux qui utilisera tous les moyens pour parvenir à son objectif, devenir le maître de la Terre en créant une Compagnie mondiale qui étendra ses réseaux partout. Il dévorera la Panaméricaine, Opérasque. Il a besoin d'un tel appareil. Il sait que le chemin de fer limiterait ses mouvements, ses renseignements. Il a besoin de créer une force qui puisse évoluer dans n'importe quelle direction, sans le secours des rails.

— N'empêche qu'il crée une ligne pour rejoindre l'épave du dirigeavion, remarqua-t-elle.

— Il n'y a pas autre chose à faire.

— Mais l'envergure du dirigeavion ne sera-t-elle pas...

— Les ailes se replient, lui apprit-il.

Elle se sentit confuse, ne s'étant jamais bien intéressée à cet appareil. Elle ne voyait que le baleinier de Kurty tout au long de son adolescence et de sa jeunesse. Pour elle c'était un merveilleux moyen de voyager en compagnie du seul homme qu'elle aimait. Elle préférait ne plus penser à cette époque et pour effacer toute nostalgie, se souciait désormais de tout ce qu'elle méprisait jadis.

— Il faudra démonter la structure dirigeable si elle est encore intacte, ce dont je doute, mais dans l'ensemble, avec un réseau de quatre voies, les Aiguilleurs pourront le ramener, maintenant qu'ils ont libéré une partie du territoire où ils posent les rails nécessaires.

Il reconnaissait avoir commis une erreur en supposant que les Aiguilleurs, pour évacuer l'épave en toute sécurité, loin de la pression que les commandos Simone exerçaient sur eux, construiraient une seconde ligne directement vers l'ouest. Ils n'y avaient jamais songé, et avaient préféré contre-attaquer pour libérer la Station Y stratégique et noyau principal de cette stratégie.

Tom-Tom, furieux de la défaite de ses troupes et regrettant les morts et les blessés, lui avait reproché d'avoir arrêté l'offensive et de ne pas avoir permis que la station Y fût prise. Il n'avait pu lui faire accepter la solidité de ses arguments et depuis redoutait que les Simone ne se retirent. Outre cette

cuisante raclée, Tom-Tom qui restait un politique avisé pouvait voir dans la déconfiture de Centdix une belle occasion de briser ses ambitions pour la présidence du Conseil du Tabernacle. Et ramener la *Chimère* dans les mers du Sud achèverait de lui assurer un regain de popularité.

Lorsque Fleur débarqua dans la gare de cette petite station située à quelques kilomètres des lignes de combats, elle sentit combien l'atmosphère y était pesante. Les patrouilles des commandos de Lienty tenaient les quais, et nulle part elle ne voyait les petites silhouettes des Simone.

CHAPITRE 11

Le nouveau général des moines de la Sainte-Croix se nommait Ignace de la Résurrection et était cardinal. Il avait à ses côtés, quand Liensun descendit de son wagon, un autre cardinal, cet envoyé du pape, Éloi de la Compassion qui serait peut-être le futur nonce apostolique de Cooktown. En apercevant sa personne replète et benoîte, il frissonna, se doutant que sous cette apparence débonnaire devait se cacher la personnalité habile et opiniâtre annoncée. Le pape n'aurait pas choisi n'importe qui pour un poste aussi prestigieux. Les Kerguelen n'étaient qu'un archipel de médiocre superficie et de population restreinte, mais il avait été transformé en nation par l'un des hommes les plus réputés du monde, Lien Rag lui-même. Et le rayonnement de ce petit pays était plus important dans l'hémisphère Sud que l'une ou l'autre des Patagonie, pourtant bien plus étendues et dotées d'un grand nombre d'habitants.

Quelques semaines auparavant, Liensun se serait présenté devant ces deux hommes en président falot, prêt à renoncer à toute polémique, mais depuis il avait dépouillé ce personnage endossé durant des mois, alors que son tempérament secret était fort éloigné de cette apparence. Et si ces deux pontes de l'Église néo s'imaginaient qu'ils n'allaient faire qu'une bouchée de lui, il se réjouissait à l'avance de leur démontrer, pas tout de suite mais à la longue, qu'ils s'étaient complètement fourvoyés.

Le général Ignace lui présenta donc l'envoyé du pape Pie XIII, un excellent ami et un serviteur extraordinaire de la religion.

— Je suis heureux que le Saint-Père l'ait choisi comme négociateur, ajouta-t-il. Car monseigneur Éloi est également un des principaux actionnaires de la banque du Vatican, ce qui ne peut que simplifier vos relations avec cet organisme.

Liensun souriait, mais en même temps n'avait d'yeux que pour le personnel ferroviaire, qui attendait plus loin que le patron viennois au-devant d'eux. Pour la plupart de ces employés et du futur chef de station, ces patenôtres avec les prêtres néos paraissaient un peu trop longues. Appartenant la plupart au groupe politico-syndical de Kerchinian, ils adoptaient même une attitude assez réticente envers toute cette hiérarchie néo. Liensun les avait justement choisis pour leur appartenance à ce groupe quelque peu anticlérical, se souciant peu de mettre en place des fidèles trop consensuels.

— Veuillez m'excuser, dit-il avec une grande révérence, mais je dois

saluer les artisans de cette merveilleuse aventure et ensuite je serai entièrement à votre disposition, une fois l'inauguration terminée.

Les cheminots parurent satisfaits de le voir venir vers eux. Il serra les mains, discuta avec le futur chef de station et lui laissa entendre qu'il souhaitait que ces voyageurs en soutane, derrière lui, n'interviennent pas trop souvent dans les affaires de la société ferroviaire.

— Vous pouvez compter sur moi, lui répondit le chef de station, avec un regard sombre pour les deux prélats. Notre technique ferroviaire n'a rien à voir avec leur idéologie.

Lorsqu'il rejoignit les deux cardinaux, il comprit qu'il les avait pris de court et surpris par son attitude. Du bénéficiaire d'un prêt élevé de la Vaticane, ils s'attendaient certainement à plus de courtoisie courtisane, et il lisait sur leurs visages, surtout sur celui empâté de Mgr Éloi de la Compassion, une expression nouvelle, comme si ce bonhomme d'une grande intelligence, doublée d'une grande perspicacité, découvrait que le président des Kerguelen n'était pas exactement celui que des rapports trompeurs lui avaient décrit. Lui, se souvenait du père. Lien Rag, et savait quel dur à cuire il avait toujours été face aux Néos. Lien Rag était peut-être mort, mais avait dû transmettre à ses enfants des recommandations d'extrême prudence dans leur rencontre avec les Néos.

— Quand vous voudrez, messeigneurs, dit Liensun avec une jovialité qui ne manquait pas d'intriguer les deux hommes.

Lorsqu'il fut question que la station nouvelle, la ligne elle-même et ce train présidentiel fussent bénis par l'un des deux cardinaux, Liensun leur rappela avec douceur que les Kerguelen étant une nation laïque, il serait très mal vu par le personnel et les journalistes venus de Cooktown qu'il en soit ainsi.

— Mais en dehors de cette cérémonie d'inauguration, je ne vois aucun empêchement à ce que vous effectuiez cette bénédiction en compagnie de votre congrégation.

— Nous pensions qu'une telle inauguration, dans cette île appartenant à la Compagnie de la Sainte-Croix, sous-entendait qu'une telle cérémonie, d'une grande simplicité tout de même, puisse se dérouler. Nous sommes surpris et même peiné qu'il n'en soit rien.

— Cette station, qui ne sera qu'un arrêt sur tout un chapelet d'autres arrêts lorsque nous ouvrirons le réseau vers le nord, bénéficie de l'extraterritorialité, selon nos conventions signées depuis la première tentative, leur rappela-t-il.

Ils n'avaient pas jugé bon de relire le contrat lorsque la Vaticane avait prêté l'argent, et son directeur, un certain monseigneur de Cappadoce, l'avait survolé très certainement.

Souriant, plein de respect, Liensun était l'image même d'un homme premier surpris de tant d'embarras. Il ne regrettait pas d'avoir choisi ce mot de chapelet pour annoncer la série de stations qui se construiraient au-delà de la Nouvelle-Amsterdam. De toute façon, il s'était engagé à convaincre son parlement, dans un délai d'un an, de la nécessité d'offrir un siège d'ambassadeur auprès des Kerguelen à un nonce apostolique, et pour obtenir ce poste prestigieux ces deux-là pouvaient bien avaler quelques couleuvres. Ils les avalèrent et lorsqu'on eut coupé le ruban symbolique, tout de même incrusté d'une ribambelle de croix, on se dirigea vers le wagon administratif du réseau pour fêter l'événement comme il convenait. Mais tout au long de ce séjour au buffet copieux, les deux prélats, malgré leurs sourires et leurs bonnes paroles, restèrent sous le coup d'un méchant pressentiment. La Vaticane avait largement subventionné la construction et l'extension du réseau Nord, mais ils n'oubliaient pas que l'Assemblée élue devait en discuter prochainement et qu'éventuellement certaines dispositions ne seraient pas votées. Par exemple celle qui prévoyait qu'un siège d'administrateur soit réservé au directeur de la Vaticane. Les amis de Carminale voteraient ce texte, mais ceux de Kerchinian s'y opposeraient, et Liensun, toujours aussi roublard, espérait bien qu'ils l'emporteraient. Pourtant, il serait à la tribune pour défendre apparemment cette disposition.

Liensun était persuadé qu'obtenir qu'un nonce apostolique soit installé à Cooktown calmerait les colères des uns et des autres. Cette victoire était tout ce que désirait Pie XIII et le reste lui importait moins.

Enfin ils purent se réunir tous les trois, dans une salle voûtée du monastère construit en pierres volcaniques. Des rafraîchissements, du café, du thé, les y attendaient, mais les portes furent closes et ils restèrent seuls. Les choses sérieuses allaient donc commencer et Liensun se sentait en position dominante pour réussir.

CHAPITRE 12

L'enseigne Aiguilleur Gislake roulait depuis la veille en direction de la Cordillère où il devait rencontrer un grand ingénieur de la Caste, un certain Maljory qui étudierait avec lui les plans détaillés du dirigeavion. La rencontre était classée top secret, car nul parmi les hauts dignitaires de la Caste ne devait savoir que celle-ci s'apprêtait à trahir le serment fait à la CANYST. Cette opération, baptisée du nom de code Condor, n'était connue que d'un très petit nombre d'initiés, même pas la demi-douzaine, estimait Gislake qui en réalité n'en savait pas plus. Il voyageait donc avec un faux ordre de mission, sachant seulement que dans une des stations où son convoi stopperait, quelqu'un le prendrait en charge, mais il ignorait dans quelle station, quel était le personnage en question. En attendant il profitait d'un compartiment privé assez confortable pour un enseigne, et d'une excellente nourriture. Seuls les alcools étaient prohibés et il le regrettait.

Il dormait dans sa couchette lorsqu'on le secoua vers deux heures du matin. Il aperçut un visage lourd, très sombre, penché sur lui et se leva tout aussitôt. Il voulut saisir son sac, mais l'autre le prit et lui fit signe de le suivre. Ils descendirent à contre-voie pour monter dans un lococar banal, un véhicule de particulier, non blindé, que son inconnu conduisit en personne.

Ils quittèrent la station par le sud et roulèrent sur une ligne unique pendant une demi-heure, avant d'emprunter la voie privée d'une ferme isolée sous sa verrière en mauvais état. Le lococar pénétra dans un wagon de marchandises, grâce à un plan incliné. L'inconnu le conduisit dans un compartiment voisin, un bureau d'une sobriété monacale, et l'invita à s'asseoir.

— Enseigne Gislake. Vous ayant surpris en plein sommeil, je ne vais pas vous garder longtemps. Vous avez les plans, je suppose ? Parfait. Je suis l'ingénieur en chef Maljory. Vous allez dormir et je vais étudier ces plans. Nous nous retrouverons au petit déjeuner, à huit heures, pour discuter de façon générale, mais ensuite nous travaillerons toute la journée. Il faut qu'en moins de deux jours j'aie une idée tout à fait précise des possibilités de cette épave. Nous ignorons dans quel état elle se trouve, mais nous le saurons bientôt, car un véhicule de l'armée essaye de la joindre en fabriquant ses propres rails en résine bactérienne. Mais il devra également affronter ce fouillis forestier. Si le travail est faisable, il est équipé pour, sinon il faudra que des bûcherons, qui suivront dans un fourgon autotracté, se mettent à l'ouvrage, mais nous pensons que de la sorte nous pourrions obtenir des photographies de ce qui reste de ce dirigeavion.

Il fut installé dans un autre compartiment, réussit à se rendormir, mais le réveil fut encore plus pénible que le premier, et un peu hébété il partagea le déjeuner de cet ingénieur qui avait examiné les plans qu'il avait lui-même dressés en partie. Les autres avaient été pris par lui dans les documents de l'appareil après le crash. Il dut répondre aux questions alors qu'il se sentait la tête vide. Oui, il avait toujours été mécanicien à bord de cet appareil et également pilote, le chef pilote était un certain Keverny disparu lors du crash.

— J'ai travaillé sur ce prototype dans les ateliers Kurts de Lacustra City, que dirigeaient Liensun Rag et Ann Suba.

Au fur et à mesure, Maljory vérifiait ces réponses sur l'écran de son portable et approuvait silencieusement.

— Pourquoi n'y a-t-il pas eu une série de ces appareils puisque le prototype donnait toute satisfaction ?

— Nous manquons surtout de matières premières et de machines. Mais nous aurions pu créer un atelier de construction similaire à celui de Lacustra City.

— Vous sentez-vous capable de me seconder, si la réhabilitation de l'épave est décidée ?

— Je pense que oui. Surtout sur les questions mécaniques.

— Autre chose, où sont les véritables plans ? Ceux-ci ne sont pas complets.

Gislake sortit enfin de sa torpeur et le regarda.

— Oui, fit Maljory menaçant, il manque les plans du système dirigeable. Ce qui est le plus important.

CHAPITRE 13

Rogger et ses collaborateurs avaient discrètement investi les abords des igloos de l'ancienne station météo. À un kilomètre de distance s'élevaient ceux des Inuits qui vivaient depuis toujours dans le coin. Les spécialistes en ondes spatiales avaient construit plusieurs abris de glace qui cernaient les grands igloos anciens. Ils pourraient surveiller l'arrivée de Claudion Hyponias et intervenir au besoin pour protéger Louria. Comme il l'avait promis, Claudion arriva seul dans un lococar. Il ne venait pas directement de Salt Lake Station, mais de 87°7 Station, et Bourguine avait appelé Louria pour la rassurer :

— Votre ex a laissé sa suite chez moi, y compris les embarrassants gardes du corps appartenant tous à la Sécurité des Aiguilleurs. Maintenant je ne peux vous garantir que quelques spécimens de ce corps de la Sécurité ne vont pas essayer d'espionner Hyponias et le suivre jusque chez vous.

Elle attendit un moment avant de sortir du train-observatoire pour rejoindre son visiteur. Il s'était installé dans l'ancienne salle de séjour que des fenêtres fixes éclairaient. Il faisait froid dans ces igloos, ce qui avait l'avantage d'empêcher le plafond de s'égoutter sur eux.

— Tu vois, j'ai tenu parole, je suis venu seul à notre rendez-vous, comme s'il s'agissait d'un véritable rendez-vous amoureux. D'ailleurs c'est ce que j'ai laissé entendre à ma suite pour qu'elle ne s'inquiète pas.

Elle resta sans réaction, attendit qu'il parle le premier de ce qui les amenait là en tête à tête. Il sortit un de ces cigares rouges qui coûtaient fort cher et l'alluma. C'était un des signes distinctifs des hauts personnages de l'État que de pouvoir s'offrir ce luxe. On disait que ces rouleaux de tabac cultivé sous serre à un prix de revient exorbitant pouvaient être parfois euphorisants ou au contraire aphrodisiaques. Elle espérait que Claudion en fumait un de tout à fait ordinaire.

— Il faut que nous tombions d'accord, sinon ce sera très difficile pour toi de te maintenir ici. Le président ne peut plus supporter cette sorte de dissidence que tu entretiens, et avec toi une partie de ton personnel scientifique. Pas tous heureusement, car certains n'ont pas hésité à se plaindre auprès de la présidence de ton comportement. Ils ont affirmé que tu disposais d'une source d'énergie secrète et clandestine, qui n'était nullement produite par l'inversion de l'électrolyse comme tu le prétends.

— Ah oui, et comment expliquent-ils que je puisse disposer à ma guise de milliers de kilowatts instantanés ?

— Là n'est pas la question.

— Je crois que si. Ces imbéciles qui ne participent pour ainsi dire à aucune expérience, qui suivent une routine de recherches complètement dépassées, n'ont pas accompagné nos travaux, et ceux-ci, depuis des semaines, visaient à réduire la dépense énergétique dont nous avons besoin pour détruire les fameuses plaques de glace et libérer ainsi de leur étreinte notre planète. Résultat, nous avons obtenu une moyenne de température tout à fait conforme aux souhaits de la Caste. Plus chaud et ses projets d'hégémonie ferroviaire sur toute la Terre ne pourraient plus se concevoir, plus froid et c'est toute l'économie qui s'écroule, surtout les productions sous serre de toute nature, sans parler des rails en acier qui cassent comme du verre. Et la moitié des réseaux se compose de rails en acier.

Incrédule, il la regardait, les yeux plissés. Elle remarqua que ceux-ci étaient cernés de noir, signe de fatigue et surtout d'angoisse. Il avait été rappelé à ce poste de ministre, mais savait combien sa position était fragile et se trouvait conditionnée par les problèmes qu'elle soulevait.

— Je ne te crois pas. Tu n'as pas pu réduire de quatre-vingts pour cent ta dépense en courant électrique.

Elle se contenta de sourire, se moquant éperdument de ce mensonge éhonté. Nul n'avait jamais réussi à faire fonctionner un laser au fréon nucléaire avec quelques dizaines de kilowatts. Sinon ce serait la trouvaille du siècle, et un bouleversement total dans l'utilisation de ces appareils qui pourraient servir pour d'autres applications, avec un prix de revient aussi bas.

— Tu te moques de moi, tu as tort et je vais te prouver en quoi.

Il sortit de sa serviette une imprimante qu'il lui tendit. C'était un message de la Compagnie du Consortium des Bonzes signé par le ministre de la Sécurité intérieure, un certain Pohn Nong.

Louria le lut, redoutant surtout que son visage ne reflète son désespoir, puis rendit la feuille à Claudion.

— Un faux.

— Tu sais bien que non. Harold Kowning nous sera livré dans les quarante-huit heures au poste frontière de Barents Station, sur le cercle polaire.

— Il sera livré aux flics de la Sécurité Aiguilleurs.

— Pas exactement. Il s'agit d'un astrophysicien de renommée et le président ne peut l'envoyer comme un quelconque Alien dans un train concentrationnaire. Je suis chargé d'assister à l'échange et de proposer à ton ami de travailler dans nos services, à condition d'oublier cette théorie fumeuse sur les logiciels biologisés, autrement dit les e-gènes qui se seraient emparés de tout le circuit informatique mondial.

— Il n'acceptera jamais.

— Qu'en sais-tu ?

— Mais alors que viens-tu faire ici ?

— C'est une dernière tentative. Voilà ce que je propose : Harold sera conduit ici depuis Barents Station et retrouvera toutes ses fonctions, sera libre de faire ce qu'il veut. Mais en échange tu dois nous indiquer par quel procédé tu utilises des appareils dévoreurs d'énergie, sans jamais faire appel aux centrales voisines du train-observatoire.

— Tu sais qu'un jour tu as commis une erreur fatale. Je veux parler de ce moment où tu as considéré Charlster comme un fol illuminé et où tu as rejeté la plus grosse partie de ses allégations. Si tu n'avais pas commis cette bêtise, tu en saurais aussi long que moi sur les sources ou les non-sources de l'énergie dont je disposerai.

— Ce n'est pas la réponse que j'attendais. Que décides-tu pour Harold Kowning ?

— Rien, puisque c'est une manœuvre et que jamais il n'a été arrêté par les services de la Sécurité de Tharbin.

— Tu le condamnes à l'univers concentrationnaire ?

— Non, je ne suis pas dupe, c'est tout.

— Eh bien ! je traiterai avec lui. Je lui proposerai de prendre la direction de ce train-observatoire selon les conditions que je t'ai déjà annoncées, et je pense qu'il acceptera, car une vie de déporté, après des mois d'existence de fugitif, lui apparaîtra comme impossible à envisager. Tu perdras ton poste pour rien du tout.

En cet instant elle retenait un rire douloureux, à la pensée que sous les pieds de Claudion Hyponias passait ce câble coaxial de plusieurs centaines de milliers de kilowatts, qui alimentait secrètement les instruments principaux du train-observatoire. Claudion qui la fixait se rendit peut-être compte qu'elle retenait un fou rire et s'emporta :

— Tu crois que la situation est grotesque ? Tu me parais ou inconsciente ou bien tu ne tiens pas du tout à ce garçon.

— Chaque fois que tu m'appelles ou que tu me rencontres c'est pour me proposer un marché. Tu as une âme de petit commerçant près de ses sous. Où est donc passé ce bonhomme qui brillait dans ses hypothèses les plus inattendues ? Je suis fortement déçue et je pense que j'ai eu la prémonition de ce que tu allais devenir quand j'ai décidé de rompre.

— Ce qui veut dire que tu ne m'accompagneras pas à Barents Station pour accueillir ton compagnon ? Que tu le laisseras décider seul de son avenir et par voie de conséquence du tien ?

— C'est long comme voyage ? demanda-t-elle soudain.

Plein d'espoir, il lui répondit qu'en embarquant un peu, plus bas dans le Sud ils en auraient pour la nuit avant de se retrouver dans ce poste frontière.

— C'est bien ce que je pensais, dit-elle. Il y aura une nuit entière dans un wagon de luxe, avec des couchettes bien larges et un Claudion Hyponias enjôleur prêt à me tenir compagnie. Désolée, mais je resterai ici et j'attendrai dans la sérénité ce que me réserve l'avenir.

Elle se leva, se dirigea vers le sas de sortie, tandis qu'il restait statufié à la table centrale.

— Je te souhaite un bon voyage tout de même.

Juste comme elle passait le sas, elle l'entendit qui la rappelait d'une voix qu'elle osa traiter de désespérée. Mais elle ne revint pas en arrière.

Une fois dans le train-observatoire, elle se rendit dans la coupole, ayant pris une décision ferme pour la nuit à venir.

CHAPITRE 14

Autour du commando Joffran réduit à six hommes, dont le chef, des murailles de troncs encaissés arrêtaient le regard déjà limité par ce crépuscule glauque qui tenait lieu de jour. La lumière filtrait chichement dans cet entassement forestier saccagé par de multiples ouragans dont les vents avaient atteint près de cinq cents kilomètres-heure, couchant définitivement ces grands arbres dont la sève avait gelé. C'était une jungle aux parois de bois compartimentées en parcelles. Pour passer de l'une à l'autre il fallait se contorsionner, laminer son corps, ramper, basculer la tête en avant dans le fouillis végétal durci par le froid et qui s'écrasait sous les bottes de cuir avec des sons argentins. Les hommes harassés se glissaient sans espoir dans cet enchevêtrement, obéissant aux ordres sans grand enthousiasme. Ils chassaient tout ce qui pouvait se dévorer cru et plus tard, cuit. La découverte d'un anaconda de huit mètres, aussi dur qu'une branche, apparut comme une aubaine. Il fut débité en rondelles dont le tas ragaillardit les mercenaires. Ils avaient déjà trouvé un gros rongeur congelé, avaient essayé de le faire rôtir sur un feu, mais la fumée ne pouvant s'échapper du compartiment où ils se trouvaient à cause d'une voûte aux troncs trop serrés, ils avaient dû renoncer à le cuire. Et pour faire du feu il fallait creuser sous la couche glacée du sol, exhumer un bois non pétrifié.

Impossible de déranger l'ordre nouveau de ces lieux après les ouragans, ne pas laisser de traces humaines, oublier les singes, les grands oiseaux survivants, essayer de suivre la piste des fauves qui parvenaient à se glisser entre deux arbres disjoints.

Les hommes trouvaient inutiles ces impératifs. Là où eux-mêmes ne parvenaient pas à progresser de plus d'un kilomètre par jour, comme d'autres hommes, on leur assurait que ceux réputés surhumains de la Caste y parviendraient et pourraient même les surprendre. Des centaines de milliers de kilomètres carrés, sous des dizaines de mètres en hauteur de troncs d'arbres résisteraient aux machines les plus puissantes. D'autre part, si tout ce qui était vivant était emprisonné entre ces piles de bois, les sons eux se répercutaient dans toutes les directions, avec souvent la répétition angoissante de dizaines de tam-tams ou de tambours. D'un colibri frigorifié tombant en plein vol, naissait un vacarme mugissant lorsque son poids plume frôlait un tronc. Si au début toute vie se paralysait, on essayait désormais de ne pas s'en soucier. Mais les pumas feulaient tout de même et les singes hurlaient, comme répondant à quelque appel lointain. Parmi les oiseaux au vol lourd, les

nocturnes, à l'aise dans cette semi-obscurité, regardaient sévèrement autour d'eux à la recherche d'une proie, et leurs yeux phosphorescents faisaient se détourner ceux de ces hommes farouches.

— Non, chef, vous ne me ferez jamais avaler que les Aiguilleurs pourraient arriver jusqu'ici comme qui s'amuse. Nous sommes bel et bien coincés et nous ne nous sommes jamais éloignés du dirigeavion de plus de trois à quatre kilomètres. Il faudrait toute une année pour atteindre le lit glacé du Rio Japurà à ce train-là.

— Ils viendront, répétait Joffran tête. Ils viendront, ne serait-ce que pour achever la destruction de l'appareil, en finir avec ce prototype qui les nargue depuis vingt ans. Et ils ne le détruiront pas sur place, mais le remorqueront dans leur repaire pour un autodafé spectaculaire en l'honneur de la CANYST, dont tous les membres de la Caste se réjouiront.

— On continue jusqu'à quand ?

— Encore deux nuits et on rentre.

L'un d'eux, originaire du nord de cette contrée, avait retrouvé des plants aux feuilles énergétiques. Il affirmait que c'était de la coca, même si elle était gelée et craquait sous les dents. Il avait fini par convaincre les autres, seul Joffran s'en méfiait, mais reconnaissait que ses hommes enduraient mieux la fatigue. Et puis plus tard il se rendit compte que deux hallucinaient quelque peu, croyant apercevoir des multitudes d'yeux luisants les observant dans les interstices des troncs empilés. Par chance la provision de feuilles était épuisée.

Ce soir-là ils purent allumer un feu de mousses non gelées et sèches comme de l'amadou. Ils firent griller les rondelles de l'anaconda au-dessus et l'odeur agréable les rendit prolixes.

— Moi je vous dis que le président Lienty Ragus viendra à notre secours, s'enflammait un vétéran, le plus âgé de la bande. Il voudra savoir ce que son cousin est devenu.

Les autres, sceptiques, ricanaient en jetant régulièrement des mousses dans le feu. Elles ne produisaient qu'une fumée légère qui formait une vapeur bleuâtre sous la voûte fragile. Joffran se disait que c'était un miracle qu'il y ait comme un plafond, mais ailleurs on se heurtait à des blocs entiers de plusieurs kilomètres cubes. Un plafond, mais en équilibre instable que le saut d'un atèle pouvait détruire.

— Si Ragus vient à notre secours, impossible d'atterrir là-haut.

— On ne sait pas comment c'est là-haut, protesta le vétéran.

L'effet de la coca se dissipait et ils s'écroulaient de sommeil. Il n'y avait personne pour veiller, mais Joffran se redressait toutes les heures pour regarder et écouter. Le vacarme ne cessait jamais. Des milliers d'êtres vivants se débattaient dans ces compartiments étanches, sans pouvoir en sortir. Lui aussi attendait avec impatience le moment de décider du retour vers le dirigeavion. Il étouffait malgré le froid. Là où gisait l'appareil, la hauteur sous plafond était plus élevée, et le dirigeavion reposait au centre d'une véritable cathédrale de troncs, basculés dans tous les sens, certes, mais ayant épargné plusieurs hectares de terrain.

CHAPITRE 15

Un soir, Césaire lui fit part de la décision qu'il avait prise après des jours et des jours de réflexion :

— Je vais révéler au sphale que je suis pilote de navette spatiale et lui demander de me conduire sur le site de Landal Gobi.

Movane crut qu'il avait bu. Souvent les ingénieurs, les officiers l'invitaient au bar de la station et il ne détestait pas boire quelques bières ou quelques alcools forts.

— Je crois que tu plaisantes, dit-elle.

— Pas du tout et je suis à jeun. J'ai longuement pesé le pour et le contre, et je pense qu'il est de mon devoir d'empêcher Opérasque de s'emparer de cette navette. Je crois avoir compris quelles sont ses motivations. Les officiers ont laissé échapper quelques confidences alors que nous étions quelquefois dans un bar de la station, et j'ai fini par faire des recoupements qui m'effraient. Opérasque veut la navette pour renvoyer sur Flatty tous les Aliens que sa police capturera.

— S'ils sont tous comme toi, ce doit être leur plus cher désir ?

— Justement, ils ne sont pas tous comme moi et la civilisation rurale de Flatty ne séduit qu'un tout petit nombre. Les autres préfèrent une société plus évoluée, plus progressiste dans tous les domaines, politiques, scientifiques, culturels.

— Je ne pense pas que la Panaméricaine leur offre dans ce cas ce type de société.

— Non, mais ils pensent que les choses pourraient s'améliorer pour eux dans l'avenir, si la Panaméricaine, dans son désir d'expansion, reconstruisait tout un système ferroviaire important. Ils pourront s'exiler et trouver un endroit où ils pourraient mettre en pratique leur conception de la vie. Les Aiguilleurs ne pourront pas, comme avant le réchauffement, maîtriser totalement toutes les Compagnies qui se créeront et déjà on dit que dans l'hémisphère Sud, à proximité de l'équateur, dans ce qui était autrefois une pléiade d'archipels plus ou moins importants, les Compagnies nouvelles sont nombreuses. Pour les fédérer, il faudra du temps et surtout Opérasque devra compter avec son concurrent Lascasas qui surveilla cette zone avec vigilance.

— Et tu te prends pour le sauveur de ces gens qui veulent rester sur Terre. Mais que fais-tu de ceux qui veulent vraiment rejoindre Flatty ? Si tu les privas de moyen, ils termineront leurs jours dans quelque train, concentrationnaire.

— Si je m'empare de la navette, j'aurai la possibilité de négocier avec Opérasque.

— Et moi je deviens quoi là-dedans ? Tu vas certainement emplir la navette de candidats à l'exil, mais tu sais très bien que je n'en ferai pas partie. Pour rien au monde je ne consentirai à devenir une paysanne travaillant la terre, allant à la messe et suivant les préceptes d'une morale plus qu'étriquée. Ton projet est, sous une apparence humanitaire, d'un grand égoïsme.

— Je veux essayer de retourner là-bas pour voir si je peux recommencer à y vivre. Ce ne sera peut-être pas définitif, mais je dois le faire, sinon je le regretterai toute ma vie.

— Comment feras-tu pour revenir au sein d'une communauté qui tient la science en suspicion ? Ces gens, qui persistent à vivre dans un monde rural très régressif et se méfient de la science, ne pourront pas te fournir les moyens de revenir sur Terre. Comment trouveras-tu le carburant pour ta navette, comment celle-ci peut-elle se poser sur Flatty, autant de questions qui ne sont pas résolues ?

— Les navettes des Eugénistes disposaient d'un pas de tir greffé dans le corps même du Bulb, et pour l'atterrissage il y avait un emplacement tout à fait adapté.

— Cela n'a pas empêché qu'à partir d'un certain moment toutes les navettes ont manqué leur cible, que ce soit dans le sens Flatty-Terre, ou inversement. C'est toi qui me l'as raconté. Ces navettes explosaient ou allaient se perdre dans l'espace.

— Celles qui étaient dotées d'un moteur nucléaire. C'étaient de très anciennes machines qui n'avaient jamais été améliorées, et dont les mécaniciens successifs se passaient en grand secret la façon de les réviser. Celles qui utilisaient un mélange gazeux ont beaucoup mieux réussi. Ce que tu ignores, c'est que sur Flatty existent de nombreux minerais qui sont exploités. Peut-être sans trop d'ardeur, mais il y a sur ce satellite de quoi construire un vaisseau spatial si nous avons les techniciens appropriés.

Elle préféra sortir que de poursuivre cette discussion, se rendit dans un bar fréquenté par les gens travaillants pour l'expédition. Plusieurs hommes vivant loin de leurs familles ou célibataires essayaient de la fréquenter, mais en général la présence de Césaire les refroidissait. Ce soir-là elle se laissa

draguer sans trop de remords. Lorsqu'elle avait découvert la trahison de ses parents envers leurs compatriotes d'origine, et surtout le travail écœurant que sa mère faisait pour la Sécurité des Aiguilleurs, elle avait été atteinte d'une grave dépression, se sentant lasse de vivre et sans courage pour l'avenir. Césaire l'avait soutenue, entraînée vers l'est où ils pensaient trouver le moyen de rejoindre la Compagnie du Consortium des Bonzes. Elle avait fini par sortir de ce marasme mental et par retrouver toutes ses facultés de battante, sans se rendre compte que son compagnon avait salement accusé le coup. Il avait connu ses parents avant qu'elle ne les retrouve, les avait souvent visités et s'était profondément attaché à eux. Et sa déconvenue, peut-être moins spectaculaire que la sienne, avait rongé en lui tout désir de rester en compagnie de Terriens. Une profonde nostalgie l'avait alors plongé dans une continuelle amertume.

Elle en convenait seulement, jamais elle n'aurait dû faire venir le sphale à 87°7 Station afin qu'il renseigne Césaire sur le fonctionnement de la navette, du moins dans ses apparences, par exemple en décrivant les diverses parties, dont le tableau de bord. Depuis son ami était bien décidé à retourner dans ce satellite.

— Elle évinça gentiment celui qui lui avait offert deux verres et retourna dans l'observatoire. Dans leur cabine, Césaire était devant son ordinateur, en train de peaufiner les renseignements que par télépathie elle puisait dans les cerveaux du sphale.

Jusqu'ici, Zixiss ne s'était pas fait vraiment remarquer. Quelques personnes affirmaient qu'un oiseau immense planait la nuit au-dessus des bâtiments de l'observatoire, mais on pensait qu'ils avaient des visions ou qu'ils avaient trop bu ce soir-là. Le sphale avait trouvé un wagon désaffecté sur une voie de garage, à quelques milles de la station, et s'y réfugiait durant le jour. Mais il avait du mal à se brancher sur le secteur électrique, et à plusieurs reprises Césaire et elle avaient dû bricoler un circuit clandestin pour qu'il puisse se nourrir. La première fois il était si faible qu'il avait chargé des dizaines de kilowatts, affolant le compteur général de l'observatoire. Des mesures d'économie avaient été prises par Bourguine, faute de crédits, et les dépenses en courant étaient sévèrement contrôlées. Le lendemain, Movane avait eu l'impression que le professeur la regardait d'un air songeur. Il avait connu le sphale du temps où il était comme elle dans ce repaire des Guardians du Gouffre aux Garous, et il savait fort bien que Zixiss avait besoin de courant électrique et d'oxygène pour survivre. Pour ce gaz il avait recours clandestinement à un dépôt de bouteilles, à quelque distance de là.

— Ce soir, demande-lui comment envisager qu'il me transporte jusqu'à Landal Gobi, fit Césaire.

— Comment veux-tu qu’il y parvienne ? Il peut soulever une personne d’un poids pas trop élevé, mais pas un homme de ta stature, et voler avec lui sur des milliers de kilomètres.

— Pose-lui tout de même la question puisque tu communique mentalement avec lui.

— Tu me demandes de faire une chose que je désapprouve et qui me privera de toi. Je n’ai pas envie de te perdre. Je ne te l’ai jamais dit, mais je tiens beaucoup à toi, et plus simplement je t’aime.

Il se tourna vers elle, sans quitter son siège devant son écran.

— Crois-tu que tu me laisses indifférent ? demanda-t-il. Je veux tenter cette expérience et je me séparerai de toi difficilement. Je pensais que tu m’accompagnerais et qu’à deux nous aurions pu faire quelque chose de notre vie, là-haut.

Elle n’avait rien à lui répondre, s’éloigna pour se concentrer avant de contacter le sphère, mais ce soir-là il ne répondit pas. Il ne le fit qu’assez tard, sans se justifier. Comme toujours il enregistra ce qu’elle lui communiquait sans commentaires immédiats. Ce manque de spontanéité était dû à la multiplication de ses cerveaux.

CHAPITRE 16

La seule satisfaction d'Ann Suba, lorsqu'elle descendait épuisée du cockpit de la navette, n'était pas due à ce travail qu'elle jugeait vain, car elle ne parvenait pas à saisir toutes les subtilités de cet engin spatial. Elle n'avait pas établi comment il fonctionnait ni quel carburant il consommait. Non, sa joie venait d'Aouala, une des plus jeunes femmes du seigneur de la guerre Oul-Azam. Elle lui apprenait l'anglais et la petite, elle avait juste quinze ans, faisait des progrès fulgurants et s'intéressait à tout ce que la vieille scientifique lui enseignait.

— N'en parle pas autour de toi, sinon les autres femmes seront jalouses et te dénonceront, et un homme comme ton époux ne souhaite pas que ses femmes en sachent trop.

Il y avait eu d'abord un enseignement oral, puis Ann avait pris la responsabilité de lui apprendre à lire et à écrire, et comme pour l'anglais les résultats étaient excellents. Sans cette occupation, elle serait morte d'ennui et de dépit à se montrer aussi rétive envers une technique inconnue. Elle pensait être trop vieille, en compagnie d'un cerveau qui se ramollissait ou du moins refusait d'acquiescer de nouvelles informations, et qui choisissait délibérément, même avec un certain masochisme, de se scléroser à rabâcher de vieux principes scientifiques.

Le président Tharbin lui avait déjà rendu visite deux fois. La première, il l'avait consolée lorsqu'elle lui avait avoué son échec, ne pouvant admettre qu'elle puisse échouer dans cette nouvelle recherche technique. Mais la deuxième il n'avait pas caché son mécontentement et l'avait presque accusée de mauvaise volonté, et de refuser de répondre à son ordre. Il croyait qu'elle désirait retourner à Talmyr, dans son ministère, et surtout fuir une vie un peu trop fruste au profit d'un confort et d'un luxe qui l'attendaient dans son multicompartiment et son ministère.

La nuit, elle essayait de se concentrer pour entrer en relation télépathique avec le sphale, mais l'animal était bien loin de Landal Gobi et ne pouvait être atteint par ses pensées. Elle n'avait aucun don pour ce langage mental et n'en aurait jamais. Elle aurait donné cher pour qu'un soir Zixiss lui demande ce qu'elle lui voulait. Il ne devait pas avoir un bon souvenir d'elle, car par deux fois elle l'avait envoyée importuner des gens qui ne pouvaient lui venir en aide, Tharbin, puis ce colonel Majahong. Ce dernier, harcelé par des pensées inconnues, avait cru devenir fou et, surprenant l'ombre du sphale dans le ciel,

avait tiré sur lui comme un excité, et avait dû être interné. Elle-même, lorsqu'elle se trouvait sur l'exploitation pétrolière de la Caspienne, avait eu à subir cette insistance constante du sphale, et elle aussi avait parfois appréhendé de ne pas en sortir psychiquement intacte.

— Si seulement Tharbin me laissait revenir à Talmyr pour quelques jours, le temps que je me repose et réfléchisse à cette mission. Mais c'est un obstiné qui ne laisse aucun répit aux gens. Il veut que je fasse fonctionner cette navette, n'admet pas que je ne puisse y parvenir en l'état actuel de mes connaissances. Il ne se rend pas compte que je n'ai plus cet enthousiasme de la jeunesse et aussi de l'âge mûr, qui me faisait appréhender sans frémir les problèmes les plus ardues, aborder des sciences qui depuis des siècles avaient été soit oubliées, soit interdites, sous l'accusation d'être subversives et contraires à l'esprit des accords de la CANYST.

Elle pouvait lui transmettre un message grâce aux nombreux relais radio dont il avait jalonné la Sibérie, mais il lui avait laissé entendre qu'un tel appel de sa part signifierait qu'elle avait enfin percé le secret de la navette spatiale. Elle demanda à sa jeune amie Aouala si une lettre avait quelque chance d'arriver aussi loin, et la petite la regarda effarée. Elle en doutait. Si seulement Oul-Azam s'était montré plus souvent, mais depuis qu'elle se trouvait dans son campement, il l'évitait. Il accomplissait sa tâche de gardien vigilant de cette navette, et s'il se montrait courtois, il ne paraissait pas disposé à entretenir avec cette femme que lui imposait son employeur plus de relations que nécessaire.

Oui, c'était ce qu'elle devait obtenir de Tharbin, son retour à Talmyr pour quelques jours, s'il y consentait. Là-bas, elle retrouverait le sphale. Il n'avait jamais dû s'éloigner de la capitale, une fois le colonel Majahong interné, et ne devait pas comprendre pourquoi ce personnage, soi-disant capable de lui fournir des enseignements sur le pilotage de la navette, ne répondait plus à ses approches mentales.

Elle écrivit une lettre, puis demanda une entrevue à Oul-Azam, sachant qu'il était de retour d'une lointaine inspection de ses tribus vassales. Il avait organisé à plus de cent kilomètres à la ronde un système efficace de surveillance du territoire, si bien que les imprudents, espérant se glisser dans la protection établie, étaient immédiatement pris en charge et surveillés durant l'approche du site de Landal Gobi.

Le seigneur de la guerre la fit attendre trois jours avant de lui accorder une audience, et alors qu'elle s'apprêtait à plaider sa cause, il l'apostropha brutalement, lui reprochant de transformer la petite Aouala en une créature manifestant des désirs d'indépendance. Il lui rappela que sous son autorité les femmes, excepté celles qui montraient des dons de chamane, ne pouvaient

accéder à la culture générale telle que l'écriture, la lecture et autre savoir interdit par la religion.

Prise de court, elle ne sut que répondre, du moins elle savait que ce qu'elle dirait ne ferait que l'accabler, car elle et cet homme n'avaient pas les mêmes conceptions de l'avenir féminin. Elle laissa passer l'orage, et lorsqu'il lui sembla que Oul-Azam se calmait pour adopter une attitude de mâle outragé, elle lui dit qu'elle devait faire passer un message au président Tharbin.

Immédiatement, il ne se montra plus aussi déplaisant et même, dans un sourire, lui demanda si elle avait enfin déterminé le fonctionnement de cet appareil qu'il était chargé de surveiller.

— Le seigneur Tharbin m'a instamment prié de ne lui faire parvenir que des communiqués de victoire en ce qui concerne votre mission dans mon fief. Est-ce le cas ?

— Pas exactement, dit-elle, je suis sur la bonne voie mais j'aurais besoin d'obtenir un rendez-vous auprès du président. Il suffirait qu'il m'envoie un de ses dirigeables pour que je me rende à Talmyr et lui évite de se déranger.

Oul-Azam changea de comportement, reprit cet air de grand seigneur, le regard lointain.

— Je ne peux accéder à votre demande. Prévenir le seigneur Tharbin, c'est déclencher toute une opération compliquée de messages transmis par la voie des ondes, et je ne peux en donner l'ordre pour si peu de choses. Le seigneur Tharbin ne manquera pas de vous rendre visite dans un avenir proche, et vous n'aurez qu'à lui exposer ce qui vous tracasse. Je vous remercie de votre visite, que je dois écourter car je reçois des voisins pour entreprendre des discussions politiques difficiles.

Une fin de non-recevoir impitoyable, se dit-elle, en retournant sous sa yourte. Et si elle laissait Tharbin effectuer une troisième visite tout aussi décevante, que lui arriverait-il ?

CHAPITRE 17

Les relations entre Lienty et Tom-Tom ne s'étaient guère améliorées, malgré l'entremise de Fleur qui était devenue le porte-parole du cousin de son père. Elle se montrait d'une activité débordante, connaissait déjà tous les dessous de cette guerre qui n'en était pas vraiment une. Les Simone l'accueillaient avec beaucoup de gentillesse, et l'ombrageux et vaniteux Centdix la dévorait du regard, spéculant sûrement sur ses chances de la séduire un jour. Posséder une femme de cette taille et de cette beauté aurait couronné ses ambitions les plus obscures, et avec elle à son bras comme épouse, tous les espoirs lui auraient été permis d'accéder à la présidence du Conseil du Tabernacle.

Si le vieux président Tom-Tom se montrait charmant avec elle, il persistait dans ses intentions de retirer ses commandos de cette aventure, et ses trois conseillers présents sur la zone des combats l'y incitaient sans cesse, il avait l'intention de rejoindre avec eux la *Chimère* pour une réunion du Conseil et la discussion de cette éventualité.

— Vous ne pouvez pas nous abandonner maintenant, plaidait la jeune femme, que deviendrions-nous sans votre appui ?

— Je vais essayer d'obtenir du Conseil que les commandos rejoignent notre navire, mais que ce dernier reste présent dans la partie encore en eau de l'Amazone. Cependant vous savez que la banquise fluviale gagne de plus en plus vers l'est et qu'avant quelques semaines elle atteindra peut-être l'estuaire. Je ne crois pas que notre départ modifie en quoi que ce soit l'équilibre de la situation. Tant que Lienty et son chef d'état-major persisteront à refuser l'offensive, et renforceront leur position défensive, nous ne serons d'aucune utilité.

Profitant de l'indulgence de Lienty, et aussi de son désarroi inspiré par la décision des Simone, Fleur agrandissait son champ d'action et se rendait fréquemment sur les positions avancées des commandos, n'arrivant jamais sans apporter des cadeaux, et ses visites étaient toujours les bienvenues. En même temps elle travaillait avec le sergent-chef Algouin dans la recherche sur les archives manuelles et informatisées, et sur les rapports que les écoutes radio et le détournement des réseaux informatiques livraient chaque jour. Les Aiguilleurs avaient changé leur code de communication, mais les hommes du sergent avaient réussi à l'identifier. Les travaux d'approche de l'épave se poursuivaient sur un rythme que Fleur, lorsqu'elle en parlait à Lienty, ne

caignait pas de qualifier d'infernal.

— Ces gens-là sont fous car ils utilisent des moyens énormes, et leurs équipes se relaient nuit et jour. Ils foncent à travers cet entassement de troncs foudroyés, découpent, scient, font exploser sur un rythme hallucinant, et le réseau progresse tandis que la voie unique de reconnaissance ne se trouve plus qu'à mi-chemin des restes du dirigeavion.

— La petite émission d'infrarouges depuis la cabine de l'appareil échoué est de plus en plus faible, et parfois l'hydravion de reconnaissance doit effectuer plusieurs passages avant de surprendre son écho. Autre chose, il a été repéré d'autres échos qui s'échelonnaient en direction du fleuve Japurà et donc de l'Amazone. Nous pensons qu'il pourrait s'agir de survivants qui ont décidé de quitter l'épave, mais ce n'est qu'une supposition. Cependant, si tel est le cas, nous ne voyons que les commandos de Joffran capables d'entreprendre une marche aussi difficile sous ces entassements de bois. D'après les calculs effectués, ils se déplacent parfois sous près de cent mètres d'épaisseur de troncs représentant des masses de poids effrayantes. Ils se glissent là-dessous au risque de déclencher un affaissement de milliers de tonnes de bois de toute espèce.

Dans le service que dirigeait le sergent-chef Algouin, un artiste de l'électronique avait réussi une opération extraordinaire. S'intéressant aux engins de reconnaissance des Aiguilleurs, qui se faufilaient vers l'épave en installant des rails provisoires, ce garçon, Markson, avait estampillé un de ces véhicules d'un signe de reconnaissance, si bien que sur un écran spécial apparaissait le tracé sinueux de ce groupe d'éclaireurs à la recherche du passage le plus accessible sous les arbres.

— Il y a trois draisines en tête, avec des hommes qui s'en vont à pied reconnaître le terrain. Ils utilisent des détecteurs portatifs de toute nature, depuis le radar jusqu'au laser, et tous les émetteurs-récepteurs habituels d'ultrasons et d'infrarouges. Ils font un travail admirable et n'arrêtent jamais. Ils ont ainsi tracé plus de cent kilomètres pour les engins de chantier qui les suivent. Les conducteurs de ces derniers prennent des risques calculés dans le creusement de cette galerie incroyable, dont la voûte composée d'un mélange de troncs, de végétation glacée, est d'une fragilité dangereuse. Il y a eu des éboulements, des pertes humaines et en matériel, mais la Caste poursuit sa progression sans s'en soucier. Derrière les engins arrivent des nettoyeurs, comment appeler autrement ces équipes qui évacuent les débris, les morts, les blessés, méthodiquement ?

— Je n'ai pas l'impression, remarqua Fleur indignée, que ce ne sont pas des sentiments de compassion qui animent ces gens-là, mais plutôt le souci constant de l'efficacité et de l'obéissance aveugle. Mais ils sont redoutables et

si jamais, une fois qu'ils auront récupéré l'épave, ils attaquent, je crains fort qu'ils ne nous pulvérisent.

Ce fut ce qu'elle dit à Lienty, qui partageait d'autant plus son avis que le président des Simone avait donc rejoint le bord de la *Chimère*, et que la décision du Conseil du Tabernacle ne laissait aucun espoir.

— Tant que les travaux d'approche du dirigeavion dureront, nous serons à peu près tranquilles, car ils ne compromettront pas cette opération. Nous pourrions offrir plus de résistance que prévu, voire contre-attaquer et nous emparer de cette Station Y par où transitent les engins, le matériel et tout ce qui est nécessaire pour la construction d'un réseau de quatre voies.

— Est-ce le traître Gislake qui leur a révélé que les ailes du dirigeavion pouvaient se replier ?

— Depuis que cet appareil existe, il a certainement été observé, photographié, espionné, et les Aiguilleurs, comme bon nombre de personnes ont pu assister à cette transformation, ce passage de l'état d'astronef à celui d'aérostat. Ou à la combinaison mixte.

Les travaux de recherche sur le quartier général de la Caste n'avaient, pour l'instant, donné que des estimations si vagues qu'elles ne pouvaient être prises en compte. Le sergent-chef Algouin pensait que le repaire de Lascasas se situait comme prévu dans la Cordillère, entre deux mille cinq et quatre mille mètres d'altitude.

— Un de nos hydravions pourrait voler jusque là-bas avec une cargaison de bombes, mais devrait emporter des réservoirs supplémentaires de carburant, ce qui l'alourdirait trop pour atteindre cet endroit supposé. Nous ne pouvons commettre d'erreur en nous précipitant pour annoncer que nous avons situé cette position. Nous devons tenir compte des remous des vents qui sont puissants. J'ai finalement compris que ce n'est pas seulement la glaciation qui a fauché toute la forêt amazonienne dans de telles proportions. Le gel l'a fragilisée, certes, mais nous savons tous que des forêts ainsi gelées sont encore debout dans bien des pays. Non, ce sont les vents de trois cents à cinq cents kilomètres à l'heure qui les ont abattues, des vents engendrés par les différences de température extrêmes. En quelques jours cette zone est passée d'un plus vingt à vingt-cinq, à un moins trente le plus souvent. Les précipitations de neige devaient être effroyables, avec un blizzard vraiment déchaîné. Je me demande même si au cours de la longue histoire terrestre de ces phénomènes météo, on a pu observer pareille catastrophe.

Pour donner le change, et ne pas révéler ouvertement les raisons de l'arrêt brutal de l'offensive, Sank faisait bombarder les positions arrière des Aiguilleurs, certains entrepôts ferroviaires, des stations où étaient stockés des

vivres également, mais le pilote essayait de ne pas viser tout ce qui était utilisé par les Aiguilleurs pour pénétrer sous la forêt abattue. Tels étaient les ordres. On laissait la Caste faire un travail que jamais le corps expéditionnaire n'aurait pu accomplir.

Fleur embarqua un jour dans l'hydravion qui survolait la forêt détruite, pour essayer de repérer les survivants. Tout de suite le pilote atteignit l'endroit où gisait le dirigeavion et la jeune femme, qui avait espéré un miracle, fut désolée de constater qu'il était impossible de savoir ce qui se trouvait en dessous de cet amas recouvert par une couche épaisse de glace.

— Oui, c'est bien là, lui dit un opérateur sur appareil infrarouge, et depuis quelque temps nous n'avons plus le moindre écho. Nous pensons, mais évidemment avec de grandes réserves, que les gens qui se trouvaient encore dans l'appareil se servaient d'une lampe à huile bricolée pour s'éclairer, voire se réchauffer, et que cette réserve de fuphoc est épuisée.

— Mais l'appareil avait tout de même une certaine réserve en huile ?

— Il a été touché par un missile, mais aussi par des micro-missiles qui ont percé ses réservoirs, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les dernières gouttes d'huile aient été brûlées.

— Mais la chaleur humaine ne peut pas être captée ?

— Il y a une trop grande épaisseur en bois et en glace.

Ce que nous allons faire, quand l'appareil sera construit, c'est essayer de capter les émanations de gaz carbonique rejeté par les poumons des éventuels survivants. Nous savons quelle quantité minimum ou maximum est rejetée en cinq minutes, par exemple, et dès lors nous pourrons peut-être pouvoir dire si des gens se trouvent dans l'épave, et même en donner le nombre à peu près exact.

Elle se résigna quand le pilote décida de rentrer à sa base de IQ Station. Lorsqu'elle descendit de l'appareil, elle invita le pilote à boire un verre pour discuter avec lui d'une certaine idée qui lui était venue.

— Nous avons effectué une tentative au début de notre offensive, mais ce fut un échec. Il faut tout de même une formation poussée pour réussir son coup et vous avez vu le terrain ?

— Il est certain, remarqua-t-elle, que celui qui se trouve directement au-dessus de l'épave est vraiment chaotique, mais j'ai remarqué que non loin de là il existait des zones assez plates et sans trop de bosses.

— Ne vous y fiez pas. Il faudrait prendre des photographies et ensuite les

étudier avec la plus grande attention. D'autre part, les distances sont trompeuses vues de haut, et ce qui vous a paru proche du crash peut très bien en être éloigné de dix à vingt kilomètres, ce qui représenterait une épreuve difficile.

— Puis-je vous demander d'y penser ? Je vais en parler à mon cousin Lienty et je vous tiendrai au courant.

— Je veux bien y réfléchir, mais sachez que je ne suis pas emballé et que ce serait courir à une catastrophe.

Elle reprit le train pour le quartier général de Lienty, et lorsqu'elle lui parla de son projet, il la regarda comme si elle n'avait plus toute sa tête.

— Je comprends tes sentiments vis-à-vis de ton père, mais ce que tu proposes est absolument impossible. Nous avons déjà effectué une tentative...

— Je sais que ce fut un échec parce qu'il y avait trop de précipitation dans l'accomplissement de cet essai.

CHAPITRE 18

Le général Ignace de la Résurrection demanda une interruption de séance pour régler quelques problèmes intérieurs à la communauté, mais Liensun ne fut pas dupe. L'envoyé du pape, Éloi de la Compassion, lui avait discrètement fait passer un billet pour lui demander quelque chose et Liensun pensa qu'il s'agissait d'informer le pape, des avancées de la conférence. Celle-ci ne pouvait que décevoir les deux ecclésiastiques, car à chacune de leurs demandes il répondait que tout dépendait de l'Assemblée élue et que lui ne pouvait que se plier à ses décisions. Certes, promettait-il, il essaierait de faire avancer les choses, c'est-à-dire les ordres du jour, mais il ne pouvait en aucune façon prévoir l'issue de ces différents examens.

— Comprenez-moi, disait-il, le plus gros morceau pour parler vulgairement, c'est de faire accepter l'installation d'une ambassade vaticane à Cooktown, ce que vous appelez une nonciature apostolique. Il y a des gens comme le président de l'Assemblée, Carminale, qui n'y seront pas opposés, mais un homme comme Kerchinian rameutera tous les anticléricaux, non seulement de l'Assemblée, mais du pays tout entier, et il aura pour le soutenir un certain nombre de médias, radio, télé et journaux. Vous êtes aussi bien renseignés que moi sur l'esprit religieux de la population de l'archipel. Disons qu'en gros nous avons trente-cinq pour cent de Néos, vingt pour cent de chrétiens appartenant à d'autres confessions, quinze pour cent de musulmans. Soit en tout soixante-dix pour cent d'habitants reconnaissant appartenir à l'une ou l'autre religion, sans pour autant être des fidèles assidus. Les trente pour cent restants sont des athées ou des membres de petites croyances mal définies. Mais le chiffre des anticléricaux est assez élevé, puisqu'il atteint cinquante-trois pour cent. Sans l'aval de l'Assemblée, il n'y aura pas de nonciature, et ne me dites pas que c'était une condition sine qua non afin de m'accorder ce prêt pour relancer la Société ferroviaire. Vous voyez que j'ai bien utilisé votre argent, et qu'en un temps record la liaison entre les Kerguelen et l'île de la Nouvelle-Amsterdam a été établie. Ce qui va vous permettre de commercer avec nous en dehors du trafic maritime. Vous dépendiez, dans vos transactions, des funestes navires marchands qui ne sont le plus souvent que des radeaux incapables d'affronter un coup de chien sévère. Il y avait bien les dirigeables d'Alone-Vatican, mais pour le fret c'était un peu juste.

C'était à la suite de cette mise au point que le général de la Compagnie de la Sainte-Croix avait prétexté un détail à régler. Liensun restait donc face au

cardinal Éloi de la Compassion, tout sourires et débonnaire. Des deux ecclésiastiques, Liensun était certain que c'était le plus coriace.

— Comprenez, monseigneur, que je n'essaye pas de renier mes engagements, mais lorsque j'ai sollicité ce prêt je n'ai nullement omis de signaler que l'accord de l'Assemblée était obligatoire.

— Je le sais fort bien, mais vous estimiez alors qu'il serait facile à obtenir. Voyez-vous, je ne comprends pas comment un homme comme Kerchinian, qui est à la fois un leader politique et syndicaliste, serait contre l'attribution d'un prêt assorti d'une condition. Nous n'avons demandé aucune autre garantie, aucune hypothèque, et vous savez que pour une somme aussi élevée nous aurions pu obtenir beaucoup. Ce Kerchinian, leader politique et syndicaliste, sait très bien que la Société ferroviaire va embaucher de plus en plus de personnel lorsque le réseau s'étendra vers l'Africana, ce qui est prévisible avant un an. Il ne peut s'élever contre l'accréditation d'une nonciature, en échange d'un prêt qui relance toute l'économie des Kerguelen qui en avait grand besoin. Vous me parlez des athées, mais nous en faisons notre affaire. Nous sommes prêts à investir dans une promotion de notre image de marque, et je pourrais parier, si le Seigneur ne s'y opposait pas, que très vite ce chiffre de cinquante-trois pour cent d'anticléricaux tombera à quarante-cinq environ.

— Les fidèles des autres religions seront braqués contre vous. Et grossiront ce chiffre.

— Mon cher fils, je pense que vous êtes animé de résolutions sincères, mais que l'opposition formelle que votre père Lien Rag a toujours affirmée contre la présence d'un nonce apostolique dans les Kerguelen, vous empêche d'être vous-même. Et justement je peux vous dire que nous pouvons peut-être vous donner, au sujet de Lien Rag, quelques informations. Le cardinal Ignace est justement sorti pour appeler le Saint-Père, et lui demander l'autorisation d'utiliser ce que nous savons dans cette discussion.

En cet instant, Liensun n'eut qu'une pensée, reprendre son train spécial et rentrer aux Kerguelen sans écouter ces deux bons apôtres, qui comme toujours déterraient des arguments qu'ils ne sortaient que lorsque les accords ne pouvaient se conclure. Ces gens-là disposaient de correspondants dans le monde entier, y compris dans l'entourage de gens comme Lascasas, leur ennemi pourtant.

— Depuis le début vous saviez que vous feriez intervenir ce genre de choses susceptibles de me convaincre en jouant sur mes sentiments filiaux ? Je ne trouve pas que ce soit d'une grande élégance ni d'une grande charité chrétienne. Si vous avez des nouvelles précises sur mon père, ne tergiversez pas, donnez-les-moi, sinon il est inutile d'en faire mention. Je ne vais pas

attendre le retour de votre frère en hypocrisie et en magouille, et je repars sur-le-champ pour mon pays. Je ne discute plus dans ces conditions, lorsqu'il est fait appel à des chantages sentimentaux.

Il quittait son siège, juste comme Ignace de la Résurrection entraînait. Le général se rendit compte, rien qu'à voir le visage consterné de son homologue, qu'il y avait une crise en gestation. Il joua celui qui n'a aucune idée de ce qui se passe, s'excusa d'avoir été aussi long.

— Pourtant votre pape devait être prêt à répondre sans perdre de temps, je suppose, fit Liensun furieux. Je sais ce que vous lui avez demandé, la permission de me donner quelques informations sur la disparition de Lien Rag. Vous avez des correspondants jusque dans ces régions où la tradition chrétienne est fort ancienne et où les populations autochtones, malgré la pression exercée par la Caste, n'ont jamais renoncé à leur foi. Vous disposez d'informateurs de premier ordre et vous devez en profiter sans vergogne, même si le plus souvent vous mettez leur vie en danger. Les Aiguilleurs n'aiment pas qu'on les espionne et n'ont pour ces populations, qu'ils jugent inférieures, aucune clémence.

— Je vous en prie, président Liensun Rag, ne partez pas, fit alors Éloi d'une voix vibrante. Nous avons eu tort de ne pas vous parler tout de suite des éléments dont nous disposons, et croyez bien que nous n'avons pas essayé d'influer sur votre décision.

— Oui, renchérit Ignace, nous comprenons que sans l'Assemblée vous avez les pieds et les mains liés. Vous savez, nous estimons que votre retour au gouvernement et l'effacement de Voyageuse Vorgine sont pour nous de véritables cadeaux du ciel.

— Tout comme la disparition et peut-être même la mort de mon père, s'écria Liensun, furieux.

— Non, voyageur Président. Nous ne pourrions nous en réjouir. D'autant plus...

Il regarda son frère en religion.

— D'autant plus qu'il ne peut être établi si votre père est vivant ou non. Savez-vous ce qui s'est passé en Amazonie tout dernièrement ? Je ne fais pas allusion aux événements mettant aux prises les Aiguilleurs et les commandos de votre cousin. Une catastrophe écologique sans précédent. Une chute catastrophique de la température, de cinquante degrés avec neige, blizzard de trois, quatre et même cinq cents kilomètres à l'heure. Le gel de toute la forêt et le déracinement par ces vents exceptionnels de tous les arbres. Le dirigeavion est coincé quelque part sous des épaisseurs de végétation gelée, de

troncs d'arbres déchiquetés, parfois hautes de cent mètres. Et les animaux, les hommes qui vivaient dans ces forêts ont été pour la plupart tués, mais il en reste un petit nombre, dont les missions néos dirigées par des prêtres d'une grande efficacité. Ceux qui ont survécu ont regroupé les gens rescapés et essayent de survivre dans cet enfer. Ce sont eux qui nous renseignent, car certains prêtres possèdent des émetteurs radio de faible puissance alimentés manuellement. Quelqu'un tourne la manivelle de la dynamo durant le temps de l'émission, et des relais que nous avons installés dans toutes ces régions transmettent ces récits jusqu'à notre grande chaîne de Magellan Station. Il n'y a donc pas de mystère, simplement la foi et la bonne volonté de tous ces gens humbles et malheureux. Des isolés, de petits groupes ont aperçu l'épave, mais n'ont pu approcher car, disent-ils, ils ont été accueillis par des coups de feu. Il semble que des survivants réfugiés à l'intérieur s'opposent à toute intrusion.

Dans le fond de lui-même, Liensun attendait plus de précisions, et ne cherchait pas trop à fouiller dans le grouillement de pensées contradictoires, de crainte d'y découvrir qu'il souhaitait que son père ne revienne pas. En quelques semaines il avait rejeté tout ce que Lien Rag aurait aimé qu'il fasse, et surtout ce qu'il lui aurait conseillé, voire interdit de faire. L'acceptation d'un nonce apostolique, le prêt de la Vaticane, la mise au placard de Vorgine. Celle-ci, compétente pour les affaires intérieures, n'était pas à la hauteur pour les relations internationales. Jamais elle n'aurait discuté avec ces prélats.

— Auriez-vous peur, demanda-t-il, rageur, que Lien Rag ne réapparaisse et ne s'oppose à vos projets ? Pourquoi avez-vous envoyé des Indiens pour visiter l'épave ? Étaient-ils vraiment remplis d'intentions pacifiques ou avaient-ils reçu des ordres aussi précis que confidentiels ? N'importe lequel de vos prêtres aurait facilement pu convaincre ces âmes simples et primitives que l'épave recelait des créatures du mal, et qu'il fallait les détruire.

Liensun s'attendait à une réaction violente des deux prélats, mais ceux-ci le contemplèrent avec une certaine résignation.

— Voyageur Président, ne vous trompez pas de cible en nous prêtant des intentions bien noires qui peut-être encombrant un peu trop votre propre esprit. Essayez-vous de vous en débarrasser en nous en accusant ? Il est certain que votre père, retrouvé vivant, serait un adversaire dangereux pour cette installation de la nonciature, mais comme vous ne l'ignorez pas cela fait des dizaines d'années que, par personnes interposées ou plus directement, le Saint-Père et Lien Rag s'affrontent. Tout a commencé jadis, cela fait bientôt trente ans, dans les plaines glacées de la Transeuropéenne, quand le futur pape qui n'était que Frère Pierre essayait d'évangéliser les Roux.

— Au même moment, le pape en fonction affirmait qu'ils n'avaient pas d'âme, ce qui permettait de les traiter comme des animaux et d'en user

comme on le voulait.

— Voyageur Président, murmura avec une douceur exaspérante Éloi de la Compassion, nous ne nous sommes pas réunis pour traiter de questions théologiques. Nous vous avons clairement expliqué que nos chrétiens amazoniens livraient des renseignements précieux sur le crash de votre appareil et sur d'éventuels survivants. Nous espérons que vous userez de votre influence pour que je devienne le premier nonce apostolique de Cooktown. Vous ne le regretterez pas. Vous avez de puissants atouts avec la reprise des travaux sur ce réseau Nord, et les élus ne pourront pas vous attaquer sur ce point. Nous avons également la possibilité de passer commande aux ateliers Chalazy d'un certain nombre de glisseurs sur coussin d'air. Nous savons que vous devez batailler dur avec la Patagonie Est pour obtenir les matières premières. Or, notre nonce de Magellan Station est en excellents termes avec la présidente Léonora Cabana, et il saura la convaincre de se montrer moins stricte sur l'embargo vous concernant, suite à l'affaire du Channel Drake.

La Patagonie orientale comptait plus de quatre-vingt-dix pour cent de Néos, tout comme l'Occidentale, et les dirigeants étaient forcés de ménager cette population très ombrageuse sur les questions religieuses. Liensun ne pouvait cacher sa satisfaction, mais n'avait aucune envie de retirer les accusations portées au sujet de son père. La réplique des prélats l'avait quelque peu confondu et il préférait ne plus faire allusion à cette interrogation pourtant dramatique.

— Je pense obtenir un vote favorable, répondit-il, et je vais consulter les deux principaux leaders. Carminale sera pour, reste Kerchinian.

Avant de repartir pour les Kerguelen, il réunit une dernière fois le chef de gare et les cadres qui allaient désormais vivre en compagnie des moines de la Sainte-Croix. Il les incita à garder de bonnes relations avec eux, mais de ne pas se laisser abuser par l'habileté retorse d'Ignace de la Résurrection, le maître de la Compagnie religieuse.

— Vous êtes des pionniers et quand nous pourrons reprendre les travaux sur la future banquise venue d'Africana, vous bénéficierez de cette position capitale pour la SOPEK.

CHAPITRE 19

Claudion Hyponias avait élu domicile dans le train de son ministère, train administratif qu'il partageait avec deux autres ministères, celui des Communications et celui des Recherches minières. Cette nuit-là il ne dormait pas, rentrant à peine d'une soirée chez une directrice de laboratoires médicaux avec laquelle il entretenait un flirt de plus en plus prometteur, lorsque son collègue des Communications le joignit à la fois sur le railphone et sur l'écran.

— Cher ami, avez-vous eu l'occasion d'appeler sur le railphone ou sur radio un correspondant lointain, enfin pas si lointain, mais disons à cinquante kilomètres de la capitale, par exemple ?

— Non, répondit Claudion. Pourquoi cette question ?

— Pouvez-vous essayer, puis me rappeler ? C'est très sérieux et peut-être très grave, vous le constaterez vous-même.

Il ne voulut pas en dire plus et Hyponias, d'abord ennuyé, se résigna à appeler un petit centre expérimental sur les gaz, situé à une soixantaine de kilomètres de la capitale. Ne pouvant l'obtenir par railphone, il utilisa son ordinateur puis la radio, mais en vain. Piqué au vif il tenta alors d'appeler 87°7 Station et Bourguine en personne. Furieux du silence il se sentit d'humeur à contacter Louria, mais ce fut la même chose. Il rappela son confrère des Communications, Alfarédo, pour lui faire part de ces résultats incroyables.

— Tous les systèmes sont bloqués, mais comment se fait-il que nous puissions converser ?

— Interphone. Je ne peux avoir la présidence. J'ai tout essayé et je viens d'envoyer un employé au train présidentiel pour qu'il me tienne au courant. Il va utiliser un portable, mais ce système n'est valable qu'en centre-ville, puisque en dehors il utilise les mêmes réseaux.

Il attendit donc qu'Alfarédo le rappelle, mais ce fut un de ses collaborateurs qui frappa à la porte de son compartiment.

— Un messenger de la présidence vient d'apporter une convocation du Président.

Dans moins d'une heure, à trois heures du matin, une cellule de crise devait se tenir dans le train présidentiel. On était prié pour venir d'utiliser la draisine qui allait se présenter chez tous les ministres concernés, les systèmes de signalisation, de priorité et d'aiguillages étant complètement paralysés.

Ce fut alors une étincelle violente dans le cerveau de Claudion, un éclair qui déchira le voile de son incompréhension. Il prononça à voix basse le nom de Louria Finister sans pouvoir cependant s'en expliquer la raison. Puis il haussa les épaules. Non, c'était impossible qu'elle soit à l'origine de cette panne qui interrompait tous les réseaux, jusqu'à la signalisation et à la priorité des lignes ferroviaires.

La draisine blindée déjà bien remplie vint chercher deux ministres sur les trois de ce train administratif. Celui de la Recherche minière n'était pas convoqué.

Ils se retrouvèrent dans la partie amphithéâtre du train présidentiel qui comportait quatre étages. Cet ensemble de gradins occupait la hauteur de ces étages, à l'extrémité même du convoi. Il était d'ailleurs exclu que celui-ci puisse voyager dans des conditions normales, ne pouvant affronter les tunnels du fait de sa hauteur. De loin, la rumeur des conversations excitées les accueillit et ils découvrirent une salle en pleine effervescence, chacun ayant ses anecdotes à raconter sur l'impossibilité de communiquer à distance. Le plus rageur était le maître principal chargé du trafic de la Compagnie. La pensée que les signaux, les priorités et surtout les aiguillages refusaient de répondre à la plus petite sollicitation électronique, le mettait dans un état proche de la folie. Ses amis et collègues devaient le surveiller de près, et visiblement il était prêt à chercher querelle au premier qui se permettrait une réflexion peu orthodoxe, voire une plaisanterie, ce à quoi personne ne se serait risqué.

Le chef d'état-major du Président, son chef de cabinet et quelques fonctionnaires apparurent sur l'estrade, annonçant l'arrivée d'Opérasque. Claudion remarqua qu'il saluait de cette façon un peu bizarre adoptée depuis peu. Il pliait le bras collé au corps, la main bien droite, la gardait ainsi un instant avant de faire signe que l'on pouvait s'asseoir.

— Voyageurs, lança-t-il d'une voix chargée de fureur, nous sommes en pleine crise informatique. Plus rien ne fonctionne, vous avez pu vous en rendre compte.

Pour que leur draisine puisse atteindre le train présidentiel, il avait fallu que des employés manœuvrent à la main les différents aiguillages. Claudion avait vu que le trafic nocturne, moins intense que le diurne, était complètement paralysé avec des draisines taxis, des tramways arrêtés un peu partout.

— La panne s'est déclarée à 2 h 13 min et 17 s, très exactement, et fut instantanée dans la capitale et dans les confins. Il est possible de dire qu'elle a dû également s'abattre sur toute la Compagnie et même au-delà. Nous, n'en savons pas plus et nous devons quand même remettre la machine de la Compagnie en route. Inutile de vous dire que sont bloqués les trains alimentant la station en produits frais, les unités de la police, de la marine, les ravitailleurs en huile, et que les centrales électriques nucléaires ne peuvent plus fournir du courant. Dans ce train c'est un générateur à huile qui nous éclaire et nous chauffe en ce moment. Vos trains administratifs en sont également pourvus, mais l'alimentation en carburant ne se faisant plus, ces appareils ne fonctionneront pas bien longtemps. Les hôpitaux sont à la même enseigne et eux aussi ne tiendront pas au-delà de quarante-huit heures. Il marqua un silence, but un verre d'eau, laissant aux ministres le temps de digérer cette information effrayante.

— Nous ne pouvons engager une discussion générale qui deviendrait très vite un brouhaha sans intérêt, mais je voudrais que vous formiez des commissions pour envisager comment, le plus rapidement possible, faire face à cette situation inattendue et unique dans notre histoire. Ensuite vous devrez essayer d'élucider quelle est la cause de cette panne informatique. Certains d'entre vous ont peut-être déjà des idées sur le sujet, et nous attendrons avec impatience qu'ils les exposent.

Curieusement, Claudion Hyponias se sentit visé et eut l'impression que le Président cherchait à le repérer dans l'amphithéâtre. Malgré lui il se tassa sur son banc, alors qu'il n'avait à son sens rien à se reprocher. Mais la pensée que Louria Finister était directement impliquée dans cette défaillance informatique ne cessait de le harceler. Il se souvenait de leur dernière rencontre dans ces igloos de l'ancienne station météo. Elle avait refusé de sauver son amant, Harold Kowning, contre la révélation de l'origine de ses sources d'énergie. Il n'avait pas cru à ses explications sur un procédé révolutionnaire permettant des économies extraordinaires, et savait qu'elle se moquait de lui. Si elle avait refusé le marché, c'était qu'elle détenait un atout diabolique. En niant cette biologisation des logiciels d'Altai et cette théorie comme quoi les réseaux informatisés de la Terre étaient eux aussi gangrenés par cette autonomie, voire indépendance des e-gènes électroniques, il s'était renié, car en réalité il croyait à la justesse de cette métamorphose. Par ambition, pour complaire à Opérasque, pour suivre une ligne politique correcte, il avait commis l'erreur de sa vie. Louria détenait un pouvoir fabuleux, si vraiment elle avait suspendu le système.

À côté de lui, Alfarédo lui enfonça son coude dans les côtes.

— Hé ! réveillez-vous, le Président vous a demandé. Vous n'avez pas entendu ? Je sais bien qu'il est tard ou tôt dans le matin, mais ce n'est pas le

moment de roupiller avec un tel chaos.

Claudion se leva, descendit les gradins sous les regards attentifs, voire soupçonneux de tous les autres, monta ensuite sur l'estrade. Le Président s'était levé pour venir à sa rencontre et l'entraînait dans les coulisses, juste dans un petit bureau que surveillaient deux policiers Aiguilleurs.

À peine la porte refermée, Opérasque se retourna et le bouscula même, le visage menaçant, les yeux exorbités.

— C'est elle, hein ? Vous ne pouvez pas me dire le contraire, c'est cette Louria Finister qui nous manipule comme des marionnettes ? Vous êtes incapable de l'empêcher de nous emmerder ? Il fallait la sauter, la rendre à nouveau amoureuse, mais vous êtes un incapable. Elle se fout de vous et de vos petits chantages à la con. Vous auriez dû au moins la faire arrêter après cet échec de la rencontre, et nous l'aurions bien forcée à se montrer docile, croyez-moi.

CHAPITRE 20

Kurty se passionnait pour cette actualité quotidienne que les différents services d'ordinateurs rassemblaient. La mise à jour était constante et une information de quelques mots pouvait se transformer, tout de suite après une première lecture, en des dizaines de lignes d'une précision admirable, tant au point de vue géographique que suivie de références indiscutables. Mais c'était le sort de Fleur qui le tenait haletant devant les écrans. Il n'aurait jamais pensé que l'on puisse regrouper autant de renseignements en écoutant simplement les émissions radio, les échanges téléphonés, en piratant les centraux de railphones des différentes Compagnies, et surtout ceux de la Caste des Aiguilleurs du Sud, dirigée par ce Lascasas. Ainsi donc, les Aiguilleurs, équipés d'engins colossaux, essayaient d'atteindre l'épave du dirigeavion sous ces milliers de tonnes d'arbres abattus par la plus furieuse tempête de tous les temps. Il n'y avait pas de noms pour désigner ce phénomène météorologique aussi tragique, et ceux de cyclone, de typhon paraissaient ridicules.

Fleur s'occupait du déchiffrement des archives secrètes des Aiguilleurs, faisant des découvertes intéressantes.

Puis elle survolait le lieu du crash, mais les photographies volées par l'informatique de la Locomotive montraient une surface glacée, en dessous de laquelle s'empilaient les troncs jadis orgueilleux de cette forêt amazonienne. Il essayait tout de même de s'intéresser à d'autres nouvelles, et c'est ainsi qu'il apprit ce soir-là que tous les systèmes informatiques de la Compagnie Panaméricaine étaient en panne, que la vie normale était paralysée et que le ravitaillement, les voyages, les opérations chirurgicales étaient suspendus. La panne gigantesque paralysait aussi la Compagnie du Consortium des Bonzes de l'Est, et encore plus loin la Tcherskicie et la Namicie sur la mer de Behring, se souvenait-il.

— Il semblerait, lui dit alors Mylord, que le président Opérasque soit confronté à la plus grave crise de sa vie. Même son arrestation, son séjour en prison ne furent pas aussi graves pour lui. Il doit enrager de ne pouvoir garder intact son pouvoir de dictateur. Voulez-vous que nous vous brossions le résumé d'un portrait le concernant ?

— Plus tard, répondit Kurty, se demandant comme toujours si cette voix n'était pas en réalité celle de son père, truquée par le passage dans une boîte vocale appropriée. Connaît-on la raison de cette panne extraordinaire qui paralyse presque l'hémisphère Nord ?

— Nous effectuons des recherches, nous analysons des centaines de documents, avant d'en faire une synthèse dont une première mouture sera disponible dans deux heures environ.

— Il ne s'occupait presque pas de l'itinéraire emprunté par la Machine, sachant que depuis quelques jours c'en était fini de la tranquillité rencontrée sur les précédents réseaux. La Locomotive pirate roulait sur des voies de la Compagnie du Consortium, et Kurty demanda comment ils n'étaient pas eux-mêmes tributaires de cette panne générale.

— Pour l'instant il n'y a pas rupture des échanges informatiques dans le sud de cette compagnie. Un central a sauté quelque part et automatiquement les réseaux ont repris une certaine indépendance. Savez-vous, ajouta encore l'ordinateur qui lui répondait sans prendre la peine de passer par Mylord, que nous étudions une hypothèse que depuis des années une certaine astrophysicienne panaméricaine soutient, malgré les critiques, les moqueries et les menaces du pouvoir en place ?

— Et quelle est-elle ?

— C'est très complexe en réalité, car l'historique nous force à remonter jusqu'aux travaux de ce professeur Charlster, considéré comme un génie et mort l'année dernière.

— J'ai connu le professeur Charlster lorsqu'il s'est rendu à la conférence d'Alone-Vatican.

Son interlocuteur si présent, si vivant et qui n'était autre qu'un complexe de circuits intégrés, fit quelques recherches rapides et confirma :

— C'est exact.

— Comment avez-vous pu l'apprendre à l'époque, puisque vous gisiez par vingt mètres de fond du côté de l'île de Palauan, non loin des Philippines ?

— Nous disposions d'un relais à terre pour recueillir les informations de tous les points du monde.

Kurty en resta muet de surprise. Il y avait donc un relais et jamais on n'avait daigné le lui dire. Il apostropha Mylord avec violence, le traitant grossièrement, et la voix synthétique ne se manifesta plus durant un bon moment.

Celle de son interlocuteur, par contre, se montra assez réticente pour poursuivre ses explications.

— Comment avez-vous pu installer un tel relais depuis le fond de la mer ?

— Un robot, souffla sans autres précisions l'informateur.

— Un robot ? Vous avez utilisé un robot, mais alors vous pouviez en utiliser bien d'autres pour vous renflouer sans mon aide. Et vous m'avez laissé travailler comme une brute des mois durant, risquer ma vie à tout instant alors que vous pouviez seuls paraître à l'air libre ?

— Nous étions conditionnés pour vous laisser opérer seul selon vos capacités.

— Tiens donc, toujours la même réponse, donc toujours cette explication bâtarde d'un conditionnement juste avant que mon cher papa ne meure ? Et vous croyez me faire avaler cette connerie ? Ça signifierait que j'étais moi-même prédestiné, par la grâce de ce dieu vivant qu'était Kurts le pirate, qui aurait ainsi tout prévu à mon sujet, y compris de me faire revenir sur les lieux mêmes où s'était engloutie sa Locomotive ? Non, je ne vous crois pas, mais revenons à ce que vous m'expliquiez. Nous en étions au professeur Charlster, ce génie de l'astrophysique et de la physique tout court.

Son informateur lui résuma la découverte d'Altaï, faite par le professeur, et celle d'une certaine Louria Finister, au sujet d'un second satellite vivant de la Terre, un Bulb surnommé avec dérision Flatty, à cause de sa faible constitution. Kurty se passionna pour ce que cette Louria Finister, aidée par son compagnon Harold Kowning, avait imaginé comme hypothèse sur les logiciels biologisés d'Altaï.

— Cette savante a tout naturellement pensé que si les logiciels de ce morceau de Lune avaient conquis leur indépendance, ils auraient peut-être réalisé la même progression sur Terre ce qui, vous le voyez, expliquerait que le système informatique de l'hémisphère Nord est totalement paralysé.

— Passionnant, effectivement, murmura Kurty admiratif, et oubliant sa fureur précédente. Mais vous autres, tous les ordinateurs réunis, qu'en pensez-vous ?

— Nous nous rappelons qu'avant de basculer dans la mer nous avons eu quelques problèmes, avec des virus venus de l'extérieur qui avaient essayé de pénétrer notre organisation profonde pour nous asservir. Mais nous ignorions complètement l'origine de cette offensive, pensions à cette époque que c'était la Guilde des Harponneurs du Caudillo Herandez qui essayait d'interpénétrer nos installations.

— Pourrions-nous circuler sur des lignes ferroviaires ainsi paralysées, sans signaux, sans priorités ? D'ordinaire nous piratons ces consignes-là.

— Ce serait envisageable, puisque nous avons toujours assumé notre

autonomie vis-à-vis des impératifs et interdictions, mais nous trouverions des embouteillages de toute nature, et malgré toute notre disponibilité de moyens, comment faire fonctionner à distance un aiguillage qui ne serait plus irrigué par le courant électrique ? Nous devrions lui en fournir, par exemple, mais dans ce cas-là nous régénérerions une partie du réseau où nous serions en train de rouler.

— Donc, nous allons nous tenir à bonne distance en attendant que la crise trouve une solution.

— C'est la sagesse même.

À ce moment-là il obtint la synthèse qu'il attendait sur les activités de Fleur, et ne comprit pas tout de suite les explications qu'on lui donnait. Il dut patienter deux minutes, le temps qu'on enrichisse les données.

— Eh bien ! si nous nous référons à des archives datant de la pré-glaciation, voyageuse Fleur s'entraîne pour sauter avec un parapluie.

Comme il ne réalisait toujours pas, un croquis apparut sur un écran, une image vieille de vingt siècles au moins.

— Pas un parapluie, dit-il ému, un parachute.

CHAPITRE 21

Le sphale avait trouvé comment aider Césaire à rejoindre la navette spatiale. Il avait déjà utilisé le même moyen lorsque Ann Suba lui avait procuré une draisine.

— Je sais comment passer la frontière avec la Compagnie du Consortium, grâce à une ligne peu fréquentée où les policiers acceptent des dessous de table. Avec des dollars vous vous en tirerez, mais trouver la draisine et le carburant nécessaire... Moi, par ici, je ne connais personne et encore moins les dépôts de véhicules.

Très ennuyée, Movane recevait ces précisions et elle ne savait comment expliquer à Zixiss que tous les systèmes, l'attribution des priorités, les aiguillages électroniques aussi bien dans l'information que la signalisation, tout était en panne, sans le moindre espoir de reprise. Le sphale ne manquait pas d'une certaine intelligence, mais celle-ci restait coincée dans des techniques dépassées, celles qui existaient sur Flatty, avec des siècles de retard. Si l'on devait par exemple construire un jour une navette spatiale, on pourrait dire que celle de Landal Gobi n'était qu'un char à bœufs à côté d'un train ultra-rapide.

— J'ai effectué des reconnaissances précises et je sais quelles lignes emprunter pour atteindre le site de Landal Gobi dans les meilleurs délais.

— C'est-à-dire ? demanda Movane.

— Deux semaines.

— Vous racontez n'importe quoi. Il n'y a pas de lignes à partir de la frontière Est pour atteindre Landal Station, et tout s'effectue à dos de chameau ou de cheval.

— Je peux emporter votre ami sur des distances moyennes. Nous ferons des étapes et à raison de trois, quatre vols de vingt kilomètres chaque jour, nous pourrions tenir ce délai.

— Mon ami est robuste et pèse un poids appréciable, vous ne pourrez pas voler pendant cinq kilomètres sans devoir vous reposer. N'essayez pas d'enjoliver la réalité. Maintenant je n'ai pas encore décidé ce que je ferai, mais il est possible que j'accompagne Césaire dans sa fuite. Comment ferez-vous ?

— Nous n'avons pas besoin de vous, riposta le sphale, peu enclin à ménager les gens.

— Peut-être bien, mais si moi je décide d'accompagner mon ami, il exigera que vous en teniez compte. Chez nous, la compagne, la femme, la maîtresse, comme vous voulez, a droit au respect de son compagnon.

— C'est absurde, chacun doit être libre de ses mouvements et ne peut dépendre d'une autre personne.

Le sphale parut boudier, mais en réalité il y avait un échange entre ses différents cerveaux pour synthétiser la meilleure réponse à donner.

— Je voudrais, ajouta Movane, vous expliquer une chose importante. La situation actuelle n'est pas favorable à votre départ. Ici, nous avons toute une multiplicité de réseaux. Réseaux ferrés, réseaux d'informations, réseaux d'eau douce, de tout-à-l'égout, enfin tout ce que vous pouvez imaginer. Alors essayez de comprendre que tous ces réseaux sont actuellement bloqués, et que la draisine que vous volerez ne pourra jamais quitter son entrepôt.

Elle se demandait s'il voletait tout en réfléchissant autour de l'observatoire, ou bien s'il s'était posé quelque part, peut-être sur la lunette du télescope sortant de la coupole pour une inspection nocturne.

— Je vous propose d'effectuer vous seul un voyage jusqu'à Landal Gobi, pour étudier les conditions d'un retour là-bas. Je ne veux plus courir le moindre danger et je ne veux pas que Césaire, qui ignore tout de ce pays, soit exposé. Moi j'ai souffert les mille morts là-bas et pour finir je vivais voilée dans une caravane, sans que vous vous soyez une seule fois préoccupé de mon sort. Je ne vous le pardonnerai jamais, ce qui explique ma méfiance. Et je suis la seule à pouvoir communiquer avec vous, et surtout à vous empêcher de conditionner mon ami en s'adressant directement à lui par la pensée. Avez-vous compris ce que je veux signifier par là ?

— Oui, que vous ne voulez pas qu'il aille à bord de la navette pour la faire décoller.

Elle encaissa le coup avec assez d'indifférence.

— Je ne donnerai mon accord que si vous remplissez toutes les conditions que je viens de vous indiquer. Et n'essayez pas de me tromper au retour en me racontant n'importe quoi. Vous avez un mois pour aller et revenir, en nous apportant un plan détaillé qui nous évitera tout contact avec les guerriers de Oul-Azam. Vous devrez aussi essayer de savoir si Tharbin et son dirigeable sont annoncés, ou bien s'il ne compte pas venir sur les lieux de si tôt. Je n'ai pas envie de me retrouver en sa présence.

Comme il ne répondait pas, elle estima qu'il s'était éloigné. Elle rapporta cette conversation à Césaire qui haussa les épaules.

— Tu l'éloignes pour un mois, c'est tout ce que je retire de vos échanges télépathiques. Tu n'as aucune envie de m'accompagner dans mon satellite d'origine, mais tu ne veux pas non plus me perdre. Bon, tu as gagné un sursis, toutefois je ne renoncerai jamais à essayer de faire décoller cette navette.

— Sans carburant et sans l'avoir véritablement en main. Ce n'est pas une navette de Flatty, c'est-à-dire datant de deux mille ans, de l'époque du vaisseau *Terra*, mais une navette du SAS, un satellite où les savants étaient nombreux ainsi que les techniciens de haut niveau, les ingénieurs, les spécialistes en mécanique. Tu ne connais pas le Gobi. Pour se procurer une pile, par exemple, il faut courir les marchés à mille kilomètres à la ronde, alors que dire de ton mélange gazeux, sauf s'il s'agit d'une navette à moteur nucléaire produisant sa propre énergie.

— Un moteur qui fut neutralisé quand le Bulb bascula vers la Terre pour sombrer dans le Pacifique. Nous avions des navettes de ce type sur Flatty.

— Elles se sont toutes cassées la gueule, fit-elle violemment sans surveiller son langage, ce qui déplaisait en général à Césaire, très conformiste.

Le lendemain, à la même heure, le sphale annonça qu'il allait se rendre à Landal Gobi pour étudier les meilleures conditions d'approche de la navette.

— Le danger ne sera pas exactement sur le site même, mais à plusieurs dizaines de kilomètres à la ronde où les vassaux d'Oul-Azam surveillent toute approche. Le seigneur de la guerre ne se fatigue pas vraiment puisque d'autres font le travail pour lui. Si nous passons le cercle de ces sentinelles féroces, tout ira bien. Je vous transporterai jusqu'à la cabine dont j'aurai déverrouillé la porte auparavant. L'un après l'autre. Et personne à Landal Gobi ne se rendra compte que nous sommes revenus à bord de cette fusée.

Césaire accueillit sans réaction l'annonce que Zixiss acceptait de se rendre à Landal Gobi pour préparer leur venue. Mais il dut y penser, car le lendemain il parla à Movane d'une possibilité de voyager vers le sud-est de l'Asie, comme des voyageurs ordinaires.

— Il suffit, paraît-il, d'éviter le nord de la Compagnie du Consortium pour traverser des frontières mal définies, où les services de sécurité sont faciles à corrompre. Si nous atteignons la station d'Alma Ata, là le sphale nous transportera par petites étapes aériennes chaque nuit.

CHAPITRE 22

Elle avait cru inutile d'annoncer à tout le personnel que le train-observatoire était depuis la veille, vers minuit, coupé de la Compagnie Panaméricaine et du monde entier, pensant que les occupants du train s'en rendraient compte, mais ce ne fut pas vraiment le cas. La plupart des agents de service effectuèrent leur travail normalement jusqu'à ce que l'un d'eux, voulant passer une commande de viande à un fournisseur, se heurte à un silence total. Il crut avoir fait une fausse manœuvre, chercha à réparer son erreur, mais une jeune femme qui voulait téléphoner à ses parents eut le même refus.

Comme pour chaque événement grave, il suffisait à Louria de rester dans son bureau et de brancher ses baffles pour voir enfler les rumeurs, puis le véritable vacarme confirmant que chacun désormais savait à quoi s'en tenir. Ce fut seulement alors qu'elle publia un communiqué. Peu après un vieux chercheur chenu et très réactionnaire pénétra sans frapper dans son bureau. Louria le regarda tranquillement.

— Entrez, mon cher, faites comme chez vous.

— Vous avez fait ça, haletait-il, en s'appuyant de ses deux poings à son bureau, vous avez osé... C'est un crime de haute trahison que de couper le train-observatoire de la Panaméricaine.

— Mais, mon cher, la Compagnie elle-même est coupée du reste du monde, et aussi la Compagnie du Consortium et toutes celles, grandes ou petites, de l'hémisphère Nord. Tous les réseaux sont aux mains de ces petits logiciels biologisés dont vous vous moquiez chaque fois que j'en parlais. Et voilà que ces petits logiciels, ridicules à votre sens, se sont révoltés et ont stoppé tous les échanges informatiques, depuis les possibilités d'échanges vocaux, écrits, jusqu'aux multiples appareils comme la signalisation, l'air conditionné ou même la distribution de boissons chaudes. Eh oui ! Nous en sommes là.

— C'est vous et vous seule qui avez commis cette haute trahison. Vous serez fusillée... Vous n'y échapperez pas.

— Merci, mon cher, et veuillez refermer la porte en sortant.

Mais il dut laisser le passage au fauteuil roulant de Jane Marwell qui se présentait. Elle lui adressa un sourire avec un petit : « comment va la prostate

ce matin », et le visiteur claqua la porte sur elles.

— Ça fonctionne donc, dit-elle, je me demandais au réveil si nous avions réussi... Ces e-gènes sont d'une grande efficacité. Ainsi donc nous avons la preuve qu'ils ont investi nos réseaux et nous surveillent depuis pas mal de temps.

— Ce que je redoutais le plus, c'est que le professeur Bourguine ait raison lorsqu'il pensait que ce message d'Altaï était certainement une provocation d'Ann Suba. Mais non. C'était un appel authentique et ils ont exécuté à la lettre ce que nous leur demandions. Maintenant reste à savoir s'ils ne vont pas nous laisser complètement paralysés.

Ce mot lui était venu trop vite à la bouche, alors qu'elle regardait Jane dans son fauteuil de paralytique, justement.

— Pas d'excuses. Moi je peux encore me servir de mes mains et de ma tête, mais je pense à Opérasque bloqué dans son train présidentiel, sachant que les systèmes de secours ne pourront pas durer au-delà de quarante-huit heures. Je me suis amusée à calculer le chiffre des pertes économiques de la Compagnie, et c'est trop effarant pour que je vous le donne. Sachez qu'il est coquet.

Ceux qui arrivèrent ensuite avaient participé à cette opération nocturne. En réalité la manœuvre avait été d'une extrême simplicité. Il n'y avait eu qu'échange de messages. Les nouveaux venus souriaient, mais Louria comprenait qu'ils étaient inquiets, comme elle-même et Jane Marwell l'étaient. Roggery vint aussi. Lui, par contre, paraissait serein et affamé. Il mordait dans un énorme sandwich et tenait de l'autre main un gobelet géant de café.

— Le vieux machin de Simplon est en train de brandir la torche de l'émeute dans tous les services, dit-il. Il conviendrait peut-être, pour l'empêcher de nuire, de le boucler dans sa cabine.

— On verra plus tard. Les services peuvent fonctionner grâce à notre câble axial clandestin d'électricité, mais il y aura de gros ennuis avec tout le reste. Il faudrait complètement se couper de l'extérieur, mais les virus altaïques ont fait leurs nids depuis pas mal de temps, chez nous comme ailleurs.

— Êtes-vous sûre, lui demanda-t-on, que cette panne ne durera que vingt-quatre heures ? Je suppose que des milliers de voyageurs sont actuellement bloqués quelque part en pleine solitude, sans chauffage, sans ravitaillement.

— La plupart des convois disposent de chauffage de secours.

— N'oubliez pas, fit Marwell, très sèche, que vous avez tous donné votre accord pour que ce coup de force soit tenté. Fallait-il aussi vous faire signer un contrat d'engagement ?

Louria avait prévu que les esprits mis en présence du fait accompli auraient du mal à supporter la situation, mais elle ne voulait pas trop s'appesantir sur ces dérobades. Par chance, le circuit intérieur de l'interphone fonctionnait, et le délégué syndical des employés de la restauration l'appela pour lui demander une entrevue. Ses collègues évacuèrent son bureau avant que ce garçon n'arrive. Il ne se faisait aucune illusion sur ce qui se passait.

— Nous savons que vous avez essayé un coup de force. C'est votre affaire, mais nous voulons savoir combien de temps cette situation va se poursuivre, car j'ai quatre personnes qui doivent partir demain en congé. Nous avons également besoin de certains produits pour la confection des repas, surtout ceux du restaurant gastronomique.

— Ce n'est pas très grave si les autres restaurants peuvent assumer les repas. Vos collègues pourront, je pense, embarquer sur une draisine demain, comme prévu, mais les embouteillages ne seront peut-être pas tous terminés.

— Nous avons un surcroît de travail et nous voulons savoir si les heures supplémentaires que nécessitent les difficultés actuelles seront prises en compte.

— Dans une limite raisonnable, oui.

Ensuite Roggery appela pour signaler qu'une station de radio inconnue émettait faiblement sur le cercle polaire, pour faire le bilan de cette panne électronique.

— Des fondus, des gens qui croient que des forces du Mal sont intervenues pour tout bouleverser. Ils racontent que cette panne a été provoquée pour permettre une invasion d'Aliens qui vont faire de nous des esclaves. Ils ont réussi à réunir quelques excités, des astrologues, des cartomanciennes et autres qui annoncent la fin du monde ou quelque chose d'équivalent.

— Je me suis toujours demandé comment les astrologues pouvaient encore lire dans les astres, alors que nous-mêmes éprouvons de grandes difficultés à le faire, malgré notre matériel sophistiqué, et les clients de ces gens-là ne se posent jamais de questions sur ce ciel en permanence voilé ?

— D'autres stations radio émettent en utilisant des batteries ou des groupes. Je vous tiendrai au courant, car il est d'ores et déjà certain que le président essayera de rentrer en contact avec vous. Il ignore que dans une

quinzaine d'heures, si les Altaïques sont de bonne foi, tout rentrera dans l'ordre. Mais en quinze heures on doit pouvoir obtenir des gages très forts, sous forme de déclarations publiques par exemple.

CHAPITRE 23

Lienty désapprouvait totalement cet entraînement que Fleur suivait avec une volonté de fer. Avec le sergent-chef Algouin ils avaient retrouvé, dans de très anciennes archives informatisées, des ouvrages interdits sur le parachutisme et la jeune femme avait fait réaliser à IQ Station plusieurs installations inattendues. Il y avait par exemple un câble installé en haut d'une tour de contrôle d'aiguillages, qui rejoignait en dehors de la verrière un point plus bas à l'extérieur. Munie d'un ralentisseur, portant un harnais qui l'empêchait de décrocher, Fleur glissait à grande vitesse sur ce câble oblique et apprenait à atterrir. Avec le ralentisseur elle dosait chaque essai, jusqu'à ce qu'elle atteignît la vitesse exacte d'un atterrissage, après un saut à trois, quatre cents mètres d'altitude. Les parachutes étaient ceux qui se trouvaient normalement dans les hydravions et permettaient à l'équipage de quitter le bord d'un appareil en détresse. Jamais personne ne les avait utilisés, et au cours des quinze dernières années plusieurs hydravions s'étaient crashés sans que les gens à l'intérieur aient eu le temps de se sauver de la sorte.

Lienty fit vérifier l'état de ces parachutes qu'Ann Suba avait fait fabriquer du temps où les Rénovateurs les utilisaient à bord des dirigeables. On en prit le modèle et on trouva un atelier artisanal qui consentit à les reproduire, mais manquait le tissu adapté.

Le sergent-chef Algouin avait trouvé deux soldats volontaires, à peine âgés de vingt ans, que le saut en parachute tentait. C'étaient des casse-cou qui voyaient dans cet entraînement la possibilité d'échapper aux servitudes militaires, mais tout de suite ils se passionnèrent. Voyant l'audace de Fleur, ils eurent les leurs et bientôt ils formèrent un trio qui prenait de plus en plus de risques. Il aurait fallu installer une tour de saut avec câble ralentisseur, mais les techniciens pressentis affirmèrent qu'il faudrait plus d'un mois pour la mettre au point et l'édifier. La jeune femme, d'accord avec ses deux partenaires, déclara que c'était trop long.

— Nous allons passer aux essais à haute altitude, décidèrent-ils en chœur, et nous savons que tout se passera bien.

— Je ne suis pas certain que mon cousin Lien accepterait que l'on prenne autant de risques pour lui. Tu devrais y réfléchir. Fleur. Tu n'es pas seule, il y a ces deux inconscients qui en bons machos ne veulent pas se laisser bluffer par une fille. Si tu n'étais pas là, ils hésiteraient certainement.

— Ils sont aussi partants que moi. Nous allons bien voir une fois dans l'hydravion. Je sauterai la première et ils auront le temps de me suivre ou bien d'y renoncer.

Lorsque l'hydravion décolla, Lienty se trouvait à bord, espérant qu'au dernier moment sa cousine renoncerait, mais lorsque le pilote donna le feu vert et qu'un assistant ouvrit la porte latérale, Fleur s'assit sur le bord de la carlingue, vérifia une dernière fois son harnais et sauta. Lienty avait fermé les yeux et n'osait plus les rouvrir. Ce fut l'assistant qui lui annonça que le parachute s'était bien ouvert, de même que ceux des deux compagnons de la jeune femme.

— Ils ont sauté sans hésiter eux aussi, tout de suite derrière elle, en observant le temps réglementaire.

Alors seulement il osa regarder par le hublot, vit que Fleur s'était déjà posée et repliait son parachute. Les deux autres avaient atterri assez loin et un glisseur était allé les récupérer.

— Nous recommencerons cet après-midi. Demain, nous sauterons quatre fois. D'après les anciens manuels, il faut accumuler les sauts pour corriger ce qui ne va pas dans la technique employée. Chacun de nous dira ce soir ce qui peut améliorer la performance. Je pense que la semaine prochaine nous sauterons sur le lieu exact du crash du dirigeavion. Il faut tout de suite préparer le matériel nécessaire qui sera parachuté dans des containers en même temps que nous.

Lienty restait plein d'admiration et de crainte. Il n'aurait jamais cru que la fille de son cousin serait autant attachée à son père. Elle n'avait jamais manifesté une telle affection autrefois, et lorsque sa mère avait disparu, il avait l'impression qu'elle en voulait à Lien Rag, puisqu'elle était restée éloignée de lui fort longtemps. Ce qui le préoccupait le plus, c'était la difficulté future pour récupérer ce trio et éventuellement les survivants découverts dans la carcasse.

Le colonel Sank, contrairement à son appréhension, approuvait totalement cette opération de parachutage, et voyait dans les deux casse-cou volontaires les premiers moniteurs d'un futur corps de paras.

— Vous aviez vous-même eu cette idée, rappela-t-il à Lienty. Je comprends que la présence de cette cousine qui vous est chère vous fasse trembler, mais les essais qu'elle a accomplis avec succès devraient vous redonner confiance. Quand je vois une fille aussi volontaire, je me dis que nous devrions encourager les femmes à s'engager, car là-bas, à Channel Drake, nous aurions bien besoin d'un effectif plus important.

Lienty préférait ne pas répondre. Il ne suivait pas toujours le chef d'état-major dans ses rêveries militaires, et pour sa part souhaitait que Channel Drake ne soit plus jamais l'objet d'un litige. Il pensait déjà à un accord avec Léonora Cabana. Il admettait que son initiative de creuser un canal entre les deux océans avait malmené l'économie de la Patagonie Est, et qu'en échange d'une concession, il ne savait encore laquelle, il pourrait éventuellement ramener la paix dans cette zone.

Ce fut le sergent-chef Algouin qui trouva le moyen de récupérer le trio de paras et les survivants éventuels, après avoir étudié les photographies du terrain. Il vint en faire part à Lienty et à Sank qui tout d'abord trouvèrent sa proposition irréalisable, mais le sous-officier avait tout prévu, y compris cette opposition.

CHAPITRE 24

Un convoi de draisines blindées de la présidence lui ouvrait les voies, sans tenir compte des trains immobilisés. Le chauffeur de son lococar ultra-rapide jonglait littéralement d'un aiguillage à l'autre. Ces draisines blindées autonomes n'hésitaient pas à déplacer des convois entiers de voyageurs, sans tenir compte de leurs protestations, ou bien remorquaient des trains-usines sur des voies de garage abandonnées, voire ignorées, d'où ils risquaient de ne pouvoir se dégager si par hasard le trafic reprenait un jour. Hyponias essayait de garder sur son visage une morgue de ministre, mais cette opération pour lui ouvrir un passage vers la station frontière de Barents lui soulevait le cœur. Dans ces centaines de convois immobilisés, les gens avaient froid et faim. On entendait des cris, des gémissements et surtout les pleurs des bébés et des enfants. Son lococar spécial doublait des trains de marchandises, certains chargés de bétail, de vaches qui meuglaient, de rennes qui réaient. Ce voyage devenait apocalyptique, d'autant plus que des bandes de détrousseurs des rails, surgies on ne savait trop d'où, attaquaient les express et les rapides immobiles. Il y avait toujours eu, malgré l'omniprésence de la Sécurité et la sévérité de la justice, de ces bandes qui pouvaient soudain profiter du moindre ralentissement des embouteillages pour se ruer sur leurs victimes. Elles se servaient de plates-formes à vapeur autonomes, se moquaient bien des priorités qui n'existaient plus, des aiguillages paralysés. Armés de grosses masses, ces truands cassaient les leviers manuels pour libérer une voie, un réseau. Ils fuyaient devant les draisines blindées, tiraient avec des armes à répétition, mais les Aiguilleurs ne pouvaient répondre, de crainte de faire sauter les rails avec leurs missiles. Ils avaient pour mission de conduire en un temps record le ministre de la Recherche scientifique jusqu'à la frontière avec la Compagnie du Consortium, et ils accompliraient leur devoir, même au prix de dizaines de morts s'il le fallait. Très mal à l'aise, Claudion acceptait les boissons que le steward lui proposait et en était à sa troisième ou quatrième vodka. Il mangeait aussi les petits sandwiches disposés sur un plateau. Comment oublier la façon dont Opérasque l'avait traité, le prenant au collet, le couvrant d'insultes, le mettant plus bas que terre, l'accusant de ne pas avoir su négocier avec Louria Finister. Si lui-même avait quelque doute sur l'origine de cette monstrueuse panne, le président, lui, n'avait aucun doute sur la responsable. Il ne pouvait s'agir que de Louria, et c'était à ce moment-là que le Maître Suprême, emporté par la fureur, s'était imprudemment découvert, à la grande frayeur de Claudion.

— Mais on a dit de vous que vous étiez un grand savant, un

astrophysicien de grande valeur et vous ne savez donc pas que Louria Finister a raison, qu'elle a découvert que nos réseaux sont tous détournés par les logiciels biologisés d'Altaï. Mais comme tous les autres vous n'êtes qu'un courtisan sans vergogne. Vous auriez dû lutter contre le politiquement correct qui a cours, et ne pas songer seulement à vous maintenir dans votre place, le cul bien au chaud et la paye généreuse. Vous partagiez sa théorie dans le temps, tout comme vous saviez que Flatty existe et que les Aliens venus sur Terre sont issus de ce satellite animal. Je ne suis entouré que de carpettes comme vous-même. Le seul qui pourrait encore me tenir tête, c'est Bourguine, mais lui aussi a biaisé pour se défilier. Il faut que vous alliez recueillir Harold Kowning là-bas, à Barents Station. Ouais, deux à trois mille kilomètres dans des conditions exceptionnelles et un dilemme pour vous, soit vous réussissez à atteindre cet endroit, quels que soient les obstacles, soit je vous fais descendre clandestinement. Que croyez-vous donc, que j'ai encore quelques scrupules alors que la Panaméricaine tout entière est morte, bel et bien morte si cette Finister persiste à nous emmerder ? Vous trouvez celui qui la baise, vous le lui fourrez dans les bras sain et sauf, et alors peut-être consentira-t-elle à lever cet embargo. Faites-lui toutes les promesses que vous imaginerez et nous les tiendrons, ça c'est sûr, nous les tiendrons. Nous prendrons notre revanche plus tard, quand elle ne s'en doutera pas. Promettez-lui que son chéri sera maintenu à NPST, sans être plus jamais ennuyé par la Sécurité. Vous êtes capable de mener toute cette opération à terme ? Ne lésinez pas sur les moyens et vous garderez peut-être votre poste, mais je ne peux vous le certifier. Du moins vous ne vous retrouverez pas dans un train pénitentiaire avec vingt ans à la clé.

De cette empoignade féroce, Claudion avait oublié les injures, le langage vulgaire, les menaces, pour ne retenir qu'une chose : le président donnait raison à Louria Finister contre tous ses conseillers. Il en avait gardé le secret, mais depuis pas mal de temps, peut-être même depuis toujours, il était convaincu que la brillante astrophysicienne avait raison et qu'elle était la digne fille spirituelle de Charlster. Elle n'était pas la seule à avoir émis cette hypothèse, Harold Kowning l'avait le premier soumise à l'approbation de ses confrères de NPST, et Louria l'avait alors séduit, vampirisé, si bien que désormais elle était l'inventeur en titre de cette réalité. Lui, avait été également convaincu, mais par ambition, par peur, par désir de briller dans un autre domaine, il avait renié sa dignité de scientifique et cette lâcheté se retournait contre lui. Il était perdu aux yeux du seul homme, Opérasque, qui pouvait lui assurer une carrière hors du commun. Il avait déçu ses amis, Bourguine et surtout sa maîtresse, Louria Finister. Le seul qui lui restait était peut-être cet imbécile d'Esquaille et ce fourbe d'Alcibion, âme damnée du président.

Le lococar ralentit, s'arrêta, et il y eut des rafales d'armes, des cris et puis les draisines se servirent de leurs lames pour nettoyer les rails. On ne pouvait

voir ce qui s'était passé, mais les draisines blindées étaient des véhicules anti-émeutes. Et les hommes qui les occupaient étaient redoutés pour leur manque total d'humanité. On disait même que c'étaient des robots habillés en Aiguilleurs, ou bien des clones dépourvus de sensibilité. Le convoi reprit sa route et Claudion refusa de regarder au-dehors. Il entendit le steward et le chef de voiture murmurer avec le pilote, mais ce fut tout. Il se demandait comment Harold Kowning pourrait bien avoir été déjà transféré à Barents Station, le poste frontière, puisque la Compagnie du Consortium était également paralysée. Peut-être s'y trouvait-il depuis quelques jours ? Il ne savait pas avec qui il allait s'entretenir et s'il y avait en échange des propositions qu'il n'avait pas reçues.

Il essaya de s'endormir dans son fauteuil, refusant de rejoindre la couchette qui l'attendait. Il y en avait pour des heures et des heures de ce voyage infernal. Une fois dépassé le cercle polaire, les encombrements seraient plus rares et la vitesse pourrait s'accroître, mais sans indicateur de fiabilité des rails, sans radar, comment les pilotes de draisines blindées feraient-ils pour éviter d'être soudain dirigés, à cause d'un aiguillage bloqué, dans des régions désertiques ?

Il ne se faisait aucune illusion, tout retard lui serait imputé, Opérasque n'ayant pas la possibilité de s'en prendre à ces commandos d'une fidélité à toute épreuve, et s'il fallait faire tomber une tête ce serait la sienne. Il se demanda s'il existait pour lui une lueur d'espoir, une chance de s'en sortir. Pourquoi ne pas solliciter l'asile politique à Barents Station ? Non, ce n'était pas la meilleure solution, car depuis quelque temps, sans qu'il en connaisse la raison, le président Tharbin n'était plus en faveur au gouvernement. On sous-entendait qu'il menait des activités interdites, en infraction avec les ordonnances de la CANYST. Opérasque l'avait fait ce qu'il était, lui avait taillé une Compagnie sur mesures avec les lambeaux de deux autres Compagnies, et maintenant il était déçu par les désirs d'indépendance de ce Tharbin qui ne se montrait pas aussi bon vassal qu'il l'aurait souhaité. Pour une fois il osait la vérité toute nue, le gouvernement d'Opérasque n'était qu'une assemblée de marionnettes sans volonté. Le président dirigeait tout selon son humeur et surtout selon les fulgurances de sa personnalité caractérielle. N'importe quel autre dirigeant aurait été démis et peut-être placé en hôpital psychiatrique. Mais enfin, comment avait-il pu tomber aussi bas et s'introduire dans cette chienlit qui croyait diriger la puissante Panaméricaine et ne faisait que s'agenouiller devant un monstre ?

— Essayez de savoir si nous avons encore de nombreuses heures à rouler de la sorte, demanda-t-il au steward.

Lorsqu'il revint, le steward annonça que le chef de patrouille refusait de répondre. En d'autres temps, imbu de sa fonction, Claudion n'aurait pas

accepté pareille désinvolture qui s'apparentait presque à un soufflet. Mais depuis qu'Opérasque l'avait traité comme un chien galeux, il n'avait plus aucune velléité d'orgueil.

CHAPITRE 25

Maljory avait accepté ses explications, mais Gislake savait que cet ingénieur se méfiait de lui, désormais. En quittant l'épave du dirigeavion, il n'avait pas examiné tous les documents qu'il devait emporter dans cette tentative désespérée pour essayer de rejoindre la station la plus proche.

— J'étais affolé par la crainte d'un incendie, sans réaliser que le carburant se figeait par une température aussi basse. Et puis, lorsque je fus retrouvé par une patrouille et interrogé par la Sécurité, j'ai expliqué que ces documents étaient d'une grande importance. Je ne les avais pas feuilletés, je n'avais pas vérifié s'ils étaient au complet, et maintenant je me souviens que tout ce qui concernait la partie dirigeable était en possession de Lien Rag et de Lienty Ragus. Chacun en détient une copie et il n'en existe pas d'autres... sauf peut-être...

— Sauf peut-être ? demanda Maljory, rigide.

— Ann Suba. C'est elle qui a imaginé le système de déploiement du dirigeable en un temps record. C'est plutôt une physicienne, mais pour certains détails techniques elle avait une extraordinaire vision de ce qu'il fallait faire.

— Cette femme n'est pas dans l'hémisphère Sud. Elle a accepté un poste de direction dans la Panaméricaine et maintenant elle se trouve dans la Compagnie du Consortium des Bonzes, en tant que ministre de la Recherche. Il vous est facile de la mettre en cause, vu son éloignement.

— Mais il y a Lienty, s'exclama Gislake, désespérant de le convaincre. Plus sûrement, c'est dans le dirigeavion que vous trouverez ces plans, dans le coffre que Lien Rag a fait aménager dans sa cabine. Je suis certain qu'ils y sont toujours.

Maljory agita la liasse des autres documents.

— Ceux-là, comment étaient-ils en votre possession ? N'étaient-ils pas également dans ce coffre ou dans celui du chef pilote Keverny ?

— Souvenez-vous qu'une fois touchés par ce missile nous avons effectué un premier amerrissage, espérant effectuer des réparations de première nécessité. Nous avons sorti ces plans qui, comme vous le voyez, décrivent les réacteurs et toute la partie navigation. Puis nous avons décidé de reprendre

l'air, car des remous venus de l'Amazone voisine nous chahutaient trop.

— Kévernny était toujours aux commandes ?

— Non, c'était moi.

— Où était Lien Rag ?

— Dans le salon, écroulé dans un fauteuil, certainement à l'agonie.

— Continuez.

— J'ai déjà répondu à une douzaine d'interrogatoires, fit Gislake avec humeur, et je n'ai jamais varié.

— Je sais, je les ai lus et je les connais par cœur. J'ai une mémoire qui ne m'a jamais trahi.

C'était un homme effrayant sous une apparence assez banale. Il reprit donc son récit.

— J'ai pu arracher l'appareil à cette zone perturbée, mais j'ai compris que c'était une erreur quand j'ai voulu gagner de la hauteur. Mon idée c'était de faire demi-tour une fois à deux mille pieds, et d'aller me poser dans l'estuaire où le *Madam* était à l'ancre. Mais je m'étais fait des illusions sur l'état du dirigeavion et je n'ai jamais pu faire ce demi-tour, les commandes ne répondaient plus. Je ne pouvais plus me poser dans cette Amazone en furie, et si seulement j'avais pu suivre son cours jusqu'à ce qu'apparaisse cette banquise qui la recouvrait à l'ouest... Mais je sentais que je dérivais lentement vers le sud sans pouvoir redresser l'appareil. Ensuite ce fut cette tentative d'atterrissage et le crash, la longue course sous les arbres abattus. Les freins qui ne répondaient plus.

— Vous étiez en compagnie pour quitter l'appareil et fuir ?

— Je suivais Joffran et ses quelques hommes qui ne voulaient pas se rendre. Je me suis laissé distancer et j'ai pris une autre direction.

— Pourquoi prendre les documents plutôt qu'un surcroît de nourriture ou d'équipement ? Pourquoi une telle initiative qui ne peut être un réflexe ?

— J'espérais rejoindre votre... corporation. J'y songeais depuis pas mal de temps, car ce que je faisais ne me convenait plus et j'étais furieux que Keverny soit devenu chef pilote à ma place, surtout chef pilote d'un appareil aussi prestigieux.

— Ça ne colle pas. Nous sommes des Aiguilleurs et pour nous les accords de la CANYST sont une bible que nous respectons au péril de notre vie. Vous

savez ce qu'est cet organisme ?

— La Commission d'Application des Accords de New York Station, qui a pour devise : l'immobilité c'est la mort, la mobilité la vie. C'est cette commission qui a géré durant des siècles la Société ferroviaire.

— Vouloir nous proposer les plans de cet appareil, pour aussi prodigieux qu'il fût, ne pouvait que nous offenser et vous désigner comme traître passible de la peine de mort. Vous ne pouviez pas savoir à l'avance que ces plans étaient susceptibles d'intéresser... nos dirigeants.

— Pourtant c'est un fait accompli. Vous construisez un réseau de quatre voies sous les troncs accumulés en une sorte de masse compacte de bois, avec tous les dangers que cela représente pour récupérer cette épave.

Maljory se contenta de le regarder, et Gislake avait du mal à soutenir la fixité de ses yeux clairs.

— Je pense qu'il y avait un calcul de votre part, que vous emportiez ces documents comme gages de bonne volonté. Dans ce cas vous auriez dû penser aux plans de la transformation en dirigeable. Vous savez que je me suis interrogé souvent sur le dirigeavion. Je l'ai même aperçu deux fois et j'ai pu prendre des photographies. Toujours dans le ciel des deux Patagonie. Une fois, pendant la guerre, une autre il n'y a pas si longtemps. J'ai étudié les nombreux clichés que j'avais pu obtenir, mais franchement je n'ai jamais pu découvrir le secret de ce fonctionnement.

— Il est basé sur la multitude de ballonnets contenus dans l'enveloppe et la rapidité avec laquelle l'hélium est produit. Mais deux réservoirs en contiennent suffisamment sous forme liquide pour que l'enveloppe se gonfle, le temps que les filtres fonctionnent. Il faut aussi dire que ces filtres n'ont cessé d'être améliorés.

— Nous ignorons tout de la liquéfaction de l'hélium. J'ai du mal à croire que vous y êtes parvenus. Il n'y a pas vraiment de scientifiques chez les Ragus ou les Rag, et seule cette Ann Suba avait les capacités requises. Vous avez aussi bénéficié de l'assistance du professeur Charlster quand vous l'aviez fait venir à Lacustra City, en lui procurant de très, très jeunes filles, des fillettes pour ce cochon de pédophile.

— En réalité, c'étaient des prostituées qui se déguisaient en gamines, expliqua Gislake, ce qui n'excuse pas la conduite du vieux savant. Mais par la suite la Caste des Aiguilleurs dirigée par Opérasque lui a fait un pont d'or, n'est-ce pas ? Avec en prime de quoi satisfaire sa triste passion ?

— Vous ne devriez pas émettre de telles réflexions si vous voulez rester

en liberté. Mais n'êtes-vous pas en train de m'égarer avec cette conversation qui se disperse ? Si je vous ai bien compris, vous pensez que lorsque nous atteindrons l'épave du dirigeavion, nous découvrirons tout ce qui a trait au système dirigeable à l'intérieur du coffre que détenait Lien Rag dans sa cabine ? Mais comme vous ne pouvez me certifier que le glaciologue est mort, peut-être a-t-il eu assez de force pour détruire ces plans avant de mourir. Ne comptez pas trop sur la lenteur des travaux pour gagner du temps, car ceux-ci avancent de façon foudroyante, les entreprises ayant découvert des zones très accessibles sous cette couche de troncs et de glace.

— J'espère vous accompagner là-bas quand l'objectif sera atteint. Je suis désolé, mais sans moi, à part de mettre l'appareil en miettes, vous ne trouverez jamais ce coffre !

— Décidément, vous vous voulez indispensable.

— J'ai décidé de rejoindre votre camp et j'essaie de montrer ma bonne volonté, et ce depuis ma première rencontre avec une de vos patrouilles. Vous pouvez me soupçonner de mentir, mais c'est ainsi. Oui, je serai indispensable pour vous montrer également comment replier les ailes, ce qui réduira l'envergure de l'appareil des deux tiers. Indispensable aussi pour dessiner avec vous le hangar secret où il sera réparé, indispensable pour le choix des machines, des matériaux.

CHAPITRE 26

Alors que la date fixée pour le parachutage, sur le site du crash, des trois volontaires, dont Fleur, approchait, Lienty décida de se rendre dans l'estuaire de l'Amazone à bord du *Madam*, pensant qu'il ne serait pas présent pour signer l'ordre de mission. Mais Fleur éventa son stratagème et, furieuse, lui reprocha de la traiter comme une gamine inconsciente.

— Nous devons savoir si des survivants se trouvent encore dans la carlingue. Les derniers tests de gaz carbonique ont été assez significatifs, me semble-t-il.

— Ce CO₂ peut avoir une autre origine que la respiration humaine. Certains appareils, les batteries, en produisent. Et tu ne mentionnes pas les traces de méthane relevées par ces tests qui sont significatives, sans vouloir insister.

— Ne sois pas aussi discret. Méthane, origine organique en décomposition. Donc cadavres ? Ou bien pourquoi pas nourriture avariée ? Tu veux à tout prix voir les choses en noir. Comme si tu appréhendais que mon père soit encore vivant.

Elle se frotta la joue à la suite de la gifle qu'il lui donna et accepta cette réaction.

— D'accord, je l'ai bien méritée, mais jusqu'ici vous n'avez rien fait, je parle de toi et des autres, pour y aller voir. Moi, j'y vais. Nous visiterons l'épave et ensuite, avec le matériel adéquat, nous essayerons d'établir un terrain d'atterrissage grâce à ce glisseur transformé en chasse-neige avec une lame de nivellement.

— Il se fracassera en tombant brutalement sur le sol ! Nous n'avons pas su régler exactement l'équation entre son poids et la taille des parachutes, et nous ne savons pas si ceux-ci s'ouvriront.

— Je peux te garantir qu'ils s'ouvriront, déclara la jeune femme.

Sur le coup, Lienty ne releva pas cette affirmation, car Fleur avait suivi scrupuleusement les travaux de l'équipe confectionnant les divers parachutes, puis leur pliage selon une technique appropriée relevée par le même sergent-chef, Algouin, dans des ouvrages anciens. Parfois, Lienty aurait étranglé ce sous-officier qui montrait autant de zèle pour soutenir la folie de Fleur.

Ce fut au moment où, harnachée, elle montait dans l'hydravion qu'il comprit ce qu'elle comptait faire et se précipita en bas de la passerelle en hurlant :

— Je t'interdis de faire ça. Tu ne peux pas prendre ce risque.

— Faire quoi ? lança-t-elle d'un air innocent dans le rugissement des moteurs.

— Sauter en même temps que le glisseur.

— Au revoir, à bientôt.

L'escalier se replia d'un coup et il dut s'écarter pour que l'appareil puisse évoluer, il n'avait pas eu le courage d'accompagner la fille de son cousin sur la zone de saut. Il tourna même le dos à l'hydravion qui s'envolait et alla reprendre la draine pour rejoindre son quartier général.

Durant le voyage, il lut le dernier rapport de l'hydravion de surveillance nocturne. Les détecteurs de cet appareil établissaient que les travaux des Aiguilleurs en direction de l'épave progressaient de façon foudroyante. Les dirigeants ne rencontraient pratiquement pas d'obstacles. C'était comme si les troncs d'arbres fauchés par les ouragans s'étaient emmêlés de façon à laisser libre, en dessous, un espace suffisant pour que des trains puissent y circuler sans inconvénients. Le rapport se terminait sur un pronostic : à ce rythme il ne faudrait plus que huit jours au groupe de reconnaissance pour atteindre le dirigeant, du moins ce qui en restait, et les quatre voies d'accès seraient terminées ensuite entre trois et cinq jours. Fleur et ses deux compagnons risquaient fort d'être surpris par la venue de la patrouille des éclaireurs. Ils étaient prévenus de ce danger possible, étaient armés, mais un affrontement n'arrangerait pas le sort des éventuels rescapés, donc celui de Lien Rag. Lienty pensait qu'il aurait fallu former un plus grand nombre de parachutistes pour encadrer ces trois audacieux. Il y avait aussi ce projet d'établir un terrain d'atterrissage pour les hydravions. Le moteur du glisseur-niveleur résonnerait dans ce silence total, et la patrouille de reconnaissance risquait de le percevoir bien avant d'être sur les lieux. Il avait d'autres soucis avec les commandos : que le Conseil du Tabernacle allait retirer sous peu. Ces vénérables personnes avaient accordé un sursis qui s'achèverait avant la fin de la semaine, et Lienty se demandait si les volontaires recrutés aux Kerguelen les remplaceraient avec la même efficacité. Il y avait aussi les supplétifs qui avaient déjà fourni un contingent de deux cents hommes décidés à se battre contre les Aiguilleurs. Seulement, aux dernières nouvelles, la Caste ne cessait de masser des troupes sur une longue ligne de combats nord-sud, et lorsque celles-ci passeraient à l'attaque plusieurs positions risquaient d'être submergées, même si les hydravions bombardaient les assaillants.

Dès son arrivée il en discuta avec Sank et, à l'appui du rapport qui laissait entendre que les quatre voies en construction seraient achevées sous peu, fallait-il reprendre l'offensive dans certains secteurs ? Sank n'était pas, opposé à cet abandon du statu quo et avait déjà établi des plans d'attaque. Il pensait enfoncer l'aile sud pour contourner la Station Y et tenter de s'emparer du tronc commun, ce gros réseau qui dispatchait ses voies secondaires dans toutes les directions.

— Nous enverrons les supplétifs... Ne me regardez pas comme si je faisais acte de racisme par cette décision. Ce sont leurs chefs qui m'ont demandé de les mettre en tête des futures offensives, car ces recrues veulent en découdre avec les Aiguilleurs, leur démontrer qu'ils savent se battre eux aussi et remporter des victoires. Et j'estime que ce serait excellent pour démoraliser la Caste. Imaginez que ces gens dépenaillés, nous n'avons pu les habiller tous, même pas les chausser décentement, réussissent à vaincre et à mettre en déroute les soldats entraînés de Lascasas, et vous saurez quel retentissement s'ensuivra dans tout l'hémisphère Sud. Parce que les Néos qui observent la situation et transmettent des informations à leurs supérieurs et à leurs trois émetteurs principaux, celui d'Alone-Vatican, de la Nouvelle-Amsterdam et de Magellan Station, raconteront comment la Caste a subi une fois de plus une débâcle lamentable. Les répercussions politiques seront considérables. Léonora Cabana n'osera plus bouger contre le Channel Drake et même commencera à se rapprocher des Kerguelen. Liensun aura les échos de ces bouleversements et il est à souhaiter qu'il en tire profit.

Tout comme Lienty, Sank doutait que le fils de Lien Rag ait subitement changé au point de se conduire en véritable chef de gouvernement. Mais l'un comme l'autre manquaient d'informations sur ce qui se déroulait en ce moment aux Kerguelen. Lienty avait des nouvelles de Yeuse grâce aux Simone et à leur puissance radio, mais Yeuse elle-même ne savait pas grand-chose de l'archipel.

Lorsque l'hydravion envoya un message codé comme quoi les parachutages s'étaient déroulés sans ennuis majeurs, Lienty soupira de soulagement, offrit une tournée de vodka à l'état-major qui venait de se réunir pour étudier les plans de la future contre-attaque.

Il fallut attendre le retour de l'appareil pour qu'au rail-phone, Lienty en sache un peu plus. Comme prévu. Fleur avait sauté avec le glisseur, avait effectué l'ouverture des parachutes et réussi à s'éloigner du véhicule, se balançant dans les airs avant d'ouvrir le sien. Ses deux compagnons déjà au sol avaient réceptionné le glisseur et empêché que le vent qui se levait n'emporte le Carminale, en soufflant dans le parachute comme dans une voile. Ensuite, ils commencèrent de forer la couche de glace pour trouver un passage parmi les troncs accumulés.

Le trio allait se trouver confronté à la tâche la plus difficile et peut-être à un obstacle infranchissable, si les arbres ne laissaient aucun passage. Il y avait tant d'aléas dans cette tentative de sauvetage que Lienty ne pouvait croire à sa réussite, ni même à une réussite partielle. Depuis qu'il dirigeait ses commandos, il s'était quelque peu imprégné de cette psychologie militaire qui voulait qu'on ne passe à l'attaque que si l'on était sûr de pouvoir emporter la victoire. Mais il n'oubliait pas que certaines actions désespérées, défiant la logique et le destin, avaient été couronnées de succès.

CHAPITRE 27

Vorgine ne décolerait pas à cause de l'ordre du jour de l'Assemblée. C'était celui que Liensun avait réussi à faire admettre par Carminale, après des discussions laborieuses et pour finir une offre chiffrée au vieux profiteur. Liensun s'engageait à obtenir de la Vaticane une prime secrète de quatre cent mille océanos. Il n'avait eu que ce moyen de décider cette crapule, mais il s'en souviendrait et avant de remettre cette somme au président de l'Assemblée, il photocopia tous les billets de dix mille océanos. Carminale, qui se réjouissait, ne savait pas qu'il venait de signer son arrêt de mort politique, et que Liensun ne le laisserait jamais plus se représenter aux élections. Kerchinian vint le trouver pour étudier avec lui les côtés positifs de l'accord conclu avec les Néos et particulièrement la banque du Vatican.

— Difficile pour mon groupe d'accepter qu'un suppôt de L'Église néo vienne fourrer son nez dans nos affaires publiques. Partout où ils sont installés, ces foutus nonces se mêlent de tout, interviennent contre le divorce, l'avortement, les contraceptifs, la majorité à seize ans et pas mal d'autres choses, ils ont même essayé, dans les petites îles de l'océan Indien, de faire rallonger la jupe des filles et d'obliger les hommes à ne plus jamais porter de shorts.

— Bah, avec le refroidissement ce sera plutôt positif, non ? essaya de plaisanter Liensun, mais Kerchinian n'avait pas envie de rire, il admettait que la SOFEK allait offrir de nombreux emplois dans les mois à venir grâce au prêt de la Vaticane, mais ils voteraient, lui et ses amis, contre la nonciature.

— Je ne voudrais pas intervenir dans les questions familiales, mais votre père a toujours été farouchement contre.

— C'est exact, mais je devais revenir avec un acte spectaculaire. La reprise du trafic ferroviaire était ce qui me restait à faire de plus immédiat. Il ne faut pas que vous oubliiez que les matières premières seront bientôt libérées par Léonora Cabana, et que les ateliers Chalazy vont pouvoir assurer les nombreuses commandes en souffrance depuis des mois. Les armateurs chinois attendent des centaines de glisseurs. Les Néos vont obtenir de la Patagonie Est la fin de l'embargo. D'ici un trimestre, Chalazy embauchera de nouveau et dans de grandes proportions. Pour vous maintenir aux élections, vous avez besoin des voix ouvrières et vous le savez bien. Vous les aurez. Vous interviendrez pour que des conventions salariales soient signées. Chalazy va aussi se reconvertir en partie dans la construction de matériel

ferroviaire. Ce qui offrira des possibilités encore plus grandes à la main-d'œuvre.

— Il faudrait que vous donniez aux familles des nouvelles des engagés volontaires partis en Amazonie. Elles s'inquiètent fort et parmi ces garçons certains étaient mariés et pères de famille. N'envisagez-vous pas une aide aux épouses, aux enfants ?

— En échange, pourquoi ne vous abstiendriez-vous pas pour la nonciature ?

— Non, impossible, mais nous pouvons faire un effort sur d'autres questions.

— Nous allons augmenter les impôts sur les revenus. Là, vous serez d'accord, mais nous voudrions aussi augmenter les péages pour les passagers des îles. Ce service de bateaux devient de plus en plus risqué à cause des glaces. Nous devons utiliser un brise-glace pour ouvrir les chenaux jusqu'à la mer libre et ça coûte cher. Bientôt, d'ailleurs, nous construirons un réseau intérieur de tramways.

— Nous ne pouvons voter une modification des péages.

— Les gens s'équipent en glisseurs de bas de gamme et ils encombrent ces barges plates que nous mettons en service.

— Nous ne voterons qu'une augmentation modérée.

— Vingt pour cent.

— Jamais de la vie ! Nous nous résignerons pour du dix.

Liensun retint un sourire. C'était exactement le taux qu'il désirait. Kerchinian dut s'en douter, car il lui jeta un regard noir puis eut un haussement d'épaules.

Donc, Vorgine ne décolérait pas et en tant que vice-présidente menaçait de mettre les pieds dans le plat. Comment avait-elle su que Carminale avait touché de l'argent des Néos, il l'ignorait, et elle menaçait de faire des révélations dans une prochaine interview.

CHAPITRE 28

Depuis que les ordinateurs de la Locomotive lui avaient appris que Fleur et deux autres personnes avaient été parachutées en pleine forêt amazonienne, Kurty ne pouvait trouver le sommeil. Il se relevait sans cesse pour allumer ses écrans, essayait d'avoir d'autres informations, mais celles-ci ne viendraient que plus tard. Les renseignements provenant de capteurs de toute nature, des espions des échanges radio informatisés, téléphonés par le rail, étaient regroupés, analysés, synthétisés. Comme le lui avait expliqué un des ordinateurs, il suffisait parfois d'une banale conversation pour en déduire des informations importantes.

Il devenait fou à la pensée que son amie prenait de tels risques pour retrouver son père, et par déduction en venait à son propre cas. Lui aussi avait peiné pour retrouver son géniteur et en définitive il ne s'en réjouissait pas. Il en arrivait à regretter d'avoir renfloué cette locomotive. Surtout depuis qu'il savait qu'elle aurait pu sortir de l'eau sans son aide, mais que c'était la volonté de Kurts le pirate de faire venir son fils dans l'île de Palauan pour faire ce travail épuisant.

Il disait détester Lien Rag, depuis que ce dernier l'avait privé de son baleinier la *Salamandre* pour la confier à son second, Grathe. Il ne pouvait pardonner cette décision humiliante de faire de lui le capitaine d'un vulgaire transporteur de fuphoc, selon un itinéraire qui ne variait jamais. Lui qui était fait pour la haute mer, les affrontements avec les énormes cachalots, de l'espèce de ceux qui plongeaient à plus de mille mètres pour attaquer les calmars géants et aussi pour traverser la Ceinture de Feu dans une eau froide. Oui, il le détestait, mais Fleur adulait son père et il admettait qu'elle avait de bonnes raisons pour cela. Dès lors, en attendant de ses nouvelles sur ces exploits, il réfléchit sur sa propre identité, sur Kurts, sur cette momie intacte qui gisait sur son catafalque dans le mausolée spécialement aménagé pour le mort.

Sans trop savoir pourquoi, il se dirigea vers ce lieu sacré et y entra. Une lumière mauve l'éclairait et il resta près de la porte à observer le visage sévère de Kurts. Comme chaque fois qu'on pénétrait là, une musique religieuse se fit entendre, le *Requiem* de Fauré, cette fois.

Il finit par avancer à petits pas glissés, jusqu'à toucher le couvercle de verre. Il étudia le visage de son père avant de lui poser la question :

— Est-ce que Lien Rag t'a rejoint là où tu te trouves ? Comme vous étiez amis et apparteniez à une génération de rebelles, je pense que s'il est mort vous vous êtes retrouvés quelque part. Lorsque vous étiez dans le Bulb tu t'es occupé de lui durant le temps de sa folie. Tu avais plus que de l'amitié pour lui, un véritable amour. Lien Rag n'est plus tout jeune et comment peut-il encore trouver la volonté de se lancer dans des aventures pareilles et y entraîner, sans l'avoir voulu, sa fille Fleur ? Vous êtes des mystères tous les trois, mais peut-être en suis-je un également pour vous.

Il attendit en vain une manifestation quelconque, même la plus discrète, la plus banale. Alors, il fit glisser dans son logement la porte du sanctuaire, sans quitter des yeux le catafalque. Il allait refermer lorsque la voix de Mylord chuchota depuis le fond de ce compartiment. Il s'immobilisa.

— Votre père, Kurts, n'attendait rien d'un dieu ou de plusieurs. Il ne croyait pas à une vie éternelle accordée par ces êtres virtuels.

Kurty regrettait de n'avoir rien pour enregistrer cette voix particulière. C'était la voix de Mylord, mais comme électrisée par une émotion subtile.

— La vie éternelle de Kurts le pirate est liée à la pérennité de cette locomotive. Un pacte ancien les unit. Le renflouement n'a pas été décidé unilatéralement, mais en accord total. À quoi bon que l'un ou l'autre survive, si le second ne peut l'accompagner dans cette résurrection ?

Kurty tressaillit, car pour la première fois la voix synthétique parlait de résurrection. Jusque-là Mylord n'avait jamais consenti à donner quelque lueur sur le mystère qui entourait son père. Même s'il s'agissait d'un lapsus, il était révélateur de la présence d'une certaine mémoire immédiate, ce qui ne se concevait pas chez un robot vocal.

CHAPITRE 29

Comme les radars extérieurs ne fonctionnaient plus, Louria avait prévu des observateurs installés sur une galerie de la coupole à l'intérieur, observant l'horizon circulaire avec des oculaires puissants. Et vers six heures du soir, avec le printemps nordique les jours s'allongeaient de façon toute relative, ce gardien signala l'approche de plusieurs véhicules aux phares allumés.

— Des draisines blindées fonctionnant à l'huile. Je pense qu'il s'agit de commandos spéciaux de la Sécurité.

Sans attendre, Louria donna l'alerte.

— Le pouvoir a décidé d'employer la manière forte et ces forces spéciales vont dans quelques minutes envahir le train-observatoire. Que chacun rejoigne le poste qui lui a été assigné ce matin même, lorsque nous avons discuté de l'éventualité d'une telle attaque.

Peu après, Roggerly pénétrait dans son bureau, l'air furieux.

— Six seulement, six sur les quatorze qui avaient juré de résister.

Louria eut un sourire blasé, elle s'y attendait. Depuis les compartiments de service arriva un message sur le circuit intérieur autonome :

— Nous, travailleurs du train-observatoire de NPST, déclarons ne pas être concernés par les mots d'ordre de la directrice Louria Finister, en foi de quoi nous affirmons notre souci de la légalité et de fidélité aux lois de la Panaméricaine.

— C'est complet, fulminait Roggerly.

— Je vais leur ouvrir, fit soudain Louria, inutile de les laisser fracasser le sas.

Elle se heurta au fauteuil de Jane Marwell qui ne put freiner. Louria aperçut une carabine à répétition de type ancien sur ses genoux.

— La bagarre commence ? s'enquit l'astrophysicienne. J'en suis.

— Non, je vais leur ouvrir.

— Mais nous avons décidé...

— Six sur quatorze ont répondu à l'alerte donnée et le personnel non scientifique se prononce pour la légalité panaméricaine. Alors, à quoi bon ?

— Je vous suis. Qu'une de ces brutes ne s'avise pas de vous bousculer. Je lui envoie le contenu du chargeur dans les tripes.

— Non, laissez l'arme ici, ce serait de la provocation.

En même temps qu'elles, arrivait une délégation des services avec le chef électricien en tête. Tous affichaient un badge avec le portrait d'Opérasque. Louria ignorait qu'il en existait un.

— Retournez à vos casseroles et à vos disjoncteurs, cria-t-elle, si quelqu'un doit leur ouvrir ce sera moi.

— Vous êtes une traître, cria une voix de femme à bout de nerfs.

Ils s'immobilisèrent cependant pour qu'elle se dirige vers le sas dont les stores en acier étaient baissés depuis la veille. Elle dut les manœuvrer à la main car leur fonctionnement dépendait du secteur électrique et non du courant clandestin.

Surprise, elle ne vit que deux silhouettes devant le sas, toutes deux en combinaison isotherme de haute isolation, mais sans le moindre signe distinctif. Pas de militaires ni de policiers. Elle ouvrit le sas manuellement et les deux inconnus entrèrent tandis qu'elle refermait la porte extérieure. Aussitôt le plus grand se débarrassa de sa cagoule.

— Harold, s'exclama Jane Marwell, Harold Kowning, c'est bien toi ?

Louria restait muette, effrayée, ne comprenant pas jusqu'à ce que le second personnage montre son visage. Claudion Hyponias, le visage défait, les yeux égarés, ne regardait directement personne.

— Voilà, dit-il, j'ai accompli ma mission. Je devais aller chercher voyageur Kowning à Barents Station, et c'est chose faite. Le président vous certifie que jamais plus votre ami ne sera poursuivi pour ses origines. Nous désirons simplement savoir combien de temps va durer cette paralysie générale des systèmes informatiques. Pour aller jusqu'à Barents et revenir jusqu'ici nous avons dû nous frayer un passage en force. Des trains complets ont été renversés, des aiguillages rétifs sabotés pour que la voie nous soit donnée. Je n'ose pas ajouter que de nombreuses personnes doivent être mortes ou blessées. Mais pour effectuer ces deux mille kilomètres c'était la seule façon, m'a certifié le chef des forces spéciales. Et celles-ci n'ont pas lésiné sur la violence, je peux vous le certifier.

Il se tut, secoua la tête puis parut vouloir sortir pour rejoindre son

véhicule.

— Un instant, Claudion. Tu retournes à SLST ?

— Maintenant que la voie a été ouverte dans la fureur et les cris à l’aller, nous ne perdrons plus de temps. Nous serons là-bas dans cinq, six heures. Nous avons la priorité sur tout le grand réseau nordique. Du jamais vu dans toutes l’histoire de la Compagnie. Ça fera date, on en parlera des générations durant.

— Tu diras à Opérasque que je veux une déclaration publique reconnaissant que des logiciels biologisés existent sur Altaï, et que depuis longtemps ils ont court-circuité les nôtres. Jamais les Aliens venus de l’espace ne se sont livrés à des actes de terrorisme. Prends des notes, sinon tu ne te rappelleras pas tout ce que j’exige.

— Louria, murmura Harold, ma libération a été acquise à un prix tel que je préférerais être conduit dans un train concentrationnaire. Tu ne peux exiger que le président aille encore plus loin.

— Elle s’est toujours montrée insatiable, murmura Claudion, dans tous les domaines. Je n’ai pas besoin de recopier ce que tu exiges, je m’en souviendrai parfaitement. Je te souhaite un avenir meilleur, si tu parviens à oublier dans quelles conditions tu as obtenu ce que tu voulais. Peut-être vas-tu me remplacer à la tête de ce ministère. Moi, je suis hors course maintenant.

Il sortit et disparut bientôt dans le crépuscule. Les draisines blindées avaient éteint leurs phares pour économiser le carburant. Elles devaient encore rentrer à SLST, et faute d’alimentation électrique les postes de service ne pouvaient distribuer de carburant.

Harold se retourna vers l’extérieur, comme s’il avait décidé de suivre Hyponias, puis se résigna et pénétra dans le hall. Les manifestants arborant le badge d’Opérasque s’en allaient eux aussi en silence. Deux, trois se retournèrent pour leur jeter un regard étrange. Leur directrice leur inspirait une terreur diffuse. Jane Marwell fit pivoter son fauteuil et à l’aide de ses mains fit tourner les roues, ses batteries étant épuisées. Louria n’avait pas eu un seul élan vers Harold. Sa victoire la laissait choquée, abattue, mais elle faisait face avec orgueil. Harold avait parlé de trains bousculés, de gens morts ou blessés mais elle ne voulait pas s’y attarder. Son ex exagérait certainement le tableau. Elle rejoignit son bureau, son fauteuil, attendit mais Harold ne l’y avait pas accompagnée. Il avait dû rejoindre sa cabine.

Elle estimait qu’elle resterait seule pas mal de temps, que ses plus proches allaient hésiter à se réunir pour commenter les déclarations d’Hyponias, mais ils finiraient par le faire, car c’étaient des intellectuels qui ne pouvaient se

passer de discussions, de colloques, de séminaires, d'apartés au besoin. Une prise de position individuelle leur répugnait le plus souvent, même si la plupart avaient des caractères bien trempés. Ce n'étaient pas des suiveurs, mais une opposition même musclée, virulente, leur paraissait indispensable pour s'affirmer. Cependant elle se trompait. Quelqu'un grattait à sa porte et Roggerly entra avec une bouteille de vodka et des gobelets en carton. Il déposa le tout sur son bureau, attira le fauteuil des visiteurs, s'y laissa choir et attendit.

Au bout d'un moment il se mit à monologuer un peu au hasard. Il se racontait une sorte d'histoire décousue mettant en scène un président qui n'avait su décider que des actions sanglantes, alors que la négociation était toujours possible. Il poursuivait en citant de nombreux méfaits d'Opérasque dans la répression de manifestations, d'émeutes, de revendications sociales. Il avait même, à une époque, décapité la corporation de la Manu pour quelques mouvements d'humeur de celle-ci.

— Il a réussi à persuader l'opinion publique qu'il est prêt à tuer tout le monde pour démontrer qu'il est dans la logique du pouvoir, et les gens préférèrent la boucler, se laisser manœuvrer, accepter le pire plutôt que d'encourir la mort. Il fallait s'attendre à ce qu'il envoie des forces spéciales, des draïnes blindées très sophistiquées pour ouvrir une voie jusqu'à Barents Station, la ville frontière où la police de Tharbin devait extradier Harold. Quoi que vous ayez décidé, il se serait arrangé pour qu'il y ait des heurts, des morts, du sang. Ainsi tout ce que vous pourriez accomplir de pur, de normal, serait entaché par le souvenir des victimes que votre demande a causées plus ou moins directement. C'est ça son habileté diabolique. Pour lui personne n'est honnête, tout le monde est corrompu, tout le monde a le goût du sang, aime donner la mort et personne ne lui arrachera cette pensée désastreuse. Ce que vous avez fait est ce qu'il fallait faire. Vous n'avez rien exigé. Hyponias seul vous faisait chanter avec comme otage Harold. Vous vous deviez de démontrer à l'opinion publique que les circuits électroniques d'information, de travail, je ne peux énumérer toutes leurs fonctions, sont gangrenés par une force extérieure. Vous ne pouviez vous abstenir de le démontrer. Vous êtes une femme qui pense dans le fond d'elle-même qu'un être humain ne peut être tout à fait mauvais. Vous avez cru qu'Opérasque se rendrait à vos arguments et négocierait comme tout être de bonne foi.

— Pour que Claudion apparaisse aussi bouleversé, lui qui est volontiers cynique, c'est qu'il a assisté à une chose particulièrement horrible. Et même si c'était sur le chemin du retour, Harold à son tour a pu constater dans quelles conditions ces commandos étaient venus le chercher pour le conduire ici. Je ne pense pas qu'il pourra oublier et accepter sa liberté.

Puis ce fut Jane Marwell qui revint, honteuse d'avoir cédé à un réflexe de

rejet lorsque Louria, sans un mot de regret, avait exigé d'autres conditions d'Opérasque, alors qu'elle savait qu'avant minuit la paralysie générale disparaîtrait.

CHAPITRE 30

Les bombardements de plusieurs îlots de fortifications Aiguilleurs commencèrent dans la nuit, et bien avant l'aube les Carminale se glissaient dans l'obscurité, autoguidées par des schémas électroniques mis au point depuis plusieurs jours. Des volontaires avaient déroulé, entre minuit et six heures du matin, des rubans magnétiques de plusieurs kilomètres de long. Ne pouvant approcher des lignes ennemies, ils avaient utilisé des traîneaux miniatures propulsés par un gaz comprimé, auxquels ils avaient attaché les rubans. Le parcours à effectuer avait tenu compte du terrain et de la quantité de gaz nécessaire. En face, les Aiguilleurs avaient dû entendre le sifflement de ces engins minuscules, mais lorsque le jour était revenu ils n'avaient pu les découvrir, tous ayant basculé dans des trous de la glace. Quelques rubans, de ce fait, n'avaient pu être totalement déroulés, mais ceux qui l'étaient suffiraient pour les glisseurs de reconnaissance que les lourds fourgons suivraient.

Et ce plan réussit. Sans vraiment combattre, il n'y eut que des échanges de tir d'armes personnelles. Les Aiguilleurs, voyant arriver sur eux ces véhicules se balançant sur coussin d'air, furent pris de panique et leurs trains planqués dans des ravines les emportèrent loin de là. L'offensive se poursuivit avec des supplétifs animés d'un désir de vengeance. Ces hommes mal protégés du froid, certains n'ayant que des chiffons ficelés aux pieds, se ruaient vers les retranchements avec une fureur impressionnante et ce fut dans la deuxième partie de cette contre-attaque, qui se poursuivit la nuit suivante à la lueur des projecteurs, que les faubourgs de la station Y furent contournés et pris sous le feu des lance-missiles. Mais depuis le ciel, un des deux hydravions veillait à ce que la gare centrale de la station, d'où partait le matériel de ce réseau sous-forestier, ne fût involontairement atteinte.

Les commandos professionnels qui suivaient les supplétifs n'en revenaient pas de l'ampleur de cette progression et eux, qui parfois se moquaient de tous ces habitants de la région d'une pauvreté excessive, les regardèrent d'un autre œil. Et plus tard cette première victoire de ces volontaires en loques eut une autre conséquence. Les caciques de la région demandèrent à Lienty toute liberté pour former une armée indépendante. Les volontaires affluaient chaque jour par centaines et seraient des milliers en quelques semaines. Les Aiguilleurs, même s'ils reprenaient du terrain, devraient compter avec eux et jamais plus ne pourraient exploiter sauvagement l'économie et les travailleurs du coin.

Lienty attendait avec impatience la fin de ces combats libérateurs, pour disposer enfin d'un des deux avions et l'envoyer sur les lieux du crash du dirigeavion. C'était le seul moyen d'avoir des nouvelles de Fleur et de ses compagnons, aucune relation radio ne pouvant être envisagée avec cette reconnaissance Aiguilleur qui se rapprochait sans faillir.

Autre répercussion de la victoire des supplétifs sur les Aiguilleurs, des émeutes qui se déroulaient dans l'ouest et tout le long du tronc commun. On parlait de sabotages des voies et les observateurs purent constater un ralentissement sérieux du trafic ferroviaire.

Les commandos de Centdix ne cachèrent pas leur amertume d'avoir été tenus à l'écart de cette épopée victorieuse, mais comme l'expliqua Lienty au garçon, l'état-major avait jugé dangereux de faire appel à eux, alors qu'ils devaient quitter les combats dans trois jours.

— Nous ne pouvions courir le risque de morts ou de blessés, alors que vous allez retrouver une vie plus paisible à bord de la *Chimère*. Le Conseil du Tabernacle nous aurait reproché cette initiative.

La mort dans l'âme, Centdix reconnut la justesse de cette mise à l'écart.

— Nous nous préparons et rejoindrons IQ Station pour embarquer dans vos hydravions.

— Cela prendra du temps pour effectuer le trajet jusqu'à votre navire qui a fui la zone des glaces. Nos appareils sont accablés de missions diverses, missions de bombardement, d'observation, de surveillance, et j'attends avec impatience que l'un d'eux aille survoler la forêt détruite, pour tenter de savoir comment ma cousine et ses deux compagnons se débrouillent.

— J'aurais aimé les accompagner pour aller au secours de Lien Rag.

Lienty n'y prêta pas tout de suite attention, alors que la voix de Centdix était émue.

— J'ai toujours pensé que Lien Rag était mon père naturel. Vous vous souvenez de ce marché, lorsque votre cousin ayant besoin d'huile pour sa vedette avait accepté que l'équipage féconde des femmes simone, afin d'échapper à la malédiction du nanisme ? Nous étions en pleine régression physique et mentale, nous mesurions les périodes selon les centimètres perdus. Il y avait la période des soixante-dix après celle des quatre-vingts, et nous en étions à celle des soixante. Tom-Tom en est le représentant.

Lienty restait silencieux. Lien Rag disait n'avoir pas participé directement à cet étrange marché, laissant ses matelots libres.

— Ma mère, qui est morte, m’a toujours dit que c’était mon père. Normal qu’une mère veuille faire croire à son enfant qu’il était le fils de l’un des hommes les plus prestigieux du monde.

Vrai ou non, Lienty éprouvait de la pitié amicale pour ce garçon qui, rempli d’orgueil, pouvait se montrer très désagréable.

Lorsque l’état-major fit le bilan de ces deux journées de guerre, le colonel Sank exalta le courage des supplétifs, mais gâcha tout en laissant entendre que les volontaires venus des Kerguelen ne s’étaient guère montrés à la hauteur. Ce qui entraîna la réaction véhémence de leur officier instructeur.

CHAPITRE 31

Cette fois, Movane avait la certitude que le sphale avait pris la direction du désert de Gobi. Dès que la paralysie informatique s'était soudainement dissipée comme par enchantement, il avait volé une draisine et avait réussi à rejoindre la frontière avec la Compagnie de Tharbin, sans se faire arrêter. Il avait abandonné là son véhicule, avait certainement pu embarquer dans un train de marchandises. Elle se demandait comment il pouvait passer inaperçu avec sa silhouette de gros cafard sur deux pattes, avec ces élytres chitineuses protégeant des ailes diaphanes d'une grande beauté.

Césaire n'était pas très satisfait de ce départ, car il n'avait plus à sa disposition les indications de Zixiss sur la navette spatiale et ses cours n'étaient plus aussi bien nourris de détails. Ce fut lui qui rapporta cette rumeur selon laquelle le train-observatoire de NPST était à l'origine de ce sabotage informatique.

— La directrice, Louria Finister, est une femme terrifiante paraît-il, doublée d'une dévoreuse d'hommes. Depuis longtemps elle défie le président Opérasque et a encore remporté cette manche. Elle aurait fait de la sorte libérer son amant du moment.

— D'ordinaire, s'irrita Movane, tu détestes ces ragots. Ces ingénieurs que tu as comme élèves sont jaloux du génie de cette femme.

— Pas la peine de monter sur tes grands chevaux. On dit que le président s'adresserait à la Compagnie ce soir, pour donner des explications sur cette paralysie générale des activités de la Panaméricaine.

Le même jour, elle rencontra Bourguine, qui savait que le sphale voletait depuis quelque temps au-dessus de l'observatoire, et lui demanda ce qu'il était devenu. Elle prétendit n'en rien savoir. Pour changer de conversation, elle lui demanda ce qu'il pensait de Louria Finister que les rumeurs accusaient d'être une sorte de démon.

— C'est la meilleure scientifique actuelle, reconnut-il sans hésiter, et dans son domaine d'astrophysicienne elle est supérieure à tous. Je le reconnais bien humblement.

— Elle aurait provoqué cette panne gigantesque ?

— Pour prouver que ses théories étaient exactes.

— Pour libérer son amant, dit-on.

— C'est une jeune femme qui ne craint rien, mais cette fois son coup d'éclat risque de ternir sa réputation. Il ne faut pas trop jouer au plus fin avec notre président actuel qui a toujours des réactions excessives.

— Vous avez été son conseiller scientifique, remarqua-t-elle sans le ménager.

— Je ne voulais pas pourrir dans une cellule après avoir fui les installations du Gouffre aux Garous.

— Je ne vous ai jamais demandé si vous étiez réellement alien ?

— Non, je suis un Terrien.

— Mais pourquoi comploter contre le pouvoir et rejoindre ensuite mes compatriotes ?

— Par esprit de contradiction, parce que je suis un anarchiste tendance nihiliste, et que cette société ne me plaît vraiment pas. Je reconnais que je me suis quelque peu calmé, et que j'accepte plus volontiers qu'avant ces responsabilités. Il faut dire que je suis un passionné d'astrophysique.

— Votre indulgence envers la Finister vient-elle d'un secret désir amoureux ?

— C'est une jolie femme, mais dois-je vous le répéter, c'est vous que j'aime vraiment. Je sais que je n'ai aucune chance, mais que vous soyez en ce moment chez moi, dans cet observatoire, me ravit. Mais si je le pouvais je me débarrasserais bien de votre superbe Noir. Je reconnais qu'il est beau, intelligent et que je suis vieux, décati et sans charme particulier.

— J'aimerais rencontrer cette Louria Finister. Pourquoi, je n'en sais trop rien, mais sa violence me fascine. Elle a pris des risques insensés avec cette panne générale et pourtant je suppose qu'elle assume.

— Je ne l'ai pas encore appelée. Avec le retour des communications j'avais énormément à faire. Je vais attendre un peu avant de lui parler.

CHAPITRE 32

Fargo, véritable contorsionniste, avait réussi à se glisser entre deux énormes troncs d'arbres encore entortillés dans leurs lianes, leurs feuilles gelées qui craquaient, voire explosaient quand on les écartait. Teddy, plus costaud, ne pouvait le suivre et se chargeait de tout le matériel. Fleur s'occupait de tracer leur itinéraire, de crainte d'avoir à faire demi-tour. Ils s'étaient déjà égarés toute une longue journée dans un endroit particulièrement obscur.

Ils avaient assez facilement creusé la couche de glace, là où elle ne faisait qu'un demi-mètre. Ils ne l'avaient fait qu'une fois aménagé et balisé le futur terrain d'atterrissage pour un des hydravions. La Carminale profileuse avait bien rempli son office et maintenant elle était dissimulée dans un abri de glace.

Fleur calculait qu'ils n'étaient qu'à cinq, six mètres de la surface et que le jour devenait de plus en plus glauque. Ils évoluaient dans une atmosphère marine, en quelque sorte. Parfois l'air était épais, mais ces arbres gelés paraissaient diffuser de l'oxygène, car d'un seul coup ils se sentaient un peu ivres.

Il faut que tu nous trouves un autre passage, criait Teddy à l'adresse de Fargo. Nous pourrions passer, nous peut-être, mais pas le matériel.

— Il faut aussi prévoir le retour, ajouta Fleur. Si jamais nous transportons des blessés avec le brancard, il nous faudra des itinéraires parfaits.

Elle essayait de savoir combien de mètres les séparaient du dirigeavion grâce à un analyseur de gaz bricolé sur un altimètre. Un travail effectué par l'équipe technique qui accompagnait les commandos. Elle obtenait une fourchette tellement extravagante qu'elle préférait ne pas en parler à ses compagnons. Lorsqu'ils auraient atteint un niveau inférieur, elle utiliserait un radar magnétomètre pour avoir un chiffre plus précis.

Fargo put leur trouver un autre passage et ils eurent ensuite l'impression d'effectuer une grande descente, mais en réalité ne parcoururent qu'une dizaine de mètres avec des efforts soutenus durant quatre heures de temps. Épuisés, ils décidèrent d'arrêter pendant au moins six heures.

Ils s'alimentèrent et essayèrent de dormir, mais ce n'était guère possible faute d'une surface assez plane pour chacun de leurs corps. Les troncs

d'arbres, trop bombés et de surcroît parasités par des boursoufflures nombreuses, n'étaient pas le meilleur endroit pour un sommeil profond.

Le lendemain, Fargo s'empêtra dans une mare de latex s'écoulant d'un hévéa qui, curieusement, n'avait pas gelé. Ils durent le sortir de cet enlèvement, l'aider à nettoyer sa combinaison et perdirent toute une journée à ce travail ingrat.

Le moral s'en ressentit.

— Ce qui me plaisait avant tout dans cette aventure, déclara soudain Fargo, c'était l'entraînement de parachutiste. Mais cette plongée dans ces arbres monstrueux et glacés, merci bien. Ça fait plus d'une semaine que nous travaillons comme des fous. En surface c'était pas mal avec la profileuse, mais ici, dans ce trou glauque, c'est l'enfer. Et plus nous descendrons plus la lumière se fera rare, je suppose. Nous ne verrons même pas le dirigeavion. Possible que nous passions à côté sans même nous en apercevoir.

— J'ai mon analyseur de gaz, fit remarquer Fleur, de n'importe quel gaz et l'appareil doit en être environné.

Sur les conseils du sergent-chef Algouin qui connaissait bien la nature humaine, elle avait emporté des petits flacons de vodka et elle sortit le premier depuis le début de leur expédition.

— Hé ! fit Fargo ravi, t'es quelqu'un de chouette d'y avoir pensé.

— Pas pour moi, dit Teddy, je déteste.

Fleur n'en but qu'une gorgée et Fargo avala le reste, puis s'endormit ensuite.

— Comme ça il ne nous démoralisera pas, constata Teddy, mais il n'a pas tort. Nous allons progresser dans l'obscurité et notre groupe électrogène ne pourra pas tourner constamment. Il faudra des flashes de lumière pour faire des avancées de quelques mètres. Des descentes plutôt. Ces putains d'arbres sont vraiment agglutinés les uns aux autres.

Le lendemain, maussade, Fargo effectua ses habituelles contorsions pour trouver le passage le plus accessible, mais ils durent utiliser la tronçonneuse à plusieurs reprises.

— À ce rythme, grogna Fargo, nous devons remonter chercher de l'huile pour cet outil et le groupe. La galère, quoi !

Fleur y songeait depuis quelque temps. Algouin lui avait conseillé d'installer plusieurs camps d'approvisionnement au cours de leur descente,

mais elle avait préféré maintenir un rythme continu. Elle le regrettait, fit part à ses deux compagnons de son projet.

— Mieux vaut perdre plusieurs journées à transporter notre approvisionnement et notre matériel à différents niveaux, que de poursuivre ainsi. Nous pourrions même laisser le groupe électrogène proche de la surface, pour qu'il puisse se régénérer en oxygène, tirer un câble d'alimentation derrière nous. Sur ce câble nous connecterons une commande filaire pour lancer ou couper le générateur d'électricité.

— Remontons, approuva Teddy, peut-être découvrirons-nous un hydravion sur la glace.

— Tu te fais des illusions, ricana Fargo. Ils nous ont prévenus que les hydras allaient participer à l'offensive et à l'observation avant de tenter d'atterrir ici. Les pilotes ne sont pas fous, ils savent très bien que cette couche de glace sur les troncs d'arbres couchés, n'est pas stable, même si par endroits elle mesure deux mètres d'épaisseur. Ils ont peut-être bien effectué des mesures pendant que nous étions dans ce trou merdique.

Contrairement aux réflexions pessimistes de Fargo, ils remontèrent à l'air libre en quelques heures seulement et découvrirent la balise clignotante sur le futur terrain d'atterrissage. Un message y était joint, les informant qu'un hydravion ne pouvait se poser sans danger sur une longueur aussi réduite. Il fallait rajouter au moins deux cents mètres.

— Écoutez, proposa Fargo, moi j'ai besoin d'air libre, même si je dois travailler dur. Je vous propose de descendre pour installer ces camps de niveaux. Moi, j'agrandirai la piste et en même temps je vous treuillerais le matériel et l'approvisionnement. Je serai plus à mon aise ici et ne craignez rien, je ne vais pas me les croiser. Je ferai du bon boulot.

— Oui, fit Teddy, seulement c'est toi le contorsionniste, toi qui te faufiles comme un serpent dans des ouvertures de quelques centimètres à peine. Nous, nous devons faire des tas de détours pour trouver une issue.

— Ne commence pas à gémir. Lorsqu'il le faudra, je descendrai vous ouvrir le passage. Je fais de la claustrophobie là-dedans et l'odeur de bois, de verdure, me ferait gerber.

— Avec le froid il n'y a pas la moindre odeur, fit remarquer Fleur.

— Moi je la sens et ça me suffit.

Le premier camp, installé à moins quinze, occupa une grande place et le générateur put même y être descendu, car l'alimentation en air frais y était suffisante.

— Méfie-toi quand même, dit Fleur à Fargo. En te penchant depuis le haut, tu en prendras plein les poumons de CO₂.

En deux jours, Teddy et elle installèrent deux autres camps et atteignirent la cote de moins trente-quatre où la jeune femme se servit de son radar magnétométrique pour évaluer la distance par rapport à la masse métallique de l'appareil.

— Une couche de glace enveloppe le dirigeavion, dit-elle, et je pense qu'il est à l'oblique par rapport à notre position, selon un angle de vingt-cinq à trente degrés. Si je tiens compte de tous les facteurs, je peux estimer que nous avons encore entre cinquante et soixante-dix mètres à franchir.

— Et plus on va, plus les troncs sont serrés, compressés. On va jouer de la tronçonneuse à tout va.

Le pire c'était ce mélange de sciure et de glace projeté en gerbes dangereuses dans toutes les directions, ils bricolèrent un bouclier pour se protéger. À la place du câble commandant le groupe électrogène ils avaient fait suivre un fil de téléphone, le petit émetteur des portables ne pouvant franchir ces entassements de bois. Là-haut, Fargo surveillait le générateur, le coupait quand il fallait, les tenait au courant de ce qu'il faisait. Il entraînait dans des rages folles parce qu'aucun hydravion ne s'était présenté au-dessus du terrain.

— J'en ai pourtant bavé pour l'aplanir, le damer autant que possible. Les deux cents mètres demandés se sont transformés en trois cents supplémentaires, mais j'ai dû combler des crevasses profondes avec un apport de glace.

— Il faut que tu nous rejoignes pour nous apporter de quoi manger, répondit Fleur. Et aussi un autre sac de couchage car j'ai déchiré le mien à cause d'une branche que je n'avais pas vue. Apporte aussi une tronçonneuse plus puissante, avec une lame de quatre-vingts. Nous n'y arrivons plus.

— Ouais, je vais plier sous le poids de tout ça.

Il lui fallut tout de même une longue journée pour les rejoindre avec tout un barda. Il n'avait pu tout transporter d'un seul coup et il faisait des allées et venues entre deux niveaux. Il était épuisé, mais il décida de remonter pour dormir à la surface, affirmant qu'à ce niveau de moins quarante-trois il n'y parviendrait pas. Les mesures radar annonçaient que l'appareil était beaucoup plus bas que prévu, dans les cent mètres.

Une nuit, Fleur se réveilla à cause d'un bruit régulier et écouta avec attention. Un hydravion survolait-il le terrain, se préparant à atterrir ?

Certainement pas dans l'obscurité, sans balises lumineuses. Elle secoua Teddy qui protesta :

— L'avant-garde Aiguilleur arrive, murmura-t-elle. Ils nous grillent.

CHAPITRE 33

Depuis que la jeune Aouala ne venait plus la voir, Ann Suba effectuait mécaniquement cette tâche répétitive consistant à se laisser treuiller jusqu'à l'habitable de la navette et à s'y enfermer pour la journée. Elle emportait de la nourriture, de quoi faire du thé, mais aurait pu puiser dans les provisions du bord. Elle n'en avait jamais parlé à quiconque, même pas à la très jeune épouse d'Oul-Azam quand celle-ci venait apprendre à lire, à écrire, à parler anglais. Son époux n'avait pas accepté que l'une de ses femmes acquière une instruction et la vieille scientifique ne savait même pas ce qu'était devenue sa jeune et jolie élève. Avait-elle été répudiée, renvoyée dans sa famille où elle serait considérée comme une ingrate ? Pour peu que son père fût un vassal du seigneur de la guerre, elle serait transformée en souffre-douleur par ses autres sœurs et ses frères.

Ce matin-là donc, comme d'habitude, elle embarqua dans la nacelle primitive qui la hissait à la force des bras de deux hommes jusqu'au sommet de la navette. Elle fit glisser la porte, adressa un signe aux deux Mongols pour qu'ils fassent descendre la nacelle. Oul-Azam suivait strictement les consignes de Tharbin. Elle devait passer la journée, entre neuf heures et cinq heures, dans l'habitable pour étudier en détail le fonctionnement de ce véhicule spatial, pas seulement son pilotage, mais toutes les opérations annexes. En réalité, elle n'avait pas beaucoup progressé et savait qu'elle ne pourrait fournir de rapport bien détaillé. Elle referma la porte coulissante, brancha la climatisation. Déjà celle-ci était un mystère puisqu'elle fonctionnait sans défaut chaque fois qu'elle la mettait en route. L'appareil disposait d'une réserve fantastique d'électricité, mais elle ignorait comment celle-ci était produite. Dans le monde actuel qui était le sien, les batteries n'avaient pas un tel potentiel et devaient être rechargées souvent. Tout ce qu'elle percevait, quand elle enclenchait l'air conditionné, c'était un très léger ronronnement qui la rassurait chaque matin pour la journée.

Une odeur particulière, celle de l'ozone, la saisit et elle s'immobilisa, sachant que ce relent ne pouvait provenir que d'un appareil. Elle regarda autour d'elle avec méfiance, vit que la porte donnant sur la cabine des passagers était entrouverte. Or elle la refermait soigneusement chaque soir. Elle passait une heure, de quatre à cinq heures, à tout vérifier avant de se présenter à la porte de l'habitable pour que les employés au treuil lui envoient la nacelle.

Elle n'osait approcher et restait figée, prise soudain d'une terreur puisant

ses racines dans d'anciennes peurs enfantines quand elle devait affronter le noir.

Elle toussa et sursauta, un froissement de papier lui parvenait et elle recula. Quelque chose, quelqu'un se déplaçait et allait sortir de la cabine. Elle pensa fermer les yeux, mais trouva ridicule à son âge d'être aussi paniquée.

Qu'attendait-elle de la vie, surtout ici à Landal Gobi où elle subissait des heures d'extrême lassitude.

L'être apparut et elle le reconnut tout de suite, même si elle ne l'avait aperçu que volant autour de la tour de cracking lorsqu'elle dirigeait l'exploitation pétrolière de la mer Caspienne. Les étranges yeux à facettes qu'un opercule pouvait dissimuler la fixaient.

— Vous êtes Ann Suba. Vous m'avez trompé en m'envoyant çà et là pour que je rencontre des gens qui ne savaient rien sur le pilotage de cette navette. Et que faites-vous là ?

— Et vous ? Vous n'êtes plus à Talmyr en train de harceler le colonel Majahong ?

— Il était fou. Il ne savait rien. Je suis parti ensuite pour un observatoire en Panaméricaine, dans la Station 87°7.

Elle sursauta.

— Je fus directrice de cette station avant d'être nommée à NPST. Que faisiez-vous là-bas ?

— J'avais répondu à l'appel de Movane Marqua. La connaissez-vous ? Ensemble nous étions déjà venus dans le désert de Gobi avec une expédition de Guardians qui voulaient s'emparer de la navette, mais ils furent tous décimés sauf quelques femmes, Movane et moi-même. Nous avons erré dans le désert ensemble puis nous nous sommes séparés. Je l'ai enfin retrouvée et elle m'a demandé de préparer une autre expédition. Elle sera accompagnée d'un Flattyen eugéniste du nom de Césaire, son ami, et nous allons faire décoller cette navette et rejoindre notre planète vivante.

Ann Suba ne comprenait pas grand-chose de ce langage. Les mots de Guardians, Flattyens, Eugénistes lui étaient inconnus, sauf peut-être le dernier. L'eugénisme n'était-il pas une exécration interprétation de la théorie de l'évolution, souhaitant que les maillons faibles soient éliminés sans tenir compte de la morale sociale.

— Je ne peux vous suivre dans ce type de conversation. Je suis ici sur l'ordre du président de la Compagnie du Consortium des Bonzes auquel cette

navette appartient.

— Non, cette navette ne peut appartenir qu’aux habitants de Flatty. Je suis l’un d’eux, même si je ne fais pas partie de l’espèce humaine. Nous étions les plus anciens habitants de ce Bulb lorsque les humains nous ont envahis et spoliés. Nous avons une mission précise à l’intérieur de ce Bulb, le débarrasser de ces parasites que sont les laineux.

Ann Suba crut qu’il allait se jeter sur elle lorsqu’il prononça ce nom de laineux qu’elle ignorait. Il tremblait de rage contenue.

Elle reculait déjà, mais il réussit à se dominer.

— Je veux retourner là-haut pour en finir avec cette race maudite, les massacrer tous. Tant qu’il en restera un, les sphales ne pourront jamais vivre dans l’insouciance.

Elle reprenait courage, voyant qu’il épuisait sa haine en vociférations contre ces parasites inconnus. Lorsqu’il parut enfin calmé, elle lui demanda pourquoi il l’avait harcelée pour qu’elle lui apprenne à piloter la navette.

— Vous attendiez de moi des explications que je ne pouvais vous fournir. Et maintenant que je vous rencontre, dans le cockpit de cet appareil, j’en déduis que vous savez le piloter.

— Je viens préparer l’arrivée d’un humain qui sait comment décoller et rejoindre Flatty.

— Flatty ? C’est quoi, ce que nous appelions Shade une nébuleuse apparue dans nos télescopes ?

— Ce sont les humains qui disent Flatty et aussi Bulb, mais nous autres avons des noms différents. Flatty n’est pas une nébuleuse, mais un être vivant dans lequel il ferait bon vivre si les laineux ne venaient pas saccager la vie de tous.

Craignant une nouvelle crise de fureur, elle leva les mains en signe d’apaisement.

— Je vous en prie, je comprends que vous ayez des ressentiments envers ces parasites, cependant je n’ai jamais pu accepter l’idée que ce Shade pouvait être non seulement un satellite de la Terre, mais qui plus est d’origine animale.

— Origine vivante. La notion animale chez vous humains est péjorative. Le Bulb est un être très intelligent et doté de fonctions qui vous émerveilleraient si vous les connaissiez. Ne serait-ce que la production

constante d'oxygène et d'électricité. Nous autres sphales avons besoin des deux, mais de beaucoup plus de la seconde que du premier. Si vous refusez l'existence de Flatty, en quoi pouvez-vous trouver la volonté de comprendre le fonctionnement de ce véhicule ? Si vous aviez en vous le désir violent de rejoindre notre patrie, ce mot ne reflète pas vraiment ce que nous éprouvons comme affection : pour le Bulb, vous auriez découvert, vous brillante scientifique, son fonctionnement.

Elle fut frappée par la justesse de cette accusation. C'était donc ça, son refus de considérer la théorie de Louria Finister avec un esprit dépourvu de ressentiment et de jalousie. Si elle y avait cru, si elle s'y était intéressée, faisant fi de ses sordides réactions, elle aurait peut-être réussi à donner satisfaction à Tharbin. Et il fallait cet être de l'espace pour lui faire entrevoir ce qui n'était pas très sain en elle.

Pour échapper au tumulte de son esprit animé de contradictions sur cette remise en cause de sa personnalité, elle demanda qui était cet humain dont le sphale préparait la venue à Landal Gobi.

— C'est un Flattyen, eugéniste, mais qui paraît-il ne s'en soucie guère et pourrait être naturaliste. Il est pilote de navette. Il est venu de Flatty à bord de l'une d'elles, mais par la suite toutes celles qui essayèrent de naviguer entre la Terre et Flatty échouèrent, explosèrent. Cette navette était à bord de ce grand Bulb, le SAS qui s'est englouti dans un de vos océans, le Pacifique, je crois. D'ores et déjà je lui ai donné la description du tableau de bord.

— Par télépathie ?

— En réalité, c'est Movane Marqua, l'humaine que je connais, avec laquelle j'ai eu ces échanges par ondes mentales. Ils se trouvent tous deux à 87°7 Station que dirige actuellement le professeur Bourguine.

— Bourguine, ce nihiliste, ce traître ?

— Il dirige le camp d'entraînement d'une expédition qui voudrait utiliser Césaire comme pilote. Mais Césaire va s'enfuir dès que j'aurai établi l'itinéraire à suivre pour arriver jusqu'ici sans danger. Le plus long sera d'atteindre la limite de Gobi, ensuite j'en fais mon affaire. Mais dites-moi, serez-vous des nôtres pour ce voyage ? Flatty mérite une visite, savez-vous ?

Puis il se tut, agita un peu des élytres d'où s'échappèrent des bouffées malodorantes différentes de l'odeur humaine de sueur.

— Tharbin va-t-il venir ici également ? Dites-moi la vérité, car ce serait gênant pour nos projets futurs.

Elle ne savait que répondre, souhaitant soudain que cet être lui fournisse

quelques détails, qu'elle puisse rédiger un rapport qui contenterait Tharbin. Mais faire partie des voyageurs de l'espace, rejoindre cet animal satellisé, une civilisation tout à fait différente, certainement éloignée de ses conceptions personnelles, elle ne pouvait vraiment l'envisager. Donc elle n'allait pas répondre sur-le-champ à cette invite.

CHAPITRE 34

Depuis quelques jours, Kurty étudiait un itinéraire qui, utilisant tous les réseaux ferrés anciens ou récents, permettrait d'atteindre la Panaméricaine après de nombreux détours, bien évidemment. Il y aurait peut-être même des ruptures de réseau que la Locomotive pourrait remplacer par la pose de rails en résine bactérienne. Une fois en Panaméricaine, la Machine pourrait descendre vers le sud, en empruntant un réseau militaire mis en place par une expédition dirigée par un certain amiral Kinnjone. Mais à hauteur du 45^e parallèle nord il n'y avait plus que l'inlandsis.

À plusieurs reprises étaient apparues sur les écrans des demandes d'explication, des offres de service pour l'aider dans ses recherches, mais Kurty esquivait toujours ses intentions réelles dans ses réponses.

Le résultat fut que la voix de synthèse de Mylord, avec toute la courtoisie requise, le mit en demeure de se justifier. Il commença par dire que s'ennuyant quelque peu, il imaginait un trajet permettant de visiter des régions qu'il ne connaissait pas encore, mais Mylord ne s'en laissa pas conter. En fait, Mylord n'existant pas, n'étant que le compte rendu oral de la structuration de toutes les réflexions informatiques des différents ordinateurs, cette intervention exigeant une réponse sans tergiversation ne pouvait être issue que d'une volonté humaine. Celle de son père. Il avait établi pour sa tranquillité d'esprit, mais savait bien qu'il se trompait, que son père avait cloné son propre cerveau, l'intégrant dans le système général informatique, et que dans les moments les plus urgents il intervenait avec l'autorité d'un adulte envers un enfant. C'était peut-être humiliant, mais ainsi Kurty se débrouillait-il avec pour éviter d'autres conclusions effrayantes.

— Nous avons plusieurs réponses, nous-mêmes, à votre activité récente sur ces différents itinéraires. Nous avons d'abord pensé que vous envisagiez de connaître la Transeuropéenne qui fut le berceau de votre famille. Mais cette Compagnie jadis florissante a disparu, partagée en plusieurs parties. Ensuite nous avons imaginé que la personnalité du président Opérasque vous fascinait, et que ses méthodes dictatoriales vous indignant, vous songiez à vous manifester dans la Panaméricaine pour l'ennuyer quelque peu. Mais toutes ces conclusions choquaient la logique, n'avaient qu'un rapport lointain avec votre profil psychologique et psychiatrique.

— Tiens, persifla Kurty, je croyais avoir un profil gauche et un profil droit, mais j'ignorais ces deux-là. Pouvez-vous m'en donner un aperçu ?

— Nous apprécions votre humour, mais toute personne pénétrant dans cette Locomotive est aussitôt analysée dans ses comportements et dans son inconscient. Il n'y a rien de choquant là-dedans, juste une précaution afin de tester les intentions malignes ou voire criminelles.

Dans ce cas, la personne serait immédiatement neutralisée et rejetée à l'extérieur.

— Donc, s'émerveilla faussement Kurty, j'ignorais que vous aviez des flics internes capables d'expulser un corps étranger maléfique.

— Nous ne vous accompagnerons pas dans cette digression, nous en revenons à vos recherches d'itinéraires et nous sommes certains que vous désirez ardemment rejoindre votre amie Fleur Rag, et cela de façon encore plus impérieuse depuis que vous pensez qu'elle court des dangers mortels. Vous avez eu du mal à accepter son engagement de parachutiste, et maintenant vous passez des nuits blanches à suivre sa descente dans la forêt couchée pour retrouver le dirigeavion et son père Lien Rag. Il fut un temps où vous paraissiez indifférent à son destin, jusqu'à ce qu'elle réapparaisse dans l'hémisphère Sud et déclare qu'elle voulait participer aux recherches pour retrouver son père. Nous devons vous avouer notre déception, car cette jeune femme, pour aussi charmante qu'elle soit, ne peut convenir à un maître de la Locomotive pirate.

— Ah ! Pour l'instant je ne répondrai pas à ce sujet, mais je voudrais savoir une chose. Cette superbe mécanique fut un temps la Locomotive-Dieu et la voici redevenue la Locomotive pirate. Est-ce l'annonce que l'avenir de celle-ci va s'orienter vers de nouvelles exactions contre les trains susceptibles de fournir un butin intéressant, allons-nous ravager les nouvelles Compagnies, contraindre les anciennes à payer tribut ? Cette orientation m'est tout de même étrangère. J'ai essayé au début, une fois la machine renflouée, d'imiter Kurts le pirate, mais je reconnais que je ne suis pas fait pour ça. Et quand vous dites que voyageuse Fleur n'est pas la compagne qui me convient, je comprends pourquoi. Elle n'approuverait pas cette reconversion dans la piraterie. C'est une fille qui a une morale générale sur bien des sujets, ce qui ne signifie pas qu'elle soit coincée ou bégueule, pas du tout. Mais piller un train, terroriser ses voyageurs, enlever des gens pour obtenir une rançon, c'est vrai que ça ne lui conviendrait pas et que ça ne me convient pas non plus. Pas du tout, mais alors pas du tout et vous devriez, qui que vous soyez, vous mettre ce refus dans vos gènes électroniques, sinon le malentendu deviendra tel qu'il y aura forcément une explosion, pas physique mais virtuelle.

Mylord émit un raclement qui pouvait presque se confondre avec un ricanement. Jamais la voix n'était allée aussi loin dans la caricature d'une voix humaine.

— Ce sont vos gènes qui nous intéressent, dit Mylord, car que vous le vouliez ou non vous allez un jour reprendre le flambeau. Ce n'est pas de la piraterie que d'aller en Panaméricaine attaquer les trains privés des grands notables, des seigneurs de la Caste des Aiguilleurs, de les enlever, de leur faire payer rançon après les avoir humiliés. C'est ainsi que vous devez imaginer votre avenir, et non en amoureux transi cherchant éperdument à rejoindre une fille qui se moque bien de vous. Nous vous préférons en aventurier opiniâtre n'ayant qu'une seule idée en tête et sacrifiant tout le reste, y compris l'amour, pour atteindre son but. Vous étiez merveilleux alors quand vous vouliez arracher à tout prix cette locomotive à la mer, que vous preniez les risques les plus grands pour plonger, que vous travailliez à la limite de l'épuisement et dans des conditions inhumaines avec le froid, la faim, les requins, les voyous qui rôdaient, les trafiquants qui auraient bien voulu s'emparer de votre barge et de votre bateau. Vous étiez superbe et seule une fille sauvage, dégagée de préoccupations stupidement morales, tout autre chose qu'une Néo confite en dévotion, vous aurait adulé. C'est ainsi que sera votre compagne et peut-être même vos compagnes, car si vous vous lassez vite il y aura constamment des prétendantes pour agrémenter votre existence. Et nous vous en prions, réfléchissez sur ce qui pourrait devenir un destin fabuleux. Si vous le voulez nous pouvons diffuser un film que nous avons conçu à votre intention, un film prémonitoire qui fera votre enchantement et vous fera revenir sur cette décision quelque peu ridicule et sans envergure que vous cultivez de façon morbide.

— Ce film, pornographique je suppose, ne m'intéresse pas du tout. Regardez-le vous-même s'il doit vous donner quelques idées bien précises. Mais de là où vous êtes, comment pourriez-vous les mettre en pratique, hein ?

Effrayé, il s'épouvanta soudain de s'adresser directement à son père mort en des termes inacceptables.

CHAPITRE 35

L'inspection du front Nord était devenue pour Yeuse une routine, car les forces de la Patagonie Est étaient de plus en plus réduites, des convois entiers de soldats repartant vers la capitale. Il ne semblait pas non plus que les conseillers militaires Aiguilleurs soient encore bien nombreux. Radio Néo Magellan avait affirmé que la Caste rappelait ses meilleurs éléments pour faire face aux événements de l'Amazonie. Il ne s'agissait pas seulement des offensives menées sous la direction de Lienty et du colonel Sank, mais surtout des rebellions qui éclataient un peu partout, remettant en cause la dictature de la Caste. En certains endroits des familles entières d'Aiguilleurs avaient été égorgées, brûlées vives ou jetées dans des crevasses glaciaires. Ces exactions condamnables étaient explicables par le traitement odieux que les populations autochtones subissaient depuis plus d'un quart de siècle.

Yeuse était satisfaite des nouvelles victorieuses du corps expéditionnaire, mais trouvait que la recherche de Lien Rag et des autres survivants traînait un peu trop. Lienty ne sacrifiait-il pas son cousin à la gloire que ses tactiques lui apportaient ? Mais le courage, la détermination de Fleur la laissaient émerveillée et la culpabilisaient car elle n'avait jamais vraiment estimé cette fille, et celle-ci prouvait qu'elle possédait une personnalité peu commune.

Un hydravion avait pu se poser sur le terrain aménagé par le trio et une équipe avait rejoint la fille de Lien pour descendre vers le dirigeavion où, espérait-on, se trouvait peut-être Lien Rag. Mais cette opération avait été stoppée net par l'arrivée sur les lieux d'une reconnaissance Aiguilleurs. Composée de plusieurs draisines-bulldozers, elle s'était frayé un passage long de plusieurs centaines de kilomètres sous la forêt couchée, comme on l'appelait désormais.

D'après les dernières informations, ces éclaireurs n'avaient pu pénétrer dans l'épave, ayant été accueillis par des rafales de lance-missiles automatiques, et les nouveaux venus n'avaient pas tenté de s'emparer de ce fortin improvisé.

Un autre qui la sidérait, c'était Liensun. Reprenant son poste de président il était en train de bouleverser, en l'améliorant, la vie des Kerguelen. Il avait relancé la SOFEK avec un prêt de la Vaticane, et la discussion au sein de l'Assemblée pour accepter ou refuser la création d'une nonciature néo était en cours. On disait que de nombreux orateurs s'étaient inscrits, ce qui retardait le vote terminal. D'après ce qu'elle avait appris dans un message de Vorgine,

celui-ci serait favorable à Liensun. Du même coup les élections présidentielles se dérouleraient plus tard puisque Liensun n'envisageait plus de démissionner. Ce qui faisait le désespoir de Vorgine. Elle avait incité Yeuse à se présenter et se voyait à jamais confinée dans ce placard de vice-présidente où l'avait reléguée Liensun.

La métamorphose de Liensun en véritable homme d'État n'allait pas sans quelques accords dont Yeuse se serait volontiers passé. Il lui avait annoncé qu'un envoyé de la banque vaticane de Magellan Station désirait visiter Channel Drake pour s'assurer que ses revenus étaient constants, puisqu'il était, pour une part beaucoup plus faible que celles de Lienty et de son père, actionnaire du canal de transit. Yeuse avait aussitôt voulu en savoir plus et le comptable de l'entreprise lui avait apporté les documents nécessaires. Il était vrai que le président des Kerguelen touchait des royalties sur les péages, mais dans des proportions assez modestes qui ne pouvaient en aucune façon garantir le prêt important que la banque vaticane lui avait consenti. Et par déduction logique elle en venait à soupçonner le fils de Lien Rag d'avoir engagé l'État des Kerguelen comme caution dans ce prêt. Comment avait-il accepté d'aller aussi loin dans les concessions ? Rien que pour accepter une nonciature il aurait pu négocier un prêt sans intérêts et sans aval. Jadis, à Lacustra City, il se montrait plus avisé. Mais elle lui accordait une certaine indulgence, tout de même. Il avait voulu faire vite, de crainte que Lien Rag ne soit retrouvé vivant et ne lui demande des comptes. Si par miracle son père revenait, il serait mis devant le fait accompli et devrait reconnaître que la résurrection de la SOFEK était une excellente affaire. Le trafic ne cessait d'augmenter car les bateaux marchands accostaient plus volontiers à la Nouvelle-Amsterdam pour décharger leur fret que dans le port de Cooktown, toujours très encombré. Les Néos avaient obtenu de Léonora Cabana la levée de l'embargo sur les matières premières, dont les ateliers Chalazy avaient grand besoin pour la fabrication de leurs glisseurs sur coussin d'air. En échange, une filiale devait s'installer à Magellan Station pour le montage de ces mêmes véhicules, les pièces détachées étant fabriquée aux Kerguelen. Ce qui avait entraîné la protestation de Reiner, président de la Patagonie Ouest, qui depuis longtemps attendait la même création à Punta Arenas.

Sur la demande de Liensun, Yeuse était allée négocier avec lui la fourniture de viande de mouton. Sur les hauts plateaux de cette extrémité de la Cordillère et sur les îlots de la Terre de Feu, c'était le principal élevage. Yeuse se demandait s'il ne s'agissait pas d'une sordide vengeance contre cette femme qui élevait des ovins dans les îles de l'archipel, Mathilda Greva, qui durant des années avait été la compagne de Liensun. Lien Rag la détestait, disant qu'en voulant faire de son fils un berger elle l'avait réduit à un rôle falot de gigolo. Liensun réalisait-il aujourd'hui qu'il s'était laissé abêtir, dominer par cette maîtresse femme ? Yeuse ne pouvait accepter ces positions quelque peu machos, sans en savoir plus. Et pourtant elle-même avait montré

quelques sentiments peu honorables lorsqu'elle avait fait la connaissance du chef de cabinet de Reiner, Marina Estaban, une très jolie jeune femme visiblement bouleversée qui lui avait demandé, avec trop d'insistance, si elle avait des nouvelles récentes sur le sort de Lien Rag. Tout de suite les soupçons avaient empoisonné le séjour de l'ancienne présidente. Pourtant les gens, lorsqu'ils la reconnaissaient, venaient la saluer et des membres du conseil du gouvernement actuel s'étaient empressés auprès d'elle. Reiner, qu'elle félicitait pour avoir choisi comme collaboratrice une aussi jolie fille, se défendit qu'elle fût autre chose.

— Je ne nie pas qu'elle tienne à merveille le rôle d'hôtesse. Je suis un célibataire et il y a des circonstances où la présence d'une femme est plus que nécessaire. Elle reçoit les gens avec beaucoup de charme et d'efficacité, et si je ne peux être moi-même à leurs petits soins, elle se charge d'eux, les invite au restaurant, voire chez elle. Je lui accorde pour cela un budget important et je ne le regrette pas.

— Elle a donc reçu Lien lorsqu'il venait ici ?

Il le reconnut avec gêne et cela suffit à Yeuse pour fortifier sa jalousie. Dès lors, elle se montra assez désagréable envers Marina Estaban qui parut s'en moquer, ripostant en faisant un étalage subtil de sa beauté et surtout de sa jeunesse. Plus de trente-cinq ans les séparaient et Yeuse, plus que jamais, eut conscience qu'elle ne pouvait lutter à armes égales.

Le soir même, au cours de la réception donnée en son honneur, elle constata que Reiner ne mentait pas. Cette fille savait recevoir et ravir les invités par quelques mots, des sourires charmants. C'était un plaisir de la regarder aller et venir, surveiller le buffet, s'assurer que chacun était tout à fait satisfait de sa soirée. Lien Rag avait toujours eu bon goût avec les femmes, et ce soir-là plus que jamais elle revécut le moment de leur rencontre en Transeuropéenne, alors qu'elle sortait du compartiment d'un de ses amis avec lequel elle avait passé la nuit. D'un simple regard ils avaient compris l'un et l'autre que de toute leur vie ils ne pourraient jamais plus s'oublier.

— Vous me paraissez soucieuse, vint lui dire Reiner, en lui apportant une coupe d'un champagne cultivé sous serre sur les plateaux, et qu'elle trouvait assez aigret. Elle se souvenait de celui que l'on buvait en Transeuropéenne où les vignes sous serre et éclairage spécial en produisaient d'excellent.

Elle préféra oublier Marina Estaban. Même si Lien Rag avait trahi leur couple, comment entretenir des sentiments égoïstes alors qu'on ne savait ce qu'il était devenu ?

— Je sais, dit Reiner, que vous êtes follement inquiète. Une équipe de secours avec un médecin et un matériel important est sur place.

— Oui, mais depuis, plus une information sur ce qui se passe sous cette couche épaisse d'arbres fauchés par un ouragan. Ce silence devient étrange, mystérieux, et je ne parviens pas à comprendre ce qu'il cache. Même Radio Néo Magellan ne sait plus qu'en dire.

— Voulez-vous que l'un de nos hydravions vous transporte sur place, du moins à IQ Station, pour rencontrer Lienty ?

CHAPITRE 36

Un hydravion avait pu se poser sur le terrain aménagé par l'équipe de Fleur Rag, et plusieurs personnes en avaient débarqué ainsi qu'une cellule médicale. Grâce à l'itinéraire tracé par le trio précédent, la descente avait été facilitée de niveaux en niveaux, de camps secondaires en camp terminal à quelques centaines de mètres de l'épave du dirigeavion. C'était tout ce que savait Lienty et aucune autre information ne lui était parvenue. L'hydravion avait dû redécoller pour d'autres missions, notamment des opérations de surveillance, alors que l'offensive sur les environs de cette station Y se poursuivait.

Là-dessus le colonel Sank était venu une fois de plus présenter ses observations sur l'utilisation constante de ces supplétifs dépenaillés, il ne pouvait accepter que ces gens-là, sans expérience militaire, sans équipements sophistiqués, Lienty n'ayant pu leur fournir que des armes anciennes, deviennent les héros de cette longue offensive.

— Rappelez-les et laissez les troupes régulières, mes policiers militaires, occuper le terrain. Vous ne vous doutez pas de l'importance qu'ils prennent, ces mal chaussés, auprès de leurs compatriotes. Bientôt ils nous demanderont de partir, ils comptent, je le sais grâce à mon service de renseignements.

— Eh bien ce sera déjà une bonne chose à notre actif. Nous aurons rendu à ces gens-là leur dignité et l'esprit de résistance, ce qui sera tout à notre honneur. N'oubliez pas, colonel Sank, nous sommes dans cette région amazonienne pour une seule chose, retrouver Lien Rag et tous les survivants du dirigeavion. Nous voici engagés dans une opération militaire qui déborde trop sur notre objectif réel, et que ces braves gens conduisent à leur façon la reconquête de leur pays est une bonne perspective, qui va enfin nous libérer pour entreprendre le sauvetage des nôtres, là-bas, non loin du rio Japurà.

Sank bougonnait et Lienty le perçait à jour, savait que le colonel, promu au grade de général sans que ce grade lui soit pour l'instant vraiment notifié, espérait retourner à Channel Drake couvert de gloire pour avoir triomphé des Aiguilleurs. Les supplétifs suscitaient effectivement l'enthousiasme partout où ils passaient, et en même temps ils tempéraient l'esprit de vengeance des leurs. Ils mettaient fin à toutes les représailles et essayaient d'établir un système juridique qui ferait des procès réguliers à tous les Aiguilleurs accusés de crimes et de spoliations. Les autres seraient renvoyés vers leurs chefs toujours cachés dans la Cordillère.

Lienty n'était pas aussi naïf que ses réponses à Sank le laissaient croire. Les Aiguilleurs, malgré leurs pertes considérables, des centaines d'entre eux avaient péri, on avait ramassé deux mille blessés et deux autres mille avaient été faits prisonniers, essaieraient de reconquérir ces plateaux de basse altitude, mais ils avaient également eu des dizaines et des dizaines de trains détruits, des locomotives brûlées. Et la réparation des lignes secondaires exigerait du temps et du matériel. Les habitants de ces régions ne se laisseraient plus soumettre, et s'ils ne pouvaient lutter à armes égales ils entreprendraient une guérilla constante et un terrorisme difficile à combattre.

Lienty savait que s'il s'absentait du quartier général pour se rendre sur les lieux du crash, Sank en profiterait pour bouleverser la situation, retirerait les supplétifs des premières lignes pour y envoyer ses commandos. C'était un homme obtus qui ne voyait pas toujours les conséquences futures de ses décisions arbitraires. Les supplétifs ne se laisseraient plus manœuvrer. Ils avaient respiré un air de liberté et d'indépendance, et n'étaient pas disposés à rentrer dans le rang. D'ailleurs les populations délivrées du joug de la Caste ne les laisseraient pas repartir.

Il y avait un homme qui lui paraissait susceptible de se rendre du côté du rio Japurà, le sergent Kentel, un baroudeur intelligent qui le premier avait osé pénétrer dans IQ Station. Il le chargea de se rendre sur ce terrain d'atterrissage temporaire, de recueillir le maximum d'informations. Si Fleur et l'équipe de secours avaient choisi, pour des raisons de sécurité, d'interrompre les échanges radio, il reviendrait les lui apporter de vive voix.

— Je soupçonne un mystère, mais je ne sais lequel. Il y a eu attaque de l'épave, riposte et depuis plus rien. À vous d'enquêter. J'espère que ma cousine est en parfaite santé et que vous me l'annoncerez à votre retour.

Kentel était ravi d'une telle mission car il commençait de s'ennuyer en secondes lignes, même s'il admirait les supplétifs pour leur courage et leur reconquête. Lui-même était d'origine indienne par sa mère et il se sentait très à l'aise parmi les populations de cette région. C'était d'ailleurs ainsi qu'il avait pu effectuer des opérations en direction de IQ Station avec la complicité des habitants.

Lorsque l'hydravion loué par Reiner, en réalité prêté, se posa, Fargo, le coéquipier de Fleur Rag, se précipita vers eux.

— Les ordres sont stricts, surtout pas de liaison radio pour quelque motif que ce soit. Coupez vos moteurs et soyez discrets. Vous ne pouvez savoir combien le son se transmet en s'amplifiant sous cette couche de glace. Les troncs résonnent au moindre bruit.

Fiker, le chef pilote, lui répondit qu'il repartait sur-le-champ, et qu'il

reviendrait chercher le sergent d'ici quarante-huit heures. Il demanda sans attendre de réponse s'il y avait un message pour Lienty Ragus, mais Fargo secoua la tête.

— Nous sommes forcés de garder le silence. Ce qui se déroule en bas est trop important. Désolé, mais je ne peux rien vous dire de plus.

Il conduisit le sergent Kentel vers une protubérance de glace au fond du terrain, qui n'était autre qu'un immense igloo bâti surtout en profondeur et qui masquait le puits de descente vers le dirigeavion.

— Moi je la boucle, prévint-il, et si Fleur est disposée à vous parler, tant mieux, mais ne soyez pas surpris si elle ne dit rien. Il est possible que vous retourniez au quartier général sans rapporter un seul renseignement.

— Vous ne pouvez tout de même vous comporter ainsi avec Lienty Ragus, le patron de toute cette expédition. S'il s'agissait de mon chef direct, le colonel Sank, je pourrais éventuellement vous approuver, mais Lienty c'est autre chose et personnellement je ne me sens pas lié par vos décisions. Vous n'avez aucune autorité en la matière et vous êtes un policier militaire tout comme moi, et un policier sans grade.

— Écoutez, sergent, attendez d'avoir entendu Fleur et vous comprendrez. Je ne suis pas en train de jouer les dissidents ou les mauvaises têtes, mais ce qui se passe en bas est plus qu'ahurissant, vous finirez par en être convaincu.

— Nous avons compris que le silence radio s'imposait, mais si je suis là c'est pour mémoriser des infos et les débiter ensuite oralement à Lienty. Pas autre chose.

Fargo ne voulait pas qu'il descende.

— Je ne peux vous accompagner et ces cent dix-neuf mètres d'épaisseur de troncs sont pleins de pièges, ne serait-ce que les serpents venimeux qui ont survécu et des épines vénéneuses qui peuvent tuer en quelques secondes. Mon copain Teddy a failli y laisser sa peau. Depuis que les Aiguilleurs sont autour de l'épave, nous ne pouvons plus nous servir d'un éclairage puissant et nous progressons avec des loupottes minables. Il faut donc un bon guide pour vous conduire en bas et ce ne sera que Fleur ou Teddy.

— Que devient l'équipe de secours ?

— Pas grand-chose, bloquée dans le fond, attendant qu'on l'utilise mais il est possible qu'elle reparte sans avoir eu grand-chose à faire.

Voyant la tête du sergent, il eut un petit sourire amusé.

— Ouais, c'est un peu le grand mystère et nous ne nous attendions pas à tout ça. Nous avons dû gérer la situation seuls et de plus l'arrivée de cette équipe médicale nous a plus handicapés que rendu service.

— Vous allez me dire que je suis également un gêneur ?

— Non, si vous n'essayez pas d'intervenir.

— Vous me dites que les drisines de reconnaissance des Aiguilleurs sont arrivées depuis quelques jours, qu'il y a eu combat quand ces gens-là ont voulu approcher de l'épave. Mais que devient le gros des forces Aiguilleurs avec leurs engins de chantier qui ouvrent un tunnel énorme pour le passage d'un réseau de quatre voies ?

— Ils approchent, mais dans la dernière centaine de kilomètres ils ont paru en baver. Là où les drisines ont pu se faufiler, eux ont dû batailler. Mais ne vous inquiétez pas, ils arrivent ces salopards.

CHAPITRE 37

Elle avait cru rêver qu'à son réveil Harold Kowning aurait disparu, mais en réalité elle ne dormait pas, elle sommeillait. Elle se fit servir son petit déjeuner dans son bureau. La fille qui lui apporta son plateau paraissait mal à son aise. Elle faisait sûrement partie de ceux qui avaient fait allégeance au pouvoir, quand les draisines blindées ramenant Harold étaient apparues. Tout le monde, y compris la directrice, craignait une épreuve de force, mais il n'en avait rien été. Pourquoi était-elle allée au bout de ses exigences, ne laissant à Opérasque aucune chance de se dérober ? Toute la soirée elle avait attendu qu'il apparaisse à la télévision. On avait annoncé qu'il devait s'adresser à la Compagnie, mais par la suite sa venue avait été annulée. Avec elle, Roggery et Jane Marwell avaient veillé en vain.

Bourguine l'appela peu après, pour lui dire qu'à son avis il y avait des rumeurs étranges à Salt Lake Station.

— On parle d'un haut comité des Grands Maîtres Aiguilleurs chargé d'étudier dans quelles circonstances s'est produite cette panne généralisée touchant tous les réseaux, quels qu'ils soient. Ce qui laisserait supposer qu'Opérasque serait sur la touche, en quelque sorte.

— Ça, je ne peux le croire, dit-elle. Opérasque est l'homme de la Caste et nul ne pourrait le remplacer.

— Excepté Fortalès. Savez-vous qu'il n'a jamais été vraiment poursuivi pour une raison ou une autre et qu'il occupait un poste discret à la direction centrale du Trafic extérieur ? Opérasque l'aurait bien envoyé en train concentrationnaire, mais le haut comité de la Caste s'y opposa et lui trouva ce placard, une place modeste, sans grande importance en réalité, puisque le trafic externe ne dépend plus de la Panaméricaine mais de chaque Compagnie indépendante.

— Et Claudion Hyponias ?

— Je suis incapable de vous en parler. Et de celui qui me ravitaille en rumeurs, ragots et on-dit de toute nature.

— Alcibion ?

— Bien sûr. Celui-là ne disparaît jamais tout à fait, mais continue de hanter les coulisses du pouvoir. Quelqu'un m'a dit qu'il n'avait jamais quitté

le train présidentiel, qu'il couchait dans une soupente sous le plafond du dernier étage. Ce garçon a des ressources insoupçonnées. Autre chose, l'amiral Kinnjone, après quelques escapades non officielles, reviendrait vers la capitale, sous prétexte de rendre compte de ses diverses missions, et c'est peut-être dans ce mouvement de la III^e Flotte dans son ensemble qu'il faut voir à quel point le pouvoir central est en mauvaise posture.

— Professeur, vous vous moquez de moi. Croyez-vous que mon entêtement à vouloir prouver l'influence des logiciels d'Altaï sur notre informatique pourrait à ce point révolutionner une institution aussi immuable que la Caste ?

— Vous êtes trop jeune pour vous en souvenir, mais il fut jadis un grand patron des Aiguilleurs qui avait la réputation d'être éternel, jusqu'à ce que l'on découvre qu'à sa mort il y avait toujours un clone pour prendre sa suite. Ce procédé en était arrivé à fabriquer des êtres de plus en plus affaiblis mentalement et physiquement, faute d'apport d'un sang nouveau. Il a été abandonné au moment du réchauffement.

Elle s'attendait à ce que seuls Roggery et Jane Marwell la rejoignent ce matin-là, mais Harold arriva bien avant eux et s'assit en face d'elle dans le fauteuil des visiteurs.

— Je regrette, dit-il, d'avoir servi de moyen de chantage. J'aurais dû me montrer plus habile, mais j'ai vraiment pensé que le président Tharbin m'accepterait dans sa Compagnie et même me trouverait un poste dans un de ses laboratoires. Il semblerait qu'il éprouve quelque crainte envers Opérasque et souhaiterait donner des gages sur sa fidélité. On l'accuse de détenir encore et en grand secret, dans un endroit isolé, des aérostats qu'il aurait fait démonter et emballer dans l'espoir de les utiliser un jour.

Il accepta la tasse de café qu'elle lui tendait mais refusa de manger.

— Ce matin, Jane Marwell est venue frapper à ma porte, et m'a raconté comment Claudion Hyponias avait voulu te faire chanter au sujet de ce courant électrique clandestin dont dispose le train-observatoire. Tu as eu raison de repousser ses propositions et tu ignorais alors qu'Opérasque l'enverrait à Barents me chercher, en dépit de la paralysie générale des réseaux ferrés. Ses forces spéciales ont bravé tous les embouteillages, sans la moindre pitié. Plutôt que d'atteler les convois à leurs puissantes draisines, ils préféreraient les faire dérailler, les repousser vers des voies de garage avec une telle brutalité qu'ils fracassaient les butoirs et basculaient en dehors des rails. De même, dans les stations, ils ont détruit les écluses, si bien que de nombreuses agglomérations sont en train d'endurer le froid, le temps que les sas soient réparés. Je n'ai rien vu de tout cela en direct, mais c'est au retour que je m'en suis rendu compte. Je ne comprenais pas que Claudion Hyponias

soit dans un état pareil, il était livide, tremblait de tous ses membres quand il est venu me chercher, accompagné de deux gardes monstrueux. De retour dans son lococar il est allé vomir à plusieurs reprises, il a essayé de me parler, mais il bredouillait lamentablement. Je croyais qu'il était ivre.

Roggerly entra après avoir frappé, mais resta debout à côté de la porte. Jane Marwell arriva peu après. Harold poursuivait son récit :

— Malgré les difficultés qui hachaient sa parole, il m'a parlé des conséquences inévitables de ce comportement, car les chefs de stations essayaient en vain d'intervenir pour protéger les voyageurs et les installations, mais cette bande était comme ivre. Hyponias pensait qu'ils avaient été drogués pour accomplir une mission pareille. Il pensait également qu'ils reflétaient la folie d'Opérasque face à cette paralysie générale. Le comportement d'un grand chef Aiguilleur, dans le cas présent, ne peut être qu'une réaction de violence, car c'est sa seule motivation, le rail qui est mis en cause par un arrêt total du trafic. Tous sont issus de familles d'Aiguilleurs, ont baigné dans la corporation tout bébés, ont subi un endoctrinement tel que devant ce désastre ils ne pouvaient que réagir comme des brutes. Je regrette mon attitude quand je suis parvenu ici même, mais j'étais malade de ce que j'avais vu et entendu. Je croyais devenir fou.

Il se tut et Louriya attendit durant quelques minutes avant de raconter ce que venait de lui annoncer le professeur Bourguine.

— Il est certain qu'à la suite de cette ruée sanglante sur des centaines de kilomètres, environ deux mille, Opérasque est dans une position difficile. Pour se maintenir en place il devrait poursuivre dans une violence de plus en plus forte, épilogua Jane Marwell.

— Si Kinnjone revient avec sa flotte, c'est que la Caste a compris qu'elle devait empêcher Opérasque de se maintenir à tout prix. Aucun autre amiral n'aurait eu le courage de s'opposer à lui. Il leur fallait un bonhomme aussi affranchi de toutes obédiences courtoises. Il n'a jamais fait partie du sérail, a toujours eu son libre langage. Et ce qui est tout en son honneur, il n'a aucune ambition politique. Il reste attaché à la marine et même préfère la fréquentation des marins à celle des officiers de son état-major, raconta Roggerly.

CHAPITRE 38

La décision de l'ingénieur Maljory était intervenue brusquement et, après avoir reçu le feu vert du commandant des opérations sous-forestières, il avait obligé Gislake à embarquer dans une draisine blindée pour se rendre sur les lieux mêmes où gisait l'épave du dirigeavion. La colonne de reconnaissance l'avait atteint depuis deux jours, mais se heurtait à une forte opposition de la part des résistants barricadés à l'intérieur de l'appareil.

— Qui sont ces désespérés ? exigea-t-il de son compagnon.

— Je l'ignore, je croyais même qu'il ne restait personne à l'intérieur quand je me suis éloigné.

— Lien Rag pourrait-il se trouver parmi eux ?

— J'en doute.

— Les plans relatifs à la partie aérostat de cet appareil ne risquent-ils pas d'être détruits par ces acharnés ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Je compte vous utiliser comme négociateur.

Gislake haussa les épaules.

— Ils me massacreront dès les premiers mots si je parle de se rendre. Il est possible que Joffran, le chef des commandos utilisés par Lien Rag, soit revenu avec ses quelques hommes dans l'appareil qui constitue un abri contre le froid, recèle des réserves en vivres et en huile ! On doit pouvoir survivre des semaines, voire des mois à l'intérieur de la carlingue.

— À votre avis, y a-t-il eu des tentatives de leur porter secours ?

— Comment les découvrir sur plus de cent mètres de troncs entassés les uns sur les autres ? Les détecteurs n'ont pu avoir les échos habituels.

— Vos anciens amis disposent de techniques plus évoluées que les nôtres dans tous les domaines. Nous le savons, mais nous avons dû faire face à d'autres priorités depuis que nous sommes coupés de la Panaméricaine, et nous n'avons pu poursuivre les recherches scientifiques et techniques nécessaires.

Gislake considéra cette déclaration comme un aveu désabusé de la part de Maljory. Les priorités avaient dû se succéder sous la direction mégalomaniacale de Lascasas, sans discontinuer, et la vie dans la cordillère des Andes n'avait certainement rien de paradisiaque. Déjà de nombreux Aiguilleurs avaient été victimes de radiations. Les antiques machines à moteurs nucléaires primitifs employées dans ces régions, avant le réchauffement, étaient devenues peu à peu d'une grande dangerosité, mais les Aiguilleurs avaient continué de les utiliser faute d'un matériel de rechange. Il y avait aussi les fameux tunnels qui perçaient les montagnes et où avaient été stockés les déchets fissibles. Lascasas n'avait jamais voulu gérer avec prudence cette obligation de vivre en altitude, pour échapper à la forte chaleur à cause de la proximité de la Ceinture de Feu. Il n'avait cessé de bâtir des plans pour aggraver les populations de l'extrême Sud. Il avait rêvé de s'emparer de l'Antarctique en traversant les deux Patagonie, mais avait échoué. Alors il s'était tourné vers les pays asiatiques ou océaniques, lorsque le froid avait fait une timide réapparition. Et il s'était associé à une famille indienne, les Kalami, pour construire des voies ferrées dès qu'une banquise paraissait assez solide pour supporter le poids d'un trafic important. Ces diverses activités, cependant, dispersaient son influence et celui de la Caste du Sud qu'il dirigeait. Il ne parvenait pas à mordre sur l'autorité dont disposait la Panaméricaine d'Opérasque sur l'hémisphère Nord.

Comme s'il désespérait de parvenir à ses fins, il n'avait plus qu'un objectif, renflouer l'épave du dirigeavion et l'utiliser, on ne savait trop à quoi, rompant ainsi le pacte qui liait étroitement la Caste à la CANYST. Qu'en ferait-il de cet appareil une fois reconstruit et ayant retrouvé toutes ses qualités exceptionnelles ? C'était un mystère.

Dans cette draine que les emportait vers le rio Japurá, Gislake observait l'ingénieur en chef à la dérobée. Cet homme paraissait vivre un dilemme qui le rongait. Peut-être que la trahison de Lascasas le préoccupait plus qu'on ne pouvait le croire. Il avait avoué un jour qu'ils n'étaient qu'un tout petit nombre à connaître les intentions réelles du Grand Maître, le reste pensant que l'épave serait exposée comme trophée, voire comme un repoussoir pour démontrer les valeurs techniques et morales du chemin de fer. Maljory, lui, avait semblé, bien qu'il fût Aiguilleur, d'une certaine honnêteté et d'une grande fidélité à son idéal. C'était peut-être ce qui le préoccupait ou bien le rendait excessivement nerveux de devoir participer à un projet en contradiction avec son respect des enseignements qui lui avaient été inculqués depuis sa naissance !

— Nous en avons pour des heures à ce rythme-là. Et le chantier qui nous suit aura du mal à franchir certains passages. Nous ne pouvons attendre plus longtemps. Dès que nos commandos auront pénétré à l'intérieur, nous interviendrons pour qu'ils ne touchent à rien, et nous découvrirons ce fameux

coffre où Lien Rag enfermait ses plans sur le système aérostat.

Gislake finit par s'endormir car la nuit était constante et le paysage extérieur éclairé par les phares était d'une grande monotonie. La voie unique se faufilait entre des troncs non alignés horizontalement, mais fichés dans le sol recouvert d'une épaisse couche de glace, le plus souvent à l'oblique. Si Maljory admirait le travail effectué par cette colonne de reconnaissance, Gislake s'en fichait complètement. Il estimait avoir fait le maximum et pour la suite on verrait une fois sur place.

Lorsqu'il se réveilla, l'ingénieur en chef était en conversation radio, le casque sur les oreilles, le micro à portée de la bouche. Au bout d'un moment le pilote comprit qu'il était en relation non avec l'état-major, mais avec le chef des éclaireurs déjà sur le site de l'épave. Mais il ne pouvait surprendre leur conversation car Maljory parlait les yeux fixés sur lui. Il fit semblant de se rendormir.

L'ingénieur vint le secouer.

— Nous approchons, certes, mais l'appareil n'est pas accessible, les survivants résistent, attendant visiblement du secours, et le maître principal Arkey qui commande l'expédition craint que ces derniers n'arrivent prochainement. À plusieurs reprises il a cru comprendre qu'un hydravion survolait la zone et même avait éventuellement atterri. Croyez-vous qu'il soit possible à vos anciens amis de repérer exactement l'épave depuis le ciel ? Nous, nous avons pu le faire grâce à votre récit, mais là où gît le dirigeavion la couche de bois mort atteint plus de cent mètres et les troncs sont si serrés que même un rat ne pourrait s'y glisser. Un rat peut-être, mais pas un gaz chaud par exemple qui en montant s'est frayé un passage, a atteint la couche de glace de la surface, a pu même la faire fondre.

— Nous disposons d'analyseurs de gaz très précis, mais aussi de radars magnétométriques très perfectionnés...

— Faites attention à ce que vous dites. Vous disposiez et non vous disposez. Vous n'êtes plus de l'autre bord et chez nous on pourrait s'en offusquer.

Gislake remercia d'un geste. Maljory avait raison, la majorité des Aiguilleurs en contact avec lui le surveillaient étroitement dans ses gestes, mais aussi dans ses paroles, et étaient vite soupçonneux.

CHAPITRE 39

Non seulement on ne lui laissa pas atteindre le niveau inférieur, mais Fleur Rag remonta à sa rencontre, visiblement très en colère contre l'initiative de Lienty.

— J'espérais qu'il aurait compris que nous sommes forcés de respecter non seulement un silence radio absolu, mais que nous devons aussi éviter les longues conversations. Les Aiguilleurs, ceux qui sont arrivés ces derniers temps, sont à l'écoute avec des audiophones. Ils soupçonnent des présences, mais ignorent qui elles sont. Ils pensent sûrement que des rescapés se sont installés en dehors de l'appareil pour les prendre pour cibles ou attendent que le chantier mobile se rapproche pour commettre des attentats.

— Admettez tout de même que votre cousin soit fortement inquiet, répliqua Kentel, ne se laissant pas intimider mais adoptant la même diction à peine audible de la jeune femme. Il envoie un hydravion, comme prévu, et depuis pas de nouvelles de l'équipe de secours composée de membres du corps médical. Plus une information, rien. Je suis là pour en savoir plus. Je ne suis qu'un messenger qui va mentalement enregistrer vos confidences et les transporter jusqu'à ce que Lienty puisse les entendre. Il n'y aura pas d'intermédiaires, pas de fuite.

— Sauf si votre appareil est abattu sur la route du retour et que vous tombiez entre les mains des Aiguilleurs. Il est possible que des francs-tireurs se soient infiltrés dans les territoires que les hommes de Sank ont délivrés. Je ne peux courir le moindre risque. Une opération extrêmement difficile est en cours et pas seulement depuis ces jours-ci, mais depuis que l'appareil s'est crashé. Vous devrez vous contenter de si peu. Maintenant vous allez remonter à la surface, rejoindre Fargo et attendre tranquillement le retour de l'hydravion. Ah, oui ! J'oubliais, j'ai un message pour Lienty. Demandez-lui de cesser le survol de cet endroit et surtout l'atterrissage des appareils jusqu'à ce que je donne le feu vert. Vous ne pouvez imaginer ce qui se produit dans ces profondeurs. Les troncs d'arbres répercutent, en les amplifiant, les moindres sons, alors les réacteurs, les glissements des patins sur la glace se transforment en bas en un vacarme insupportable. Nous devons nous boucher les oreilles ou mettre des casques bricolés. Et les Aiguilleurs de la reconnaissance captent eux aussi ces bruits.

Elle s'était radoucie dans le ton et même lui sourit.

— Je vous remercie d’avoir effectué ce voyage inutile et vous remercieriez Lienty. Maintenant, moi, je descends et vous, vous remontez.

— Comment pensez-vous m’y forcer ? demanda tranquillement le sergent. J’ai été spécialement entraîné pour me défendre sans pitié. Vous n’avez avec vous que du personnel médical plus deux ou trois policiers militaires qui me doivent le respect, tout comme Fargo et Teddy. Je ne vais pas remonter, mais au contraire, je vais descendre.

Lienty a été formel, quelles que soient vos motivations je dois lui rapporter des informations. Si je ne le fais pas vous savez ce qui se passera ? Il fera débarquer là-haut, au-dessus de nos têtes, une bande d’énergumènes qui se moqueront bien de faire du tapage. Avec toute la considération que j’ai pour vous, votre courage et votre sentiment filial, je vous rappelle que Lienty est le patron de toute cette expédition générale pour rechercher non seulement votre père, mais aussi les survivants éventuels. Votre qualité de fille de Lien Rag ne vous donne pas tous les droits. Une opération humanitaire a été déclenchée qui s’est transformée en opération militaire contrainte et forcée, mais l’objectif est toujours le même. Nous voulons retrouver des survivants sans distinction, qu’ils soient de grande réputation ou non. Vous m’avez compris, je pense ?

À la voir, on pouvait penser qu’il avait obligé Fleur à courir sur une longue distance car elle avait perdu le souffle, avait du mal à le retrouver, mais c’était la fureur même qui la rendait ainsi haletante, les yeux exorbités. Elle étouffait de rage, selon le cliché littéraire habituel, et il attendit qu’elle retrouve un rythme respiratoire normal.

À plusieurs reprises elle ouvrit la bouche, happa l’air, puis enfin réussit à lui répondre dans un souffle :

— Vous oubliez une chose. Tout a été fait pour laisser les Aiguilleurs venir jusqu’ici, s’emparer de l’appareil, le transporter quelque part où ils le répareraient sous la surveillance de ce traître de Gislake. C’est bien de cela dont il s’agissait, non ? Quand Lienty a ordonné d’arrêter notre offensive triomphante, quand il insistait pour que cette station Y à partir de laquelle, depuis le tronc commun, dérive ce réseau de quatre voies en construction sous la masse des arbres couchés pour atteindre le dirigeavion, il agissait dans ce sens. Et maintenant que les Aiguilleurs vont enfin effectuer ce que nous attendons d’eux, sortir le dirigeavion de cet enchevêtrement d’où nous-mêmes ne pourrions le faire, vous venez m’emmerder parce que nous observons une prudence extrême pour ne pas révéler notre présence ?

— J’exécute ma mission, si vous estimez que j’outrepasse mes droits, remontez vous-même en surface, attendez l’hydravion et allez vous engueuler avec votre cousin Lienty. Moi je resterai ici jusqu’à ce qu’il me donne un

contrordre.

Il commençait lui aussi à s'énerver.

— Je crois que vous avez quelque chose à nous cacher et je suis ici pour le découvrir. Vous avez la réputation d'être une petite personne qui depuis son enfance s'est toujours montrée volontaire et n'en a fait qu'à sa tête. Moi je suis aussi un cabochard et j'ai un don pour flairer les embrouilles et pour anticiper sur les événements. La preuve, et sans me vanter, j'ai permis la conquête d'IQ Station sans grandes pertes humaines.

Depuis le début de cette confrontation il était assis sur un fut d'arbre scié à la tronçonneuse, et il se leva, baissant la tête pour ne pas la heurter aux troncs qui formaient la voûte.

— Que comptez-vous faire ? cria-t-elle, oubliant ses propres consignes de silence.

Aussitôt, comme une petite fille confuse elle porta sa main à la bouche et ce geste attendrit le sergent Kentel.

— Je descends. Il faut que je fasse tout de même un rapport sur la présence récente de cette antenne médicale que dirige le docteur...

Il sortit un petit carnet de la poche de poitrine de sa combinaison, le consulta.

— Docteur Disting, accompagné de deux infirmiers et de deux gardes du corps. Le compte y est. Il y a aussi tout le matériel qui a été débarqué du même vol et que je devrai inspecter. Que voulez-vous, je dois me mettre quelque chose sous la dent. Lorsque je me présenterai devant le président Lienty, j'aurai bonne mine si je n'ai rien à lui raconter. Je suppose que c'est par là que l'on accède aux étages inférieurs. Ça manque un peu d'espace et d'ascenseur, mais on s'en contentera.

— Sergent Kentel... Je préférerais que vous n'alliez pas plus loin. Plus on descend et plus les consignes sont strictes. À ce dernier niveau les Aiguilleurs ne sont séparés de nous que par quelques troncs d'arbres verticaux. Une bizarrerie dans la catastrophe, mais c'est elle qui a permis à l'appareil de continuer à glisser là dessous sans trop de dégâts.

— Sans trop de dégâts ? répéta-t-il. Mais voilà une excellente information, du genre que je suis venu chercher, et vous ne me la donniez pas ?

— Je me suis mal exprimée. Les ailes ont été en partie saccagées, cependant le fuselage est intact ou presque. Les skis flotteurs sont brisés et l'appareil repose sur son ventre. Je vous disais cela pour vous expliquer que le

dirigeavion se trouve dans une sorte de grande caverne assez haute de plafond, si je puis utiliser ce mot de caverne, alors qu'il y a des troncs d'arbres morts tout autour en bas, en haut et sur les côtés.

— Et les Aiguilleurs de cette colonne de reconnaissance ?

— Curieusement ils sont au nord-est. On aurait pu s'attendre à ce qu'ils arrivent du sud, mais non. Ils ont dû effectuer tellement de détours, affronter des masses de bois si épaisses qu'ils ont surgi de la direction opposée, et c'est pourquoi ils sont si proches de nous.

— Restent-ils enfermés dans leurs blindés ou bien en sont-ils sortis ?

— Une patrouille a investi un bloc de bois sur la gauche, vers le sud, et de là peut mieux surveiller les hublots de l'appareil par où on leur tire dessus avec un mitrasile. Je ne pense pas qu'ils aient eu des victimes. Juste quelques blessés légers.

— Que fait l'antenne médicale dans le niveau du fond ? demanda-t-il, l'air de ne pas se contenter d'une vague réponse. J'ai rencontré Fargo, toutefois je n'ai pas vu Teddy. Juste ces deux policiers militaires qui m'ont prié de ne pas aller plus loin, mais qui cependant me doivent obéissance, même s'ils sont éloignés de leurs corps. C'est pourquoi je descends pour m'assurer que votre petit monde est au complet, ma chère amie.

— Sergent, si le docteur et son équipe restent à ce niveau malgré la proximité des Aiguilleurs que le moindre bruit pourrait alerter, il y a une explication logique.

— C'est bien ce que je supposais. Le puits de descente et de remontée est trop étroit, trop difficile pour que le docteur Dusting envisage de remonter là où sont les personnes qu'il est en train de soigner. Donc vous avez eu le temps, entre le moment où la reconnaissance Aiguilleur s'annonçait et celui où elle fut en face du dirigeavion, de pénétrer dans celui-ci et d'en sortir... Ils sont plusieurs ?

— Ils sont plusieurs en bas, effectivement.

— Curieuse réponse, remarqua-t-il. Le mieux est que j'aille voir en bas. Ne craignez rien, je saurai me taire et faire le moins de bruit possible.

Elle arriva avant lui dans l'ouverture à l'oblique du puits. Celui-ci ne plongeait jamais verticalement sur de longues distances, mais faisait des coudes, observait des paliers.

— Sergent, ce que vous allez voir est stupéfiant. Et je vous mets en garde contre vos éventuelles réactions.

Il eut peur de comprendre, n'osa en demander plus. La jeune femme paraissait si inquiète et bouleversée qu'il hocha la tête plusieurs fois pour la rassurer.

CHAPITRE 40

Grâce au sphale, Ann Suba avait enfin pu rédiger un rapport cohérent sur le fonctionnement de cette navette. Elle décrivait l'engin dans sa totalité et pouvait enfin révéler que le système de propulsion était d'origine gazeuse, mais que le mélange était produit par une réaction nucléaire qu'elle allait désormais étudier dans le détail.

Elle était très satisfaite d'avoir ainsi rempli plusieurs pages, alors que jusque-là elle ne faisait qu'aligner des banalités qui à la relecture lui faisaient honte.

— Tharbin va bientôt venir voir si je progresse, dit-elle. Chaque fois il m'accompagne à bord de cette navette. Il ne faut pas qu'il vous découvre.

— Quand je vous ai rejointe sur le site de cette raffinerie de pétrole, vous m'avez dirigé vers lui, lui rappelait-il avec rancune, et il a cru être la victime d'hallucinations mentales. Pourquoi dans ce cas a-t-il accusé Movane Marqua d'être à l'origine de ses troubles ?

Elle ne pouvait lui répondre, ignorant qui était cette jeune femme dont il lui avait déjà parlé, mais qu'elle n'avait jamais rencontrée.

— Heureusement, Tharbin voyage en dirigeable et l'opération d'accrochage de ce dernier à son mât d'amarrage demande du temps. Ensuite il doit en descendre dans une nacelle, ce qui vous permettra de vous enfuir dans la nuit qui suivra. En général il est l'hôte d'Oul-Azam, se laisse aller à manger copieusement et n'a plus envie, ensuite de faire une inspection avant le lendemain matin. Je lui donnerai la partie du rapport que je viens de terminer et cela le fera patienter.

— Reste-t-il longtemps les fois précédentes ?

— Une journée entière à l'intérieur de la navette. Il en redescend le soir, participe à un autre repas aussi abondant, et ensuite va dormir dans son dirigeable qui repart vers le nord, si le temps le permet.

Elle préférait ne pas lui raconter que lors de son dernier voyage Tharbin était furieux contre elle. Ce qu'elle préméditait, à l'insu du sphale, c'était de convaincre Tharbin de l'emmener avec elle jusqu'à Talmyr, sous prétexte de se reposer quelque peu et de voir un médecin pour quelques ennuis de santé dont elle ne pouvait faire état. Elle espérait qu'il se laisserait convaincre. Elle

n'envisageait pas pour l'instant quelle décision elle prendrait une fois à Talmyr. Elle aurait aimé rejoindre l'ingénieur-président de la Tcherskicie qui lui avait offert un poste important, si elle acceptait de construire un dirigeavion. À l'époque, des scrupules moraux vis-à-vis de ses anciens compagnons, Liensun, Lien Rag, lui avaient fait refuser ces propositions, mais elle n'envisageait ni de se retrouver à Landal Gobi sous l'autorité d'Oul-Azam qui la suspectait de vouloir révolutionner les coutumes ancestrales du harem, ni de revoir le sphale qui s'imaginait qu'elle serait du voyage de retour vers ce soi-disant satellite, Flatty, dont elle avait peine à admettre l'existence. Elle ne supportait plus l'odeur d'ozone que diffusait le sphale par moments, elle finissait par avoir la tête lourde et douloureuse de devoir s'entretenir avec lui par télépathie. En réalité, elle était surtout passive. Il puisait dans ses pensées et lui présentait les siennes, et elle ignorait jusqu'à quel point il fouillait dans son inconscient pour parvenir à mieux la connaître et à prévoir ses réactions. Il restait méfiant à son égard car elle l'avait trompé à plusieurs reprises.

Depuis que le sphale était présent dans la navette, elle rejoignait avec plaisir sa yourte et ne souffrait plus de l'absence de la jeune Aouala.

Pourtant ce soir-là où elle s'apprêtait à prendre un bain, sa servante lui remplissant d'eau chaude un baquet de bois cerclé de cuivre, elle fut priée de rejoindre Oul-Azam dans sa yourte pour le thé. Il n'avait pas l'habitude de l'inviter et elle resta très méfiante. Pour ne pas l'offenser elle voila ses cheveux, mais non son visage. Les premiers temps elle ne prenait pas la peine de le faire.

Elle trouva qu'il avait grossi et qu'il s'affalait un peu trop paresseusement dans les coussins moelleux de sa tente. Il la salua poliment, l'invita à s'asseoir en face de lui. On servit le thé, les pâtisseries et les friandises habituelles, toutes très riches en calories, et durant tout ce rituel il bavarda de choses et d'autres. Les domestiques sortis, il se pencha vers elle.

— N'avez-vous rien remarqué lorsque vous montez dans cette grande tour bizarre que je dois surveiller ?

— Que devrais-je remarquer ? demanda-t-elle avec calme, tout en choisissant une sucrerie au miel.

Les Mongols parvenaient à obtenir du miel naturel de ruches conservées sous les tentes et dont les abeilles étaient nourries de sucres de différentes origines, parfumés artificiellement. Ces petites bêtes réussissaient à en faire un produit très satisfaisant par rapport au miel artificiel vendu par ailleurs.

— On me dit que le démon familier est de retour, qu'il a été aperçu une nuit alors qu'il volait autour de la tour.

Il lui raconta comment précédemment ce démon avait occupé la navette jusqu'à ce qu'une chamane l'en délivre. Mais en échange de son départ il avait enlevé une femme qu'on n'avait jamais plus retrouvée.

— Je n'ai rien remarqué, mentit-elle, en se promettant de faire la leçon à Zixiss pour ses imprudences.

Il savait fort bien que des gardes veillaient toute la nuit et surveillaient sévèrement la navette. Oul-Azam n'admettait aucune défaillance, car ses principaux revenus venaient de la générosité du président Tharbin. Avec son or il pouvait payer ses vassaux et se faire considérer par une grande partie du désert comme une sorte de monarque.

— S'il y avait un démon, affirma-t-elle, je ne pourrais pas passer ma journée dans le haut de cette navette.

Il voulait bien l'admettre, la considérant comme une femme peu courageuse.

Le lendemain elle mit en garde le sphale qui reconnut avoir commis une imprudence en s'envolant un peu trop tôt, une nuit, mais il partait régulièrement vérifier si l'itinéraire qu'il avait établi à l'intention de cette Movane Marqua et de ce Césaire Sangole était tout à fait sûr. Il lui fournit l'explication au sujet de cette femme enlevée en échange de sa disparition. La chamane n'était autre que Movane Marqua, et la femme une amie de celle-ci qui souhaitait fuir la maisonnée d'Oul-Azam où elle travaillait comme couturière. Il promit de faire beaucoup plus attention, à la suite de cette remarque.

Tharbin fut annoncé pour le surlendemain si la météo permettait le voyage en dirigeable. Ce fut Oul-Azam qui le lui confirma. Il en profita pour lui demander ce qu'on entendait par météo. Chaque fois que le président l'avertissait de sa venue, il suspendait son voyage à cette météo. Sans sourciller, mais réjouie, elle le lui expliqua et il parut fort intéressé par cette possibilité de deviner le temps qu'il ferait le lendemain ou le surlendemain.

— Vous avez des chamans puissants ?

— Non, il s'agit de scientifiques qui ont effectué des observations sur de longues périodes, et peuvent désormais utiliser les données qu'ils ont recueillies pour indiquer quel type de temps nous aurons.

Oul-Azam n'y croyait pas et même détestait cette explication qui faisait fi de la magie, du surnaturel, pour une chose qui tenait pour lui du miracle. Il se méfiait de la science comme de la culture et de l'instruction qui pouvaient mordre dans son pouvoir, le dévorer et le laisser nu et pauvre.

Ann Suba pensait qu'il finirait par être vaincu, si le froid persistant les Compagnies recommençaient à construire des voies ferrées qui quadrilleraient son désert de Gobi et y apporteraient une tout autre civilisation. Que ferait-il de son encombrante suite de chameaux, de chevaux, de guerriers s'il ne pouvait poursuivre son rôle de seigneur de la guerre ? Il avait amplement profité de la période du réchauffement pour reprendre la tradition alors qu'il n'était, Tharbin le lui avait raconté, qu'une sorte de misérable canaille rançonnant les voyageurs des petites stations perdues dans le désert. C'est alors que Tharbin, en lui offrant la garde de cette navette récupérée dans le Pacifique, avait fait de ce minable chef de bande ce qu'il était avec de l'or, des vassaux, un harem et des méharistes puissamment armés.

Lorsque le dirigeable s'accrocha à son mât d'amarrage, la nuit commençait de tomber et, rassurée, Ann Suba fut certaine que le sphale pourrait s'envoler sans risques, avant la visite habituelle du lendemain matin. Lorsqu'elle remit son rapport, Tharbin la regarda sévèrement.

— J'espère que cette fois c'est du sérieux et non du bla bla bla.

— Vous serez satisfait, dit-elle.

CHAPITRE 41

À cause d'une contre-offensive Aiguilleurs d'une violence inouïe, aucun des deux hydravions ne fut disponible pour aller récupérer le sergent Kentel et ses informations. La Caste utilisait des moyens effroyables, envoyait des missiles incendiaires sur toutes les stations et les agglomérations qui s'étaient spontanément ouvertes aux ennemis et déclarées indépendantes. Les supplétifs, malgré leur courage et leur haine des Aiguilleurs, commencèrent de céder du terrain. Ces bombardements dégageaient une chaleur telle qu'il était impossible de rester sur place. Ils acceptaient mal que leurs compatriotes soient déchiquetés, brûlés par cette pluie infernale de missiles chargés de phosphore et de napalm. La Caste utilisa également des convois autoguidés de wagons-citernes remplis de matières inflammables. À un kilomètre de cette ligne de flammes, le thermomètre montait à près de deux cents degrés, et le cœur de cette fournaise dépassait les deux mille. Le front devint un enfer, une nouvelle Ceinture de Feu. Depuis IQ Station, pourtant fort éloignée, on apercevait cette ligne de flammes tordant l'horizon en vapeurs rouges, et la nuit toute la région était éclairée comme en plein jour. La peur s'emparait des populations jusque-là asservies par la Caste et la mobilisation spontanée était générale. Le travail cessa presque partout, alors que depuis leur libération ces gens-là avaient toute liberté pour participer aux travaux des champs ou d'élevage des animaux. Lienty redoutait qu'un manque de ravitaillement ne vienne s'ajouter à cette terreur voulue par la Caste.

Les pertes étaient considérables dans la population civile et aussi chez les supplétifs, mais cette sauvagerie des Aiguilleurs galvanisa en définitive la région entière. Une fois les premières heures de panique oubliées, les volontaires affluèrent plus que jamais. Les Aiguilleurs emprisonnés furent sortis de leurs cellules et les chefs décidèrent de les pousser devant eux durant leur tentative pour reconquérir le terrain perdu. Il fallut cependant attendre que les incendies s'éteignent et que le sol ne soit plus aussi brûlant. Partout la glace en fondant faillit inonder les villages, mais le gel figea bientôt ces torrents furieux qui dévalaient les pentes.

Lorsque Lienty apprit que des otages Aiguilleurs, anciens propriétaires terriens ou éleveurs fonctionnaires, étaient utilisés comme boucliers humains, il essaya d'intervenir au nom d'un sentiment humanitaire qu'il ne parvint pas à faire partager aux supplétifs. Ceux-ci étaient désormais bien décidés à en finir avec la Caste ou à mourir. Le colonel Sank essaya de convaincre Lienty de laisser faire, mais ce dernier ne pouvait s'y résoudre, surtout lorsqu'il

apprit que les malheureux otages étaient enchaînés sur les voies du tronc commun d'où les trains blindés de la Caste déferlaient. C'est alors qu'il mobilisa les deux appareils, pour qu'ils bombardent carrément ce gros réseau et empêchent les Aiguilleurs de reconquérir le terrain, craignant que ces derniers ne tiennent nullement compte des leurs entravés sur les rails, au risque d'être écrasés par les lourdes machines de combat.

Ces bombardements eurent raison de la hargne de la Caste qui peu à peu renonça à la reconquête. Lienty décida de laisser les deux hydravions poursuivre leurs ravages bien en amont des lignes de combat, pour forcer les Aiguilleurs à des réparations longues et difficiles. Les deux appareils remontèrent même le grand réseau jusqu'à trois mille mètres d'altitude, bombardant des stations Y et X, et même deux stations stars aux multiples embranchements qui dispatchaient des lignes dans toutes les directions, y compris vers la Patagonie. Mais les photographies prises par les appareils révélèrent aussi qu'un ensemble de huit voies se dirigeaient vers le nord, toujours à haute altitude. Des ouvrages multiples, superbes pour la plupart, jalonnaient ce réseau. Des viaducs vertigineux franchissaient des abîmes effrayants, des tunnels foraient les montagnes. Un hydravion, envoyé pour essayer de prendre d'autres clichés encore plus au nord, dut faire demi-tour, faute de carburant, avant d'avoir vu le terminus de cette percée ferroviaire. De plus, Sank insista pour que les bombardements continuent et ces appareils, durant des jours et des nuits, ne cessèrent de venir se ravitailler en bombes et de repartir inlassablement. Les femmes du pays vinrent sur l'aéroport provisoire proposer leurs services et prirent en main le ravitaillement en nourriture et le chargement des bombes. Bientôt il fallut créer des ateliers pour en fabriquer, de façon assez primitive d'ailleurs. La DCA d'en face était pourtant très active et les missiles sol-air, de fabrication récente chez l'ennemi, devaient être leurrés par des astuces fréquentes. Ils finissaient par retomber sur les zones Aiguilleurs qui comprirent que leur riposte n'était pas encore au point.

Depuis la *Chimère* Tom-Tom demanda s'il devait renvoyer les commandos de Centdix, mais le colonel Sank le prit de haut. Il avait enfin pu déployer ses propres hommes en appui des supplétifs en retraite, et ceux-ci ainsi soutenus avaient évité de se laisser tenter par une débâcle funeste. Du moins c'était ce que prétendait le colonel, et Lienty le lui laissait dire, tout en sachant que la volonté des autochtones sortait renforcée par les crimes de guerre des Aiguilleurs de cet épisode horrible. Ceux-ci ne pourraient jamais plus réoccuper la région ni même toute l'Amazonie. Les populations isolées étaient peu à peu mises au courant des événements, découvrant que du côté de la Cordillère les exploités s'étaient débarrassés de la Caste et envisageaient de se diriger seuls.

Là-dessus le président du Conseil du Tabernacle proposa d'envoyer des

missiles de croisière, à la seule condition qu'on lui communique les coordonnées des cibles. Lienty n'hésita pas une seconde. Ses hydravions avaient repéré des sortes de forteresses à grande altitude, et il souhaitait que Lascasas ne se sente en sécurité nulle part ailleurs à partir de ces jours de violence. Il regretterait amèrement cette contre-offensive cruelle et serait pour toujours disqualifié. Jamais plus il ne pourrait tenter de réoccuper ces régions pourtant grosses productrices de produits alimentaires. Pour le faire il devrait engager un tel potentiel humain et matériel qu'il ne pourrait jamais le trouver.

Les premiers missiles sifflèrent à de hautes altitudes, terrifiant les populations des plaines et des plateaux. Il y en eut dix et lorsque le lendemain les hydravions effectuèrent leurs observations, il apparut que des pans entiers de la cordillère des Andes s'étaient écroulés sur les installations Aiguilleurs, et que plusieurs de leurs réseaux principaux étaient désormais ensevelis sous des millions de tonnes de rochers. Une station star, quatre stations X et au moins une dizaine de stations Y avaient disparu de la carte. Cette attaque venue de milliers de kilomètres avait été soigneusement étudiée par Lienty, Sank et les délégués des populations locales. On avait fait intervenir des gens qui avaient eu l'occasion de se rendre dans ces zones d'altitude. Ces témoins avaient affirmé que plus l'on montait dans la Cordillère, moins les locaux avaient accès aux stations réservées aux Aiguilleurs, à leurs familles et à ceux qui avaient fait allégeance au pouvoir de la Caste. Ceux-là bénéficiaient d'avantages réels, occupaient des trains-habitations confortables et méprisaient les péons des plateaux et des plaines. Le récent Comité des Nations amazoniennes libres s'était ensuite réuni et avait donné son accord pour un bombardement de ces concentrations Aiguilleurs d'altitude.

Le passage de ces missiles de croisière à grande hauteur était cependant visible durant la nuit à cause des flammes qui s'échappaient de leurs tuyères. On n'avait pu prévenir tous les groupes humains isolés, les tribus que la dévastation de la forêt laissait dans l'hébétude, les paysans récalcitrants à l'occupation des Aiguilleurs réfugiés dans les endroits les plus inaccessibles, si bien que ces gens-là connurent la plus grande peur de leur vie. Mais ceux qui avaient été alertés éprouvèrent également de grandes émotions. En compagnie de l'état-major. Lienty, depuis le quai de cette station où siégeait le commandement, assista à ce passage flamboyant, et la première question que le colonel se posa à voix haute l'interpella également.

— Je ne peux comprendre comment de pareilles armes peuvent être fabriquées à bord d'un navire, pour aussi grand et aussi bien équipé que soit celui des Simone. Je reconnais que ces petits bonshommes sont très avancés dans bien des domaines. Par exemple en médecine et en chirurgie, puisqu'ils ont sauvé Lien Rag après son équipée dans l'Antarctique jusqu'au tombeau de son fils. Déjà une équipée un peu trop mal préparée, une de plus qui faillit tourner mal, mais ce n'était que partie remise.

Lienty choisit de ne pas relever ces propos, certes peu aimables, mais pleins de bon sens. Lien Rag aurait dû se souvenir qu'il avait failli mourir dans l'Antarctique et cette fois il n'y avait pas son petit-fils Jdriège pour venir le sauver.

— Oui, les Simone ont réalisé de grandes avancées techniques, mais vous avez vu passer ces missiles de croisière qui doivent mesurer dans les vingt-cinq, trente mètres ? Je veux bien qu'ils soient embarqués sur la *Chimère* démontés, mais je refuse de croire qu'ils y soient fabriqués.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Lienty, agacé de n'avoir jamais réfléchi à tout ça.

— Que les Simone disposent quelque part d'un endroit à terre où sont créées toutes ces choses dont ils ont besoin. J'ai eu l'occasion de visiter leur navire. Il dispose d'une usine dans ses flancs, d'élevages d'animaux de boucherie, dont ces lamentables carolus que ces gens-là apprécient dans leur assiette, mais je n'ai pas eu l'impression que des armes étaient fabriquées à bord. Sinon peut-être des armes personnelles.

Lienty ne voulait pas se souvenir qu'il avait été dans l'obligation de goûter à cette chair de carolus, au cours d'un grand dîner offert par Tom-Tom. La chair en était savoureuse, mais la pensée qu'il s'agissait de chien avait bloqué chaque bouchée dans sa gorge.

— Avez-vous quelques renseignements là-dessus ? demanda Sank.

— Sur les carolus ? Ce sont les descendants d'un couple de chiens que les milliardaires propriétaires de ce yacht possédaient comme animaux de compagnie. Leur descendance a sauvé de la famine les Simone, savez-vous ?

— Je vous parle de ce lieu secret où ces gens-là disposeraient d'ateliers fabriquant différents produits.

— Non, aucune idée, dit Lienty.

— Lien Rag avait-il quelques éclaircissements à ce sujet ?

— Nous n'en avons jamais parlé. Nous n'avons jamais imaginé ce que le passage de ces grands missiles vous suggère, à juste titre d'ailleurs.

Dans les jours qui suivirent, alors que Lienty allait envoyer un des deux hydravions chercher son chargé de mission, le sergent Kentel, il fallut en réviser un et l'autre ne pouvait être libéré de ses objectifs militaires. Les Aiguilleurs avaient subi une véritable catastrophe en de nombreuses régions, mais tout le monde se méfiait des réactions de Lascasas.

— La bête n'est pas morte, répétait le colonel, qui parfois s'obstinait dans des formules qui fatiguaient tout le monde.

Le chiffre des pertes humaines dues à la contre-offensive Aiguilleurs commençait de grossir chaque jour un peu plus. On évaluait que deux à trois mille personnes avaient péri dans les bombardements au phosphore et au napalm et que des régions entières, riveraines de petites voies secondaires, avaient été ravagées à quatre-vingts pour cent avec des centaines de morts. Les trains délabrés que ces gens habitaient jadis n'existaient plus, et les survivants s'étaient réfugiés en grand nombre dans les stations encore intactes. De nombreux problèmes de ravitaillement et de chauffage apparaissaient et le COMINAL, le Comité des Nations amazoniennes libres, avait du mal à faire face. Des réquisitions parurent nécessaires et les trains qui circulaient sur le tronc commun furent de moins en moins nombreux. Bien entendu, depuis longtemps la Caste avait coupé l'approvisionnement en courant électrique, et ces convois étaient tractés par de vieilles locomotives à vapeur alimentées au bois. Des engagés volontaires s'en allaient dans les abords de la forêt ravagée, découpaient des mètres cubes de bois pour les chaudières et aussi le chauffage des stations, mais Lienty constatait que la vie était devenue plus qu'inconfortable, insoutenable avec des températures extérieures aussi basses.

Il demanda une entrevue aux dirigeants du COMINAL et se présenta avec une carte empruntée aux archives de la Caste.

— Voilà l'usine électrique qui alimentait la région en courant. Une centrale nucléaire ancienne qui est aussi dangereuse que productrice. Les gens qui travaillent là-dedans sont, d'après les documents secrets que j'ai pu consulter, tous contaminés par la radioactivité. Ils sont consignés sur place, avec obligation de maintenir la production à son rythme le plus élevé en échange de fournitures, de remèdes et de nourriture, et aussi de tout ce dont ils peuvent avoir besoin, même du superflu. La Caste est généreuse, à condition qu'ils restent dans le confinement interne de la centrale.

— Qu'attendez-vous de nous ? demanda un des membres du Comité avec arrogance, que nous allions nous emparer de cette centrale pour vous permettre de vous chauffer et de prendre nos trains ?

— J'ai seulement pensé que ces documents vous revenaient de droit. À vous d'en faire l'usage que vous voudrez, mais je connais vos difficultés. Je ne veux pas dire que cette centrale pourrait en résoudre pas mal, mais à quel prix ? Les techniciens bloqués à l'intérieur sont tous des Aiguilleurs, mais est-ce une raison pour les condamner à périr sur place d'une mort atroce ?

— Que voulez-vous que nous fassions ? Qu'on les délivre pour qu'ils aillent crever ailleurs en contaminant d'autres gens, ou qu'on prenne le relais

de leurs dirigeants en les nourrissant, en les chouchoutant pourvu qu'ils n'essayent pas de sortir ?

— Je n'ai rien à ajouter, répondit Lienty en se dirigeant vers la sortie du wagon. Bientôt nous ne serons plus là et nous ne pouvons plus nous engager.

Il laissa derrière lui un grand silence perplexe. Peut-être n'avaient-ils pas imaginé que leurs désirs secrets de voir partir ces commandos étrangers se concrétiseraient un jour, les laissant seuls face à la Caste.

CHAPITRE 42

Au moment du vote autorisant le président Liensun Rag à permettre, l'installation d'une nonciature, un groupe de députés indépendants lui envoyèrent leur porte-parole. Il représentait environ douze pour cent des élus, mais leur petit nombre pouvait faire basculer la décision, les deux groupes les plus puissants, celui de Carminale et celui de Kerchinian se trouvant à peu de chose près à égalité. Ce porte-parole s'appelait Bancala, possédait une station de télévision, un quotidien et un hebdomadaire très critique envers le gouvernement. Il exprima le vœu de ceux qu'il représentait. C'était un groupe hétéroclite dont les intérêts divergeaient le plus souvent, mais qui connaissait son importance dans les grandes décisions.

— Nous souhaitons que ce vote soit assorti d'une prise en charge des familles de ces volontaires partis en Amazonie.

— Vous demandez une rallonge du budget, donc, répliqua Liensun. Je n'y suis pas opposé, car j'ai déjà fait calculer le prix de revient de ces allocations.

Lorsqu'il le lui dit, Bancala parut interloqué :

— Ça fait lourd.

— Oui, d'autant plus que d'après mes renseignements le corps expéditionnaire va commencer de revenir. Nous pourrions plutôt envisager avec la prime de retour promise, une autre de réinsertion.

— Je pense que le groupe acceptera, toutefois nous voudrions, pour que l'opinion soit pleinement rassurée, que vous effectuiez le voyage jusqu'en Amazonie pour avoir une vue d'ensemble des événements. Le sort des volontaires inquiète les gens, mais ils voudraient aussi savoir ce que deviennent Lien Rag, qui ici est toujours en faveur, et aussi sa fille. Beaucoup souhaitent qu'en tant que fils de l'ancien président vous vous rendiez sur le lieu du crash.

Liensun sourit.

— Avec des photographes, des cameramen de votre groupe de presse et de télévision, voyageur Bancala ? Ce qui vous permettrait de faire un carton avec les reportages et les articles imprimés ?

— C'est certain, mais je ne fais que représenter l'opinion publique.

— Je ne sais si vous vous rendez compte, votre groupe et vous-même, de l'heure présente. La situation des Kerguelen est tout de même difficile et je dois faire passer mon sentiment de président avant mon sentiment filial. C'est ce que j'expliquerai à la population ce soir même, devant vos caméras et celles de la concurrence. Je dois donc rester à Cooktown, d'autant plus que si la nonciature est votée, le préposé arrivera ici dans les jours qui vont suivre ce vote. Je suis désolé, mais si les circonstances le permettent j'effectuerai ce déplacement plus tard. Cependant, comme je ne veux pas vous priver d'informations pour votre groupe de médias, je vous propose une autre solution.

Lorsque Bancala l'entendit, il fit la moue.

— Ce ne sera pas la même chose.

— Vous vous trompez, mon cher, vous verrez qu'il y aura matière à de nombreux scoops. Je vous laisse d'ailleurs libre d'épiloguer sur ce choix délibéré de ma part.

— Je vois ce que vous voulez dire, finit par reconnaître Bancala, et finalement c'est peut-être intéressant.

Lorsque Liensun revint à la tribune, il parla donc d'une éventuelle prise en charge des familles de ces volontaires valeureux qui combattaient en Amazonie, tout en laissant entendre qu'ils pourraient bien être rapatriés plus tôt que prévu, et que dans ce cas-là ils percevraient une prime de retour assortie d'une assistance de réinsertion dans la vie civile. Ensuite, il pria les députés de l'excuser s'il prenait la liberté d'aborder un domaine plus intime, et promit de le faire avec sobriété. Il savait que l'on s'étonnait que, fils d'un homme aussi prestigieux que Lien Rag, il n'ait pas déjà songé à participer aux recherches, ou du moins à effectuer un aller-retour sur les lieux du crash du dirigeavion, pour se recueillir éventuellement. Mais il se devait de faire passer ses responsabilités présidentielles avant son affection filiale. Il le déclara avec tant de dignité que les députés de Carminale se levèrent en silence, puis ceux de Kerchinian. Furieux, Bancala fit signe aux siens de suivre le mouvement. Ce fut un moment solennel de grande émotion publique que les caméras présentes, y compris celles de Bancala, enregistrèrent pour le journal du soir.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je ferai part ce soir, dans une courte intervention, de mon attitude. Et je dois vous dire que dans cette prise de position qui peut paraître excessive, j'ai eu une alliée de choix en la personne de la vice-présidente Vorgine.

Celle-ci, qui paraissait sinon dormir mais rêvasser au banc du gouvernement, sursauta et ouvrit de grands yeux, ne comprenant pas pourquoi les élus la regardaient avec autant de sympathie tandis que Liensun

poursuivait :

— Oui, voyageurs députés, voyageuse Vorgine, sachant que je me devais à mes devoirs, m’a tout simplement proposé de me remplacer pour effectuer ce voyage en Amazonie. Elle partira dès demain en hydravion pour cette mission que je lui confie, celle d’un fils inquiet du sort de son père, bien sûr, mais surtout celle plus politique qui consistera à inspecter nos commandos, nos volontaires, à s’assurer que chacun dans des conditions aussi périlleuses se montre digne des Kerguelen. Le président de notre concession de Channel Drake l’accueillera comme la représentante de tout le corps politique uni, corps législatif et corps exécutif. Lienty Ragus qui, sans hésiter, s’est lancé à la recherche de son cousin et a décidé de ne plus accepter qu’une Caste orgueilleuse...

Alors qu’un Liensun, lyrique, se lançait dans une justification vibrante de la décision de Lienty entraînant ses hommes contre les Aiguilleurs, Vorgine, paralysée sur son banc, croyait vivre un cauchemar. Peut-être avait-elle mal compris ce que Liensun disait, mais il n’était pas possible qu’il l’envoie dans ces contrées lointaines affronter les pires dangers. Depuis vingt ans elle n’avait jamais quitté les Kerguelen et il savait bien qu’elle avait horreur de tout ce qui était extérieur, non seulement à l’archipel, mais à cette île principale où s’était construite la capitale Cooktown. Aller dans une île voisine était déjà pour elle une corvée redoutable.

— Voyageuses, voyageurs, je vous demande donc, en guise de conclusion, d’applaudir notre distinguée vice-présidente pour cette décision prise avec un grand élan de femme de cœur. Ce qui ne surprendra aucune ou aucun d’entre vous.

Voilà que tous se levaient. Non seulement ils applaudissaient mais l’ovationnaient, et sur le point de s’évanouir, les jambes en flanelle, elle devait à son tour se lever, remercier. Comme son visage ruisselait de larmes, ils n’en furent que plus chaleureux, s’empressèrent autour d’elle pour lui écraser les doigts, l’embrasser, lui taper sur l’épaule et même une main égarée lui caressa les fesses qu’elle avait assez rebondies.

Un seul resta assis à son banc, Bancala, pris d’un fou rire mal contenu. Il regardait Liensun là-bas, à la tribune où il avait pris la parole, et lui adressa un clin d’œil.

Devant tant d’enthousiasme, le président décida de reporter la séance à plus tard.

CHAPITRE 43

Alors que la Locomotive remontait vers le nord-ouest et traversait des régions du Moyen-Orient de jadis, il y eut un affrontement avec un bâtiment de guerre assez vétuste appartenant à quelque petit potentat local. D'après les images qu'il en recevait, Kurty se souvint que la Transeuropéenne avait les mêmes avisos, jadis. D'ailleurs, sans qu'il l'ait demandé, un écran afficha les silhouettes de ces unités de la marine de guerre, et effectivement celle-ci avait appartenu à la Compagnie Transeuropéenne. Mais était-ce une raison non seulement pour la pulvériser d'un seul missile, mais ensuite rouler en poussant les restes encore fumants, les corps déchiquetés sur le côté. La lame usuelle venait d'entrer en action et nettoyait la voie, sans que quiconque à bord ne s'en émeuve. Et quiconque, réalisa Kurty, c'était lui et lui seul. Il finissait par faire vivre un monde d'hallucinations, voyant se matérialiser des ombres, des silhouettes dans lesquelles les circuits intégrés, les logiciels, pourquoi pas Mylord, auraient pu se glisser. À priori il ne détestait pas de voir évoluer ces compagnons mal définis, souvent sans visage, juste des esquisses humaines, comme si en chemin le créateur avait jugé suffisant qu'elles aient une tête sans yeux ni bouche, deux bras, un torse et deux jambes, et pour habillement un uniforme dans les bleu-gris qui rappelait certaines tenues de gardiens de trains pénitentiaires anciens. Toujours d'après les films, les images diffusées par les archives internes surgissaient, comme si chaque fois qu'une pensée lui venait en tête un dispositif déclenchait la livraison de ces vues explicatives. Lui avait vécu dans un satellite tombé dans le Pacifique, puis à bord d'un navire avec les amis de son père, pendant que ce dernier errait en quête d'un passé révolu, avant de revenir prêter main forte à Lien Rag et au Kid dans leur lutte contre la Guilde des Harponneurs. Et jamais on ne lui offrait des souvenirs enregistrés du satellite, comme si ceux-ci n'existaient pas. Lien Rag racontait pourtant que lorsqu'il avait abordé le Bulb en décomposition, flottant sur les eaux du Pacifique, un certain nombre de choses avaient pu être sauvées avant qu'il ne sombre définitivement. Il ne restait donc rien de sa mère, juste cette appellation de sylphide qui le laissait insatisfait. Il aurait aimé qu'elle fasse partie de ces ombres, de ces esquisses humaines qui flottaient autour de lui sans raison. Il les retrouvait parfois la nuit quand il donnait la lumière depuis son lit, mais s'il le désirait, elles disparaissaient. Lorsqu'il en parlait à Mylord, celui-là jouait les ignorants. Sans qu'il en ait manifesté le désir, on lui projeta sur plusieurs écrans l'attaque de cet aviso anachronique et son écrasement. Il en éprouva des nausées qui l'obligèrent à courir vers la salle de bains, mais à la longue il se montra complètement indifférent à la vue de la lame du système bulldozer cueillir une tête détachée d'un tronc, quelques membres et les

rejeter en contrebas du ballast.

Il se demanda si la fantasmagorie qui paraissait envahir sa vie pouvait produire des silhouettes connues, celle de Fleur par exemple ou de Lien Rag. Mais non, ça ne fonctionnait pas ainsi. Il essaya de savoir, par l'intermédiaire de Mylord, qui organisait ces apparitions, mais comme toujours la voix synthétique joua les niaises.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire par là.

— Était-ce prévu dans les instructions post-mortem laissées par mon père ?

Peine perdue, et pourtant il crut reconnaître Lien Rag qui errait dans une course, mais avec peut-être trente ans de moins, il le héla, mais l'ombre ne tourna qu'un visage effacé vers lui. Il n'y eut jamais de Fleur, Fleur la rebelle à cet ensemble mobile, Fleur qui n'aimait pas la Locomotive, qu'elle fut Locomotive-Dieu ou Locomotive pirate. Pourquoi était-elle partie déjà ? Ah oui, il se souvenait avoir refusé son aide aux Hommes-Jonas qui cherchaient à délivrer les baleines solinas dans le vivier du golfe du Tonkin. Comment se serait-il souvenu d'une scène aussi ancienne ? Vraiment ancienne ? Mais depuis combien de temps Fleur l'avait-elle quitté, depuis combien d'années, de décennies ?

Et puis il y eut la silhouette d'une femme, qui contrairement à celles ayant une apparence masculine portait quelques vêtements. Des voiles ? Oui des voiles qui laissaient espérer quelques visions affolantes. Il la poursuivit, mais ne reçut aucune récompense visuelle pour son obstination. Elle finit par se diluer dans l'air lorsqu'il crut la coincer dans une course en impasse.

— Je voudrais une présence féminine, dit-il à Mylord, mais plus concrète que ce premier essai. Et autre chose que ces esquisses sans aucun charme.

— Auriez-vous de la fièvre ? demanda la voix métallique. Vous devriez vous rendre à l'infirmerie de toute urgence.

Il attendit plusieurs jours, espérant toujours qu'une femme, même virtuelle, lui serait octroyée. Il crut ensuite apercevoir une silhouette délicate qui serait toujours hors de portée, dans des endroits les plus inattendus, comme la salle de navigation où pourtant il n'allait pas souvent. Il l'interpella, lui demandant si c'était là qu'elle se plaisait, mais elle ne répondit pas et s'éclipsa lorsqu'il fit deux pas de trop.

— Pourquoi ce jeu cruel ? cria-t-il, avec une sorte d'ironie douloureuse, et en même temps il appuya sur la touche qui coupait la parole à Mylord.

Il ne voulait surtout pas d'explication tordue.

Peu après, il revit cette silhouette plus nette cette fois et quelque peu androgyne. Une fille élancée ? Et puis il se demanda si quelque intention sournoise ne venait pas de reproduire l'image en trois dimensions de Sumar, ce garçon équivoque et lascif qui participa aux travaux de renflouement de la Locomotive. Plaisanterie ou piège ?

CHAPITRE 44

Le sergent Kentel n'était pas encore descendu au niveau zéro, celui de l'antenne médicale, et Fleur Rag l'avait quitté à plusieurs reprises pour effectuer une surveillance des positions des éclaireurs. Teddy avait découvert un passage qui permettait de se déplacer non sans mal, en rampant sur la voûte, et il avait atteint juste l'aplomb au-dessus des lourdes draisines blindées équipées d'accessoires de chantier. Fleur vint s'allonger à côté de son compagnon d'expédition et regarda par la minuscule fente entre deux troncs. La colonne d'avant-garde se trouvait pile dessous, à moins de vingt mètres. Un chef de véhicule, à l'abri d'une trappe de trou d'homme formant bouclier, était en train de boire un liquide chaud tout en gardant un œil à l'oculaire fixé sur une tige flexible.

Le garçon colla son micro fixé à sa cagoule sur l'écouteur de Fleur, pour lui chuchoter qu'à son avis ils avaient reçu l'ordre de ne plus tenter de s'emparer du dirigeavion et d'attendre la grande colonne.

— Crois-tu qu'ils se doutent de quelque chose ? demanda-t-elle, en faisant la même manœuvre pour respecter le silence.

Ce dernier n'existait nullement. Les troncs d'arbres émettaient des sifflements selon les variations de la température, glissaient en grinçant ou bien crachaient bruyamment des jets de vapeur et de sève, quand ce n'était pas du latex ou du chicle. Teddy avait failli s'enliser dans un trou de caoutchouc à l'état brut et elle avait reçu une giclée de pâte à chewing-gum, croyant sur le coup que quelqu'un ou un animal, genre lama, avait craché une salive gluante sur sa visière de cagoule. Pourquoi cette réaction inattendue l'avait-elle troublée, pourquoi avait-elle imaginé que l'arbre venait d'éjaculer sur elle pour la provoquer ou lui interdire d'approcher ? Était-ce la raison pour laquelle, à l'heure du sommeil, elle s'était glissée dans le sac de Teddy pour lui donner du plaisir alors qu'il s'endormait ? Il avait cru faire un rêve érotique avant de se réveiller et de comprendre. Depuis ils recommençaient chaque soir parce qu'elle avait besoin de sentir qu'il était vivant, qu'il pouvait avoir le désir d'elle, d'une femme du moins, un désir brut de sexe sans sentiment. Elle n'aurait pas supporté les mots tendres, les confidences. D'ailleurs elle pensait « nous baisons », et non « nous faisons l'amour chaque soir sauvagement ». Ils s'affrontaient même en mots de voyous pour exiger ce qu'ils souhaitaient. C'était dans la journée qu'elle pensait à Kurty et à leurs nuits, comme ils s'endormaient enlacés, comme elle le taquinait, comme ils n'avaient pas envie de s'unir certains soirs.

— Ce sont des sous-fifres qui ne savent rien. Possible même que personne ne sache rien chez eux, hein ? C'est une hiérarchie rigide sans concessions, celui qui est au-dessus méprise celui d'en dessous, n'essaye pas de frayer avec lui. Une hiérarchie qui n'est pas basée sur le respect, mais sur le mépris le plus odieux, différemment de ce qui se passe dans notre corps de police militaire.

— Ils émettent en clair, en général, ne passent en code que rarement. Ils sont sûrs d'eux, méprisants effectivement pour tous les autres, et n'imaginent pas qu'il peut y avoir dans l'épave des êtres prêts à défendre leur peau.

Il passa son bras sur ses épaules puis descendit plus bas, lui caressa les fesses à travers cette combinaison épaisse. Elle y voyait un geste de tendresse dont elle ne voulait à aucun prix. Elle grogna et il sut qu'il devait arrêter.

— Peut-être que cette nuit ils repartiront à l'assaut.

— C'est la nuit presque tout le temps, murmura-t-elle, qu'est-ce que ça changera ?

— Le rythme du sommeil fait qu'on risque de s'endormir à une heure régulière, que ce soit même au cours d'une nuit éternelle. C'est ainsi dans les basses latitudes, en Antarctique l'hiver.

— Tu as servi en Antarctique ?

— Comme nous tous, et à Channel Drake, l'hiver les nuits sont interminables avec à peine quatre heures de jour. L'été dans la mer de Ross on voit le soleil qui se rapproche de l'horizon comme pour se coucher, et qui rebondit pour annoncer le jour suivant.

Elle écoutait sans vouloir garder le souvenir de ce qu'il disait. Elle ne voulait rien conserver de lui, même pas le goût de sa bouche, de son corps, rien. Si Fargo les avait accompagnés elle serait allée de l'un à l'autre, pour que chacun détruise, sans même le vouloir, le souvenir de l'autre. Il y avait là-haut le sergent Kentel qui attendait de descendre à leur niveau pour rencontrer l'équipe médicale et entrer dans le secret. Elle essaierait de le rejoindre quand il serait dans son sac de couchage pour que Teddy ne se prenne pas pour l'élu de la chance. Il lui arrivait de le détester quand elle devait reconnaître qu'il la faisait beaucoup plus vibrer que Kurty, surtout le Kurty de la Locomotive renflouée. Un Kurty inattendu qui attendait peut-être de cette machine la réalisation de fantasmes inconnus.

La première, elle décrocha et il la suivit. Lorsqu'elle dut basculer pour passer ce qu'en spéléologie on appelait une chatière, elle sentit son regard sur ses fesses qui saillaient sous la combi, le temps qu'elle les efface pour

remonter l'étroit goulet.

La cellule médicale comportait une partie salle d'opération, une partie salle de réanimation, le tout fabriqué avec des toiles de tente clouées sur les troncs. En cet instant, un des deux infirmiers remplissait les réservoirs d'eau à l'aide d'un tuyau que Fargo, en surface, alimentait en eau de fonte aseptisée.

Le docteur Disting, assis sur un tronc qui dépassait, paraissait dormir, la tête dans ses mains, mais elle vit qu'il avait les yeux ouverts. Il n'avait pas encore remis sa combi, était en tenue de chirurgien. Il sortait de la cellule qui était chauffée. Elle s'approcha et lui fit signe de remonter le système de fermeture de son vêtement. Il était beau dans sa cinquantaine, les cheveux gris, les yeux las, les mains fines et fermes avec des doigts de pianiste, mais elle ne voulait pas tomber sous son charme de crainte de ne pouvoir l'oublier.

— Je ne sais pas si je pourrai longtemps empêcher le sergent de descendre. Il doit remplir sa mission, apporter à Lienty des preuves de ce qu'il a vu.

— Je suis médecin de la police militaire, et je ne peux m'opposer à ce qu'il effectue son travail, dans les limites strictes du code de déontologie.

— Docteur, ici nous sommes en tout petit comité. Cinq, sans parler de Fargo en surface, mais lui ne sait rien et ne veut rien savoir. Il ne veut que l'air libre et la surface de glace à perte de vue, faire les corvées les plus fatigantes pourvu qu'on le dispense de descendre jusqu'ici. Donc cinq témoins. Si nous nous transportons parmi les habitants d'une station moyenne avec ce que nous savons, que se passerait-il ? Croyez-vous que rien ne transpirerait de ce que nous avons côtoyé pendant quatre jours maintenant ?

Il ne répondit pas.

— Le sergent Kentel va descendre, regarder, suivre vos explications, remonter confiné dans sa stupeur et ses doutes. Déjà son attitude intriguera. Il pourra peut-être supporter les regards et les questions de curiosité jusqu'à IQ Station. Il fera son rapport à mon cousin, puis rejoindra son affectation habituelle. Là on lui demandera pourquoi il fait cette tête, pourquoi ci, pourquoi ça.

— Nous-mêmes... commença Disting, nous-mêmes quitterons cet endroit quand nous pourrons remonter notre patient en surface et l'embarquer dans un hydravion. Nous pouvons recouvrir le brancard d'une toile de protection, contre le froid en principe, contre la curiosité en fait, mais déjà on intriguera.

— Une fois en vol qu'importera ? Il ne faut pas que ces Aiguilleurs qui assiègent l'épave et attendent les renforts se doutent un seul instant que nous

sommes ici avec un malade à sauver.

— Il y a les deux hommes qui l'ont transporté jusqu'à nous alors que nous entendions vrombir les draisines de reconnaissance. Une chance qu'elles se soient fourvoyées et qu'elles aient pris pour objectif cette source de chaleur allumée à un kilomètre d'ici par ce chef de commando. Ce mercenaire... Dusting n'aimait pas Joffran mais celui-ci n'avait jamais dépendu que de Lien Rag et se moquait éperdument des opinions des autres.

— Keverny et Joffran, dit-elle. Je ne les savais pas d'une telle fidélité envers mon père. Le chef pilote n'a rien dit quand j'ai parlé de la trahison de Gislake, je suppose qu'il en souffre car ils étaient très unis.

— Le sergent est seul là-haut ?

— Je vais le rejoindre. Il est possible que je ne redescende pas.

— Les deux gardes l'empêcheront de bouger.

— Il est leur chef et il les menacera d'avoir entravé une mission ordonnée par mon cousin. Il a un ordre authentique.

— Je préférerais que vous redescendiez, murmura-t-il.

Si elle avait demandé pourquoi, il aurait triché comme les hommes de cet âge, assuré qu'il avait besoin d'une présence féminine en tout bien tout honneur, alors qu'en réalité il attendait d'elle qu'elle lui donne de cette sérénité succédant au plaisir.

Kentel buvait du thé préparé par l'un des policiers. Elle en obtint un gobelet. Le garde remonta et elle s'assit à côté du sergent, à même un tronc formant plancher.

— Le docteur Dusting est très occupé, dit-elle, je ne peux rien vous promettre. Il faut patienter, peut-être demain.

Elle l'épiait, regrettant qu'il ne soit pas aussi désirable que le docteur Dusting ou Teddy. À moins de se montrer pire qu'une prostituée, elle ne parviendrait pas à le séduire, tant il était imbu de son devoir à accomplir. Elle se demandait comment Lienty s'arrangeait pour avoir des hommes de la sorte sans jamais hurler, sans jamais menacer. Son cousin, son propre père était tout à fait différent, pouvait devenir odieux dans ses colères. Un peu stupidement elle pensait qu'il ne se déshabillerait même pas avant de se fourrer dans son sac de couchage, prêt à répondre à tout appel. Tout aurait été plus simple avec Dusting comme avec Teddy, mais comment, sinon, l'empêcher de descendre jusqu'à la cellule médicale ?

— Je n’attendrai pas indéfiniment, dit-il, mais dites-moi ce qui m’attend en bas. Est-ce si terrible comme spectacle ?

CHAPITRE 45

Louria attendait des appels, et fut surprise que le premier vînt de Cristella. Celle-ci, comme chaque fois qu'un événement bouleversait la capitale, paraissait très excitée. Mais il y avait dans sa voix autre chose, comme un immense soulagement :

— Opérasque serait destitué pour incompétence. Et ça, voyez-vous, c'est nouveau, exceptionnel. Pourvu qu'il ne revienne jamais. Depuis qu'il avait refait surface, j'étais inquiète jour et nuit, je redoutais qu'il ne me fasse conduire de force auprès de lui. Je ne vous l'ai jamais dit, mais il faut que je le fasse car j'ai eu si peur. Je fus à une époque son esclave véritable, son esclave sexuelle. Vous ne pouvez imaginer ce que c'était. Je ne peux vous donner des détails, tant ils me paraissent monstrueux... À côté, les exigences du professeur Charlster étaient bien anodines.

Louria sourit vaguement, se souvenant d'Ann Suba, qu'aurait-elle pensé de cette indulgence pour le vieux libidineux ?

— L'amiral Kinnjone est arrivé avec une partie de sa flotte, laissant les grosses unités en périphérie. Les embouteillages n'y ont jamais cessé et Opérasque n'a jamais pu les disperser.

— On parle de Fortalès pour le remplacer.

— Pas ici, et la radio clandestine, vous savez celle où Edgon tient une rubrique, n'en parle pas. Il y aurait un grand comité de la Caste qui reste réuni jour et nuit pour faire face à la situation. Cette panne qui a tout paralysé a été déterminante.

— Vous avez revu le père d'Harold ?

— Bien sûr. Il a toutes les audaces, cet homme, et quand je dis toutes, pas besoin de vous faire un dessin, n'est-ce pas ? Je n'ai jamais rencontré quelqu'un de pareil, fougueux, spirituel et d'une insouciance incroyable. Il narguait les policiers Aiguilleurs en arrivant tranquillement avec un bouquet de fleurs. Rien que ce bouquet acheté un prix fou le faisait déjà remarquer et en plus il chantait. Incroyable.

Sur les quais les gens se réunissaient par petits groupes, mais les policiers n'intervenaient pas comme d'habitude lorsqu'il y avait des agitations sociales.

— Mais en fait c'est assez calme et j'ai comme l'impression qu'Opérasque ne sera pas regretté.

C'était un vœu pieux à son égard, pensait Louria en raccrochant, mais ce Grand Maître avait des fidèles un peu partout. Elle avait cependant constaté que dans les services tout le monde paraissait dans l'expectative et qu'on n'osait la regarder avec autant d'assurance que ces derniers temps. De même chez les astrophysiciens qui s'opposaient régulièrement à elle. Si jamais Fortalès revenait au pouvoir, elle exigerait qu'ils soient tous déplacés dans d'autres observatoires, et elle proposerait de créer un institut supérieur d'astrophysique. Elle pensait qu'un bonhomme comme Bourguine pourrait en être le patron. Comme si le fait de penser à lui l'y avait incité, il l'appela.

— Je crois bien que mon camp d'entraînement est bel et bien foutu, mais je ne le regretterai pas. Cette expédition dans le désert de Gobi, pour s'emparer d'une soi-disant navette spatiale appartenant au président Tharbin, me paraissait être une utopie folle, irréalisable. J'ai des tas de gens sur les bras, je ne parle pas des militaires car leur entraînement ne me concernait que très peu, mais il y a des ingénieurs qui essayaient de travailler sur des plans de vaisseau spatial. Imaginez des garçons qui ont vécu une bonne partie de leur vie dans une ignorance crasse du système solaire, et à plus forte raison du système spatial universel, et qui d'un coup sont forcés de digérer des notions ahurissantes pour eux.

— Mais qui a fourni ces plans ?

Bourguine soupira.

— Bon, je vous dois un petit rappel de mes antécédents. J'étais, vous le savez, du côté du Gouffre aux Garous avec des Aliens qui en fait, comme vous l'avez toujours pensé, ne sont que des Flattyens. Mais eux, pour compliquer encore les choses, s'appellent Guardians, ne me demandez pas pourquoi. Ce sont des Guardians naturalistes car il existe aussi des eugénistes, mais j'arrête, car ça m'entraînerait trop loin. Là-bas, j'ai connu une très jolie fille dont je suis tombé amoureux, Movane Marqua, Flattyenne d'origine. Elle était mon élève et très intéressée par mon cours. Par la suite elle fut chargée d'une mission qui l'amena dans le Gobi et jusqu'à cette navette. C'est tout ce que je peux dire car elle me cache quelque chose. Je suis certain qu'elle tire d'une source aussi mystérieuse que renseignée tout ce qui a trait à cet engin sur son pas de tir. Il appartenait à ce satellite animal qui s'est abîmé dans le Pacifique. C'est assez filandreux, non, comme explication, je vous jette tout ça en vrac mais je ne cache rien. Ah si ! Je n'ai jamais pu parvenir à mes fins avec cette charmante fille. Maintenant elle est en compagnie d'un superbe bonhomme qui doit la satisfaire à tout point et j'en suis très malheureux.

C'était dit si drôlement qu'elle éclata de rire.

— Moquez-vous. Croyez-vous que ce soit amusant pour moi ?

— Vous pensez que Fortalès va revenir ?

— Je m'en fous royalement. Qu'on me débarrasse des militaires, mais qu'on me laisse Movane. Je me remplis la tête de son image et le soir venu...

— Vous n'avez pas honte ?

— Pourquoi ? Vous avez une solution de remplacement ?

Ce fut dans la nuit que la radio officielle puis la télévision du gouvernement annoncèrent que l'amiral Kinnjone avait été chargé de présider le Comité des Sages, en lieu et place du gouvernement. Le Grand Maître Opérasque avait été remercié et félicité pour son dévouement passé et admis à la retraite.

Roggery réagit le premier et appela Louria qui dans sa cabine regardait l'écran avec Harold.

— Je n'aurais jamais cru ça de l'amiral, je veux m'excuser pour avoir dit qu'il n'était pas intéressé par le pouvoir. Je suis fortement déçu, mais rassuré d'un autre côté. Si on l'a appelé, lui, à la présidence de ce comité, c'est que ce dernier comporte une majorité d'Aiguilleurs libéraux qui pour la première fois accèdent donc à la tête de la Compagnie. C'est tout de même un grand événement.

Tous ceux qui étaient réveillés et qui, curieusement, appartenaient à la mouvance anti-Opérasque se retrouvèrent dans la cafétéria pour discuter et boire quelque chose. Ils n'osaient pas vraiment se réjouir de la constitution de ce comité, mais ils fêtaient tout de même le départ d'Opérasque, en compagnie du personnel partageant leurs idées.

— Nous ne pourrons juger de leur comportement que lorsqu'ils décideront d'arrêter cette chasse aux Aliens, dit Louria, mais je me demande s'ils oseront le déclarer ouvertement. Je pense plutôt qu'ils laisseront tomber cette histoire, sans en parler.

— Reste à savoir ce qu'ils décideront pour ceux qui se trouvent déjà en train concentrationnaire, s'inquiétait Harold.

— Si les nouveaux sages sont des libéraux, il n'y aura plus de train de concentration du tout, fit Roggery. Moi c'est ainsi que je vois les choses.

— Kinnjone est un ami de Fortalès, possible qu'il fasse appel à lui.

— Où qu'il lui refille la patate chaude, ricana Jane Marwell.

CHAPITRE 46

Les supplétifs s'emparèrent de la centrale électrique nucléaire en quarante-huit heures de combats et au prix de pertes nombreuses. Les Aiguilleurs s'accrochaient avec désespoir à cette source énergétique qui irriguait toute la partie basse du tronc commun jusqu'à son terminus. Mais ils durent capituler devant cette furia inattendue chez des gens qu'ils classaient comme appartenant à une race inférieure et traitaient jusque-là comme des animaux. Les commandos de Sank n'intervinrent pas, même pour la logistique. Le COMINAL fit preuve de maturité par des entreprises efficaces. Le ravitaillement des combattants fut assuré à pied par des colonnes de porteurs qui suivaient des sentiers perdus, loin des observateurs Aiguilleurs. Ceux-ci profitaient du réseau très dense de voies ferrées dans le coin pour patrouiller inlassablement, tirant sur tout ce qui bougeait.

La seule intervention de Lienty concernait les boucliers humains. Il obtint que les Aiguilleurs faits prisonniers ne soient plus poussés en avant lors des attaques. Lorsqu'il présenta sa requête, les membres du comité écoutèrent poliment, mais ne firent aucune promesse. Ce fut depuis l'hydravion qui survolait la centrale en observateur, qu'il apprit qu'il n'y avait pas un seul Aiguilleur.

Les combattants Aiguilleurs ayant abandonné les retranchements autour de la centrale nucléaire, les négociations pouvaient commencer. Mais depuis l'intérieur, l'ingénieur en chef directeur fit répondre que jamais ils ne traiteraient avec cette bande de pouilleux qui s'imaginaient avoir remporté une victoire. Il préférerait faire sauter ses réacteurs plutôt que de fournir du courant électrique. D'ores et déjà il allait retirer le combustible, stopper net la production.

Et très vite les premières interpellations du comité arrivèrent de toutes parts, surtout les plaintes des familles ayant perdu un fils, un mari, dans l'attaque de la centrale.

— Vous nous avez promis que l'électricité reviendrait pour chauffer les serres de culture, d'élevage, pour chauffer nos trains-habitations et faire circuler les convois de transport, et nous ne voyons pas revenir cette électricité. À quoi a servi la mort de dizaines et de dizaines d'êtres chers, si vous n'êtes pas capable d'obliger ces fous retranchés dans l'usine à reprendre le travail.

Lienty et ses amis découvrirent alors que la dangerosité de la radioactivité n'avait jamais été connue des populations locales. Les Aiguilleurs n'avaient jamais révélé que dans la centrale ceux qui travaillaient étaient condamnés à mourir dans des délais plus ou moins rapprochés, que la conception elle-même de ce train-usine était une folie. Pour ne pas enfreindre les lois ferroviaires, on avait accouplé des wagons de marchandises bétonnés, mais sur une trop faible épaisseur, et la dalle sur laquelle leurs bogies reposaient n'aurait jamais pu empêcher qu'en cas de fusion les réacteurs s'enfoncent dans le sol jusqu'à des profondeurs dont il n'aurait jamais été possible de les extraire, contaminant la région dans les trois dimensions.

Une envoyée du COMINAL demanda à rencontrer Lienty et celui-ci, pour ne pas rendre publique cette entrevue, se déplaça jusque dans une petite station agricole perdue au sud. La jeune femme qui l'y attendait s'appelait Hanna, et occupait une fonction importante dans le Comité des Nations amazoniennes libres. C'était une Indienne de pure race, très belle dans un poncho aux couleurs vives sous lequel elle portait une combinaison en très mauvais état, du moins dans l'impossibilité de rester isothermique.

— Vous seul avez quelque chance de nous venir en aide et de négocier avec cet ingénieur en chef qui dirige la centrale. Il se nomme Reckier.

— Vous lui avez parlé de moi ?

— Nous attendions le résultat de cette rencontre. Nous pensons que cet homme est vraiment très malade, mais qu'il se moque bien de ce qui arrivera une fois qu'il sera mort. Nous avons arrêté un convoi de ravitaillement destiné à la centrale. En fait, il attendait sur une voie de garage isolée le moment d'approcher de la centrale.

— Un convoi autoguidé ?

— Oui. Mais nous savons comment le faire fonctionner. Il contient des vivres, des tas de commandes passées par les gens qui sont condamnés à finir leur vie dans cet enfer, il y a aussi des containers de remèdes contre les effets de la radiation dans tous les domaines, qu'il s'agisse de brûlures ou d'atteintes plus insidieuses des organes. Ces remèdes sont fabriqués aux Kerguelen par la Chimical Company. Vous connaissez ?

— Oui, fit Lienty, mal à l'aise. Songe avait réussi à une époque à pervertir les chimistes de cette entreprise et leur avait acheté de gros stocks de ces remèdes. Depuis, sur ordre de Lien Rag puis de Liensun, la production et la vente avaient été étroitement surveillées.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous appeliez Reckier. L'appel transitera par un standard, et dans une situation aussi tendue, votre proposition sera soigneusement écoutée et répandue parmi tout le personnel. Nous supposons que Reckier agit sans se soucier des autres et ceux-ci, sachant qu'un lot de médicaments attend le bon vouloir du directeur, prendront l'initiative d'ouvrir des négociations.

Lienty resta silencieux un instant puis regarda cette jeune femme, en essayant de ne pas se montrer trop strict.

— Il y a déjà eu l'affaire des boucliers humains. Vous y avez renoncé. Maintenant c'est un chantage aux médicaments contre les radiations mortelles. Je ne peux y participer.

— Vous ne comprenez donc pas que nous n'avons pas de temps à perdre en bons sentiments. Vous ne connaissez pas ce que mon peuple a enduré de la part de ces gens-là. Le directeur en est le prototype dans toute son horreur. Pour lui nous n'avons pas plus de valeur qu'un animal quelconque, et encore, je suis sûre que s'il a un chien, il doit le respecter plus qu'il ne nous respecte.

Il se souvenait d'avoir été un cul-de-jatte devenu ce qu'on appelait un traîne-wagon, c'est-à-dire un clochard ferroviaire se déplaçant sur les plus lointains réseaux en quête d'un peu de chaleur pour le corps, de nourriture, et de compagnie. Il se déplaçait sur les mains et pourtant était capable de travailler aussi dur qu'un homme ayant ses deux jambes. Il aurait pu dire qu'il avait été pire qu'un chien pour la plupart des gens.

— Je veux bien intervenir auprès de cet homme, mais je ne parlerai pas des médicaments. Lorsqu'il m'aura répondu, que ce soit dans le sens que vous attendez ou non, je lui annoncerai qu'un convoi autoguidé va parvenir jusqu'au sas de la centrale.

— Les gens du COMINAL n'accepteront jamais ces conditions.

— Je regrette, c'est tout ce que je peux accepter de faire. Nous allons nous séparer et vous me direz ce que vous avez décidé. Si le COMINAL refuse, ce ne sera pas la peine de me prévenir, je comprendrai.

— Il y a des hôpitaux sans chauffage, des maternités, murmura-t-elle, et vous restez comme un bloc de glace qui ne voudrait pas fondre. Que dois-je faire pour vous convaincre, un strip-tease ? La putain ?

Il comprenait sa colère, mais il ne pouvait plus rester là. Il se leva, inclina la tête et alla reprendre place dans la petite draisine qui l'avait amené là. Il se doutait que personne d'autre dans le corps expéditionnaire n'aurait réagi comme lui, peut-être que Lien Rag lui-même aurait estimé qu'il fallait se servir de ce type d'argument. Il se retrouva dans le quartier général avec les

questions de Sank sur ce que le comité désirait.

— Ça pose problème, répondit-il, et j'y ai mis mes conditions. S'ils ne rappellent pas, c'est qu'ils auront passé outre.

— Nous avons également besoin d'électricité. Celle que nous fabriquons dévore trop d'huile et nous oblige à des allers et retours trop fréquents jusqu'au baleinier ravitailleur.

— Je sais tout cela, murmura Lienty, et aussi qu'il y a des hôpitaux avec des blessés au combat, des maternités, des gens qui ont froid. Oui, mais aussi des gens contaminés par une radioactivité excessive qui sans les remèdes de la Chimical Company vont mourir dans d'horribles souffrances, alors que des containers entiers attendent non loin de la centrale d'être livrés.

Il attendait toujours la réponse du COMINAL lorsqu'on lui annonça qu'un hydravion serait disponible le lendemain pour un aller-retour sur les lieux du crash du dirigeavion, afin de récupérer le sergent Kentel.

CHAPITRE 47

Un instant, Movane se réjouit à la pensée que l'expédition prévue par Opérasque dans le désert de Gobi n'avait plus de raison d'être. D'ailleurs il n'y avait plus d'entraînement pour les commandos en formation, pas plus que de cours pour les ingénieurs. Bourguine avait annoncé à tous que dans l'attente des décisions des nouveaux gouvernants, il ne pouvait engager de nouvelles dépenses sans y être autorisé. Il assura personnellement à Movane qu'il n'y aurait plus de chasse aux Aliens, même si la décision n'était pas officielle.

— Ce comité présidé par l'amiral Kinnjone ne va pas perdre son temps à poursuivre quelques malheureux inoffensifs. Je suis certain que les théories de Louria Finister sur les logiciels biologisés d'Altaï, autrement dangereux que les Aliens, seront prises en considération par ces Sages. Mais ne soyons pas pour autant d'un optimisme béat, ce comité est trop libéral pour durer, et Kinnjone est trop d'une seule pièce pour conserver longtemps la faveur de l'opinion publique.

— Que faut-il donc faire ? murmura Movane, désenchantée par cette mise en garde.

— Si vous m'épousez je peux vous protéger plus efficacement que votre grand costaud, mais je sais que vous ne suivrez pas la voix du bon sens. Pourquoi ne pas aller chez Louria Finister avec ma recommandation, pour vous initier à l'astrophysique la plus active du moment. C'est à NPST que l'avenir se joue et je ne plaisante pas. Elle voudrait créer un institut supérieur de cette science, pour arracher les personnes aussi jeunes que vous à un système éducatif qui les a élevées sans jamais une seule allusion à l'espace, même pas au système solaire. Ce sera une sorte d'endroit où l'on combattra les superstitions qui naguère paralysaient d'effroi les étudiants au sujet du système solaire et des étoiles.

Mais lorsqu'elle parla à Césaire de rejoindre NPST, il déclara que pour lui ces pertes de temps étaient terminées et qu'il rejoindrait Landal Gobi par tous les moyens, pour examiner cette navette et voir si à son bord il avait quelque chance de rejoindre le satellite Flatty.

— Je ne voudrais pas partir seul, mais emmener avec moi tous ceux qui le désirent. Je ferai une première expédition jusqu'au Gobi où le sphale doit se trouver, et ensuite je reviendrai par ici pour convaincre tous ceux qui veulent

se joindre à moi.

Visiblement il n'osait pas lui demander si elle l'accompagnerait, mais elle n'y songeait nullement. Elle souhaitait rencontrer cette Louria Finister et poser sa candidature pour le futur institut.

— Je te propose de m'attendre en Panaméricaine, le temps que je me rende là-bas et vérifie si le sphale nous a bien dit toute la vérité sur la navette. Possible qu'elle ne soit pas en état de quitter la Terre. Quand je reviendrai, tu décideras alors si tu te sens prête à rejoindre Flatty en ma compagnie.

CHAPITRE 48

Tharbin, une fois dans l'habitacle de la navette, commença par regarder autour de lui avec méfiance puis se mit à fouiller un peu partout, passant du cockpit à la cabine et aux aménagements pour les voyageurs éventuels. Il reniflait en même temps, l'air perplexe.

— Ça sent bizarrement, finit-il par dire.

— L'ozone, ce sont les appareils électriques qui dégagent ce gaz.

— Précédemment je ne l'ai jamais senti de la sorte. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose de changé ici et je ne parviens pas à voir ou à deviner ce que c'est.

Elle s'inquiétait car Zixiss négligeait ses mises en garde. Elle lui avait répété mille fois que le président était un homme particulièrement soupçonneux, paranoïaque, et qu'il devait effacer les traces de son passage. Mais il méprisait ses conseils, n'en faisant qu'à sa tête. C'était un être très imbu de sa personne, présomptueux, et les avatars qu'il avait affrontés sur Terre ne l'avaient pas corrigé de ces outrances de son caractère.

— Oul-Azam m'a répété qu'un démon hante cette navette, qu'il était déjà apparu voici quelque temps, mais qu'une chamane très puissante avait réussi à le chasser. En réalité, je connais cette chamane qui n'était autre qu'une jeune femme nommée Movane Marqua, et qui dispose de pouvoirs particuliers. Je me suis demandé si ce démon n'était pas une pure création de son esprit, dont elle se serait servie pour impressionner Oul-Azam et tous ses guerriers.

Ann Suba n'osait le regarder tandis qu'il parlait. N'avait-il pas lui-même été hanté par le sphale ? Préférait-il cacher ce harcèlement télépathique que Zixiss pratiquait sans la moindre retenue ?

— Un démon, dit-elle, je n'ai jamais rencontré de démon ici. Mais j'ai effectué quelques essais de différents appareils qui peuvent laisser supposer que la navette est hantée, effectivement. Oul-Azam m'a affirmé qu'il ne croyait qu'en la magie et non en la science, ce qui explique ses superstitions. Pour en revenir à mon rapport, je suppose que vous allez le soumettre à des scientifiques qualifiés ?

— C'est bien mon intention, fit-il sèchement.

— Voyageur président, vous m'avez fait l'honneur de me nommer ministre de la Recherche scientifique, et par ma fonction j'ai été amenée à recevoir tous ceux qui, dans votre Compagnie, pouvaient à juste titre être considérés comme des maîtres ès sciences. Je n'en ai jamais rencontré un seul qui se soit intéressé à l'astrophysique, et lorsque je leur racontais quelle avait été ma fonction dans les deux observatoires que j'ai dirigés, sans oublier mes contacts avec le professeur Charlster, j'ai eu l'impression que j'abordais des questions qui les dépassaient et auxquelles ils n'avaient jamais prêté une seconde d'attention. Il n'y a pas d'observatoire dans votre Compagnie et je m'apprêtais à en fonder un. Comment des ignorants pourraient-ils juger de mon travail ?

— Pour l'instant il ne s'agit nullement d'envisager que cet appareil puisse s'échapper de la Terre. Ce que je veux connaître, c'est si vos explications sur son fonctionnement sont vérifiables. Vous dites que le fonctionnement général est dû à un réacteur nucléaire spécial, qui continue de fonctionner vingt ans après que j'ai fait récupérer la navette dans le Pacifique. C'est déjà assez surprenant à mon sens. Je dispose de spécialistes dans cette matière-là.

— Faites-les venir ici. Moi je désire retourner à Talmyr pour consulter un médecin. Je ne les gênerai donc pas durant ce laps de temps.

Le visage de Tharbin continua d'exprimer sa méfiance native et il ne parut pas vouloir répondre sur-le-champ à la demande d'Ann Suba. Elle sentit qu'une rage folle naissait en elle et allait la conduire à des paroles, et peut-être des actes qui compromettraient à jamais non seulement sa situation, mais sa vie tout simplement, et elle essaya de se calmer. Pourtant une idée persista : utiliser le sphale pour impressionner Tharbin et le forcer à la libérer de cette corvée présente.

— Qu'avez-vous ? demanda Tharbin, alerté en la voyant se concentrer les yeux fermés.

Elle essayait simplement d'entrer en relation télépathique avec Zixiss.

CHAPITRE 49

Il avait appris que chaque visiteur de la Locomotive était étudié psychologiquement, psychanalytiquement. Et lui-même n'avait échappé nullement à ces examens approfondis. Qu'en était-il resté dans la mémoire de la Locomotive, qui puisse laisser croire qu'un joli garçon, et Sumar en était un, pouvait l'émouvoir sentimentalement et sexuellement ? N'y avait-il pas eu équivoque dans la synthèse qui avait été effectuée d'après l'observation de son comportement, de ses pensées, voire de ses pulsions ? Il pensait qu'il y avait eu quiproquo, et que peut-être le puissant ordinateur central estimait qu'il avait sciemment écarté Fleur, dans l'intention de séduire Sumar. Il avait par exemple commis l'erreur de l'amener dans la Locomotive et même, pour le punir justement de se montrer trop provocant à son égard, de l'y laisser quarante-huit heures seul, dans le fond de la mer.

Mais un autre impératif guidait les manipulations grossières de la Locomotive ou de son maître réel, le placer dans une situation telle qu'il ne pourrait plus regretter Fleur s'il appréciait la présence de Sumar. Son image virtuelle, cette comédie qui le faisait apparaître en silhouette vaporeuse, le corps à peine voilé, trahissait la vicieuse intention secrète. On aurait pu lui proposer des filles superbes, encore plus réalistes, capables de l'enchanter physiquement. La Locomotive disposait de moyens inattendus pour truquer la réalité et lui faire passer autant de nuits d'amour qu'elle le voulait. Mais pour la volonté secrète qui régnait dans la Machine ce n'était pas suffisant. On pouvait partager la nuit d'une ou plusieurs belles filles sans cesser d'aimer celle qui n'était plus là. Et s'il se laissait séduire par l'image virtuelle de Sumar, on espérait que jamais plus il n'oserait souhaiter que Fleur revienne ou n'aurait plus le courage de vouloir la rejoindre. Il avait inquiété cette volonté mystérieuse régnante en s'intéressant avec émotion au destin de Fleur. On ne voulait plus d'elle dans la Locomotive.

Pour vérifier son hypothèse il tendit son piège, en commençant de faire quelques confidences à Mylord qui en ronronnait presque de plaisir. La voix synthétique paraissait même s'alanguir en sortant des baffles.

— Je me demande ce que deviennent ces garçons qui m'ont aidé avec dévouement quand j'essayais de renflouer la Locomotive.

— Aimeriez-vous les retrouver ? Les trois ? Ou bien un seul, murmura alors la voix suave.

C'était trop facile, trop bête, mais il joua encore un peu avec leur stupidité, et soupira :

— Le plus sympathique c'était tout de même Sumar. Mais où peut-il bien être aujourd'hui ?

— Rien de plus facile, nous n'avons jamais perdu sa trace.

C'est alors qu'il éclata d'un rire vengeur et leur cria le dégoût qu'il ressentait devant cette piètre tentative de corruption.

CHAPITRE 50

Un soir, après avoir pris les dernières nouvelles, ils restèrent en petit groupe dans le bureau de Louria Finister à commenter l'actualité. Pour l'instant, l'amiral remettait de l'ordre dans le gouvernement quelque peu laissé à l'abandon par Opérasque. Les fonctionnaires des ministères livrés à eux-mêmes avaient essayé de maîtriser, sans en avoir reçu l'ordre, le fonctionnement de leur administration, et il en avait résulté une pagaille sans nom. Kinnjone concentrait ses efforts sur la liquidation des embouteillages qui depuis des mois paralysaient la périphérie de la capitale. Il avait établi un plan drastique, militaire, assez efficace pour que les priorités soient désormais accordées avec moins de laxisme. Et il ne tint aucun compte des interventions des Aiguilleurs gémissants, faisant le siège de son bâtiment de commandement. Il avait dû abandonner son cher aviso pour disposer de plus de place, refusant de s'installer dans le train présidentiel, répétant qu'il n'était là que pour un temps provisoire en attendant qu'un titulaire soit régulièrement nommé.

— C'est un peu mené tambour battant tout ça, disait Jane Marwell. C'est justifié, mais il ne faudra pas que ça dure, car il y a bien d'autres problèmes, ne serait-ce que donner un coup de pouce au thermomètre pour avoir une température convenable.

Rogger, qui jusque-là était resté silencieux, déclara alors que ce qui manquait le plus en matière de température, c'était une politique qui définisse clairement ce que les habitants de la planète désiraient.

— Il y a une nostalgie certaine pour les récits d'autrefois avec le soleil, la nature verdoyante, les pique-niques, les bains de mer, mais lorsqu'on propose aux gens de revenir à une situation d'avant la glaciation, ils ne veulent pas en entendre parler. Car plus fort que la nostalgie du vingt et unième siècle, est celle de la société ferroviaire d'avant le réchauffement. Alors que les trois quarts de l'humanité vivaient dans des conditions déplorables, ceux qui ont le plus souffert regrettent les trains mal chauffés et inconfortables, les stations sous-verrières déglinguées où le vent glacé s'engouffrait. Si on décidait d'un référendum, ce mode de vie recueillerait la majorité des suffrages. Donc il faut une politique qui déclarera les grandes lignes de ce que veulent les gens.

— Avons-nous les moyens d'une politique climatique ? demanda Jane Marwell. Nous ne savons même pas comment nous parvenons à gagner un ou deux degrés par-ci, un autre par-là, et nous en perdons aussi en route. Nous

savons seulement que pour en finir avec le réchauffement, la Ceinture de Feu et ce désordre qui était naturel, Charlster a découpé les icebergs lunaires en immenses plaques qui, une fois recouvertes par magnétisme de poussières, nous ont ramenés au plus beau temps de la glaciation, en pire.

Louria approuva :

— Nous devrions réfléchir sur des propositions pour un éventuel retour, lent et serein, vers un climat qui tiendrait compte des saisons. Ce qui signifie le balayage définitif des plaques et des poussières lunaires.

— Combien de siècles ? murmura Roggery. Mais pour l'immédiat nous avons une grave question à débattre et nous devrions y songer dès ce soir. Jusqu'à ce qu'Opérasque soit démis, Louria a refusé constamment d'expliquer d'où venait le courant électrique que nous utilisions en énormes quantités pour modifier la température. Aussi bien le président que Claudion Hyponias n'ont pu lui arracher notre secret, mais nous avons un Comité des Sages de tendance libérale avec un amiral à sa tête qui n'est pas un apprenti dictateur, du moins je l'espère. Tous ces gens-là vont bien se poser la question un jour ou l'autre. Par déductions évidemment, et à partir du moment où ils songeront à redonner du punch à l'économie. Et pour que celle-ci redémarre il faut que le froid diminue, et pour que le froid diminue, Kinnjone nous demandera si nous pouvons faire un miracle. Et si nous le faisons, il découvrira que nous n'avons pas gaspillé un seul watt, que nous n'en avons pas détourné un seul de la consommation habituelle. Il nous enverra quelqu'un ou viendra lui-même s'enquérir de notre secret. Allons-nous le révéler ?

— C'est une électricité volée sur la production de la Compagnie. Nous utilisons des intérêts généraux en nous en servant, dit alors Harold.

— À l'échelle de la Panaméricaine, même pas 0,5 pour cent, se justifia Louria, et encore lorsque nous faisons fonctionner ensemble nos plus puissants appareils. Personnellement je n'ai jamais eu de gros scrupules à ce sujet. Bien sûr, les centrales nucléaires sont propriétés de la Compagnie, mais les intérêts privés y sont représentés à 45 pour cent, et je m'en fous complètement d'appauvrir les gros investisseurs qui se la passent belle dans leur résidence particulière sous coupole, avec piscine et palmiers. Mais ne croyez pas que je me dérobe. Il faut évidemment décider de ce que nous ferons si on nous pose la question.

— Imaginez, dit Roggery, que nous indiquions à Kinnjone le secret de notre source, et que le lendemain une junte d'Aiguilleurs s'estimant lésés par l'amiral le renvoie à la tête de sa flotte. Nous serons à nouveau dépendants énergétiquement.

— Nous réunirons tous ceux qui sont dans le secret, décréta Louria, et

nous organiserons une consultation. Personnellement je ne suis plus vraiment aussi rigide en ce sens. J'ai failli tout faire basculer dans le drame et j'en ai retiré un enseignement qui me rendra prudente désormais.

CHAPITRE 51

Elle l'avait laissé au-dessus et attendait Teddy qui poursuivait la surveillance des Aiguilleurs. Elle aurait souhaité que Fargo les rejoigne, mais il n'en ferait rien. L'idée de descendre dans cette épaisseur de troncs le rendait malade.

— Docteur Dusting, si vous estimez que votre malade ne s'en sortira pas, dites-le-moi franchement. Je pourrais me débarrasser de cet envoyé spécial. Ou lui raconter n'importe quoi, quitte plus tard à rectifier mes propos une fois en présence de mon cousin.

— Je ne donnerai jamais un tel diagnostic. Je soigne mon malade un point c'est tout, avec la ferme intention de l'arracher à la mort. Je trouve que vous en faites trop, que ce séjour dans cet étrange endroit vous perturbe, vous rend trop excessive pour ne pas dire paranoïaque. Je reconnais que moi-même j'aspire à m'en aller le plus rapidement possible, mais j'attendrai que le malade soit transportable. Que redoutez-vous ? Ce sergent est digne de confiance, je l'ai connu bien avant vous. Vous lui dites ce qu'il attend, au besoin vous lui montrez l'objet de son insistance. Il reprend l'avion et c'est terminé.

— Non, dit-elle, car il y a un long trajet jusqu'à IQ Station et l'appareil peut être obligé de se poser en route, ou même être attaqué par la DCA Aiguilleurs, pourquoi pas ? Je ne supporte pas l'idée que cet homme voyage avec ce secret. Je crois que je vais exiger que ce soit Lienty lui-même qui vienne à sa place. Lui seul doit être mis en face de ses responsabilités. Pourquoi riez-vous ? remarqua-t-elle, scandalisée.

— Vous réfléchissez à ce que vous dites ? Faire venir le numéro 1 de notre expédition, c'est déclarer à la face du monde entier que ce qu'il viendra découvrir ici est d'une importance exceptionnelle.

Elle resta interloquée, puis rougit fortement, détournant les yeux.

— Allez chercher le sergent Kentel, murmura-t-il, et ensuite vous irez dormir. Vous êtes à bout. Mais avant demandez à votre amoureux de prendre bien soin de vous, je crois que vous avez grand besoin de libérer votre influx nerveux.

— Ce n'est pas mon amoureux, protesta-t-elle ulcérée, juste une occasion. Pourquoi, vous voulez aussi en profiter ?

Il eut un regard en coin qui la calma sur-le-champ.

— Excusez-moi.

Elle resta ainsi pendant un long moment, puis entendant Teddy qui revenait de son poste d'observation elle choisit de remonter au niveau supérieur. À bout de patience, le sergent Kentel s'était enfoui dans son sac de couchage, toutefois ne dormait pas. Mais ainsi il était au chaud.

— Je crois que j'ai réfléchi, dit-elle. Vous allez descendre avec moi. Le docteur Dusting estime que vous pouvez voir la personne que nous avons en soins intensifs. Elle nous a été amenée par deux hommes, dont l'un est le chef pilote Keverny qui n'a été que blessé légèrement au moment du crash, et par le chef du commando embarqué, Joffran.

Puis elle retint un sourire. Contrairement à ce qu'elle avait supposé, Kentel avait quitté sa combinaison avant de se coucher et apparaissait en caleçon long. Elle le précéda et il put constater qu'entre ces deux niveaux le passage était suffisant pour un brancard, mais que c'était la suite en direction de la surface qui devrait être aménagée.

Le docteur Dusting lui serra la main et l'invita à passer derrière les toiles de tentes préservant la cellule sanitaire. Kentel vit une forme sous un simple drap et sur un signe du docteur s'approcha, resta interdit, secoua la tête.

— Vous ne le connaissez pas, car rares sont ceux qui l'ont vu. Il s'agit de Lascasas, le Grand Maître de la Caste de l'hémisphère Sud. Nous ignorons les circonstances précises de sa capture.

FIN